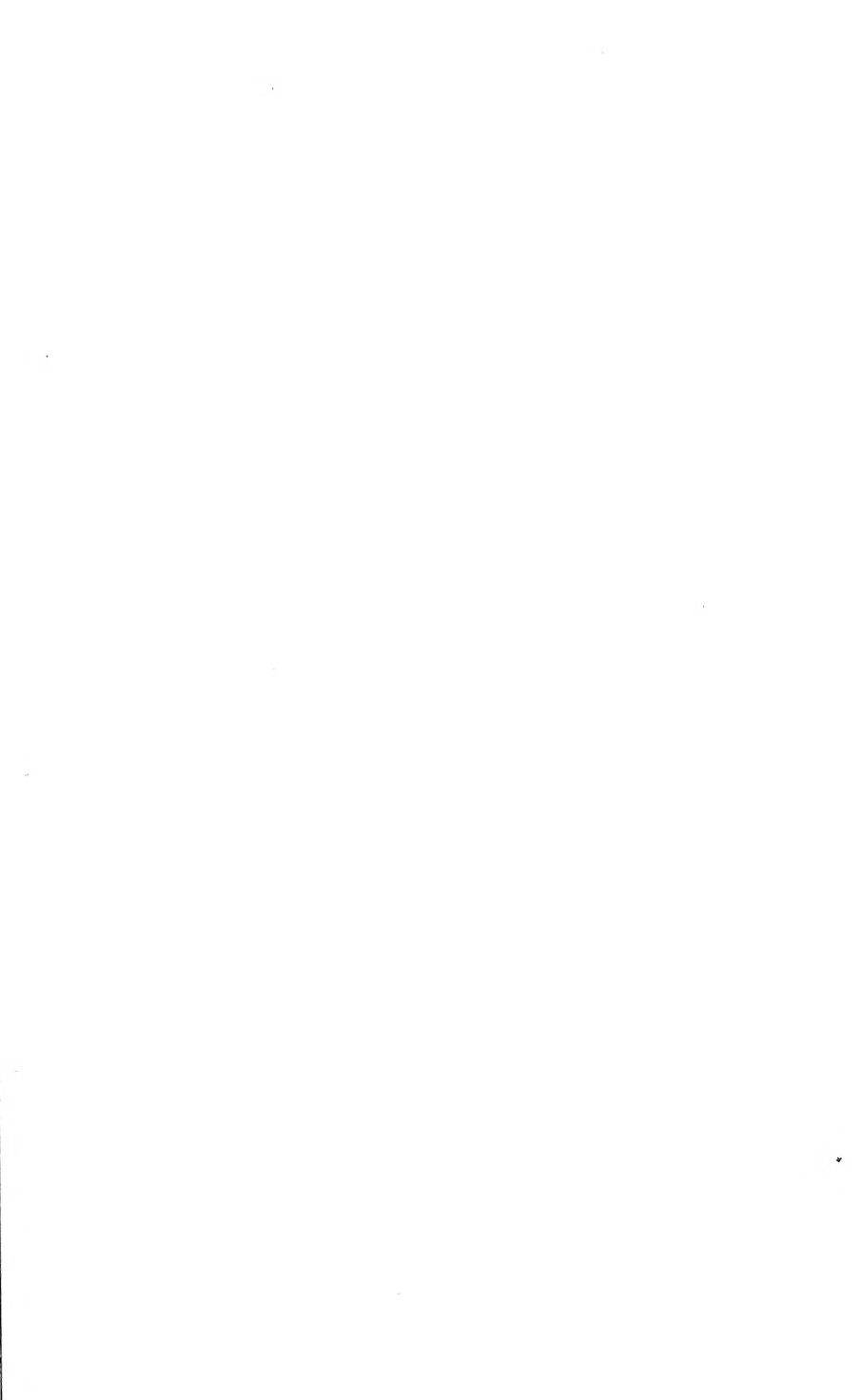


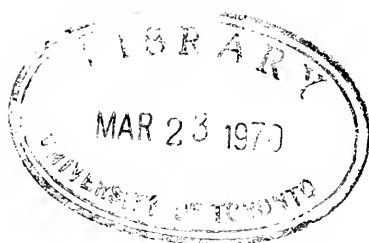


$\frac{\Delta}{25}$



O E U V R E S
C O M P L E T T E S
D E
FRÉDÉRIC II,
ROI DE PRUSSE.

T O M E T R E I Z I E M E.



DD
405
1790
t.12

CORRESPONDANCE

D E

F R É D É R I C II,

ROI DE PRUSSE.

TOME QUATRIEME.

1 7 9 0.

L E T T R E S
D U
R O I D E P R U S S E
E T
D E M, D'ALEMBERT.

E P I T R E I.

A D' A L E M B E R T ,

*Sur ce qu'on avait défendu l'Encyclopédie et brûlé ses
ouvrages en France.*

U N sénat de Midas , en étole , en soutane ,
A proferit , nous dit-on , vos immortels écrits !
Son imbécillité condamne
Les fages et les beaux esprits.
La superstition , l'erreur et l'ignorance ,
Les juges du bon sens feraient - ils à Paris ?

Nota. On n'a pu retrouver encore le commencement de cette Cor-
respondance, ni les premières réponses du Roi. Les deux Epîtres que
nous plaçons ici , ont précédé les Lettres que nous avons.

Tome I.

A

Avec quelle fureur , avec quelle impudence ,
Ces prêtres de Baal que l'enfer à vomis ,

Ont exercé leur violence

Sur l'art de raisonner à leurs arrêts foudris.

Telle parut jadis dans ce jour de ravage

De leurs cruels aïeux la sanguinaire rage ,

Quand Paris s'égorgeait , la Saint Barthélemi.

Barbares Visigoths , qu'osez-vous entreprendre ?

Opprobre de nos jours , votre férocité

Vous empêche donc de comprendre ,

Que malgré les complots de votre iniquité ,

La raison et la vérité

Sont comme le phénix qui renaît de sa cendre ?

Nonobstant les brouillards qu'exhalaient les erreurs

De vos conciles et fynodes ,

Galilée eut raison ; et vos inquisiteurs

N'ont pu par les bûchers , ni les cris des docteurs ,

Anéantir les antipodes.

Mais qui vous rend persécuteurs ?

Pourquoi votre rage insensée ,

Par les convulsions de sa fureur pressée ,

S'offense-t-elle enfin que de savans auteurs ,

Organes du bon sens , nous peignent leur pensée ?

O comble de forfaits ! ô siècle ! ô temps ! ô mœurs !

Je laisse en paix l'amas de vos songes trompeurs ,

De votre système apocryphe :

Le crime vous décèle , indignes imposteurs ;

Le vicaire de Dieu , votre premier pontife ,

Protège des conspirateurs ,

Des monstres Portugais dont les complots perfides

Armaient contre leur Roi des sujets parricides ;

L'événement l'atteste , et l'Europe en frémit ,

Le sage qui l'apprend, en silence gémit.

Quoi ! Rome en ce siècle fervile

Devient le refuge et l'asile

Du crime qui s'y raffermir !

Un ordre qui d'Ignace a reçu sa doctrine ,

Comploté dans son sein le meurtre et la ruine

Des Etats et des citoyens.

Osez - vous , féroces Chrétiens ,

Qui jusqu'au sanctuaire , au milieu de vos temples , (*)

D'attentats inhumains fournissez des exemples ,

Calomnier encor la vertu des Païens ?

Si vous les accusez de crimes ,

Furent - ils comme vous barbares et cruels ?

Songez au nombre de victimes

Dont l'inquisition a rougi les autels.

Votre Dieu , des ames sublimes

Exige des vertus , non le sang des mortels.

Platon dirait voyant vos fêtes triomphales ,

Ces innocens menés aux bûchers solennels ,

Que vous sacrifiez ces victimes fatales ,

A des Dées infernales.

Ah ! jusqu'à quand les nations

Souffriront - elles ces scandales

Et l'abus des religions ?

Voilà , voilà pourquoi ces monstres à tonsuré ,

Ces charlatans de l'imposture ,

Défenseurs criminels des intérêts du ciel ,

Sont pleins d'acharnement , de fureur et d'envie

Et contre la raison et la philosophie.

Voilà pourquoi des flots d'amertume et de fiel

Sont répandus sur votre vie.

(*) L'hostie empoisonnée qu'ils donnèrent à un Empereur : je crois Henri VII.

4 LETTRES DU ROI DE PRUSSE

Ces fourbes, en tremblant dans leur obscurité,
Craignaient que la raison d'une vive lumière,
N'éclairant de trop près leur coupable carrière,
Nous décelât la vérité.

Laissez ramper dans la poussière
Ces fléaux de l'humanité.

Qu'ils insultent le sage en disant le bréviaire,
Qu'ils confondent l'orgueil avec l'humilité;
De leur croassement la clameur passagère,
O sage d'Alembert ! pour votre esprit austère,
N'est qu'un son frivole, un vain bruit,
Qui sur l'aile des vents se dissipe et s'enfuit.
Amant de vérités solides, éternelles,
Sans vous embarrasser en d'absurdes querelles,
Du haut du firmament à vos calculs fournis
Méprisez tous vos ennemis.
Continuez en paix, loin de leurs cris rebelles,
Vos découvertes immortelles,
Tandis que leur audace amène des pervers,
Et qu'à son tribunal l'idiot vous assigne,
Par un sort plus noble et plus digne
Vous éclairerez l'univers.

E P I T R E I I.

A D' A L E M B E R T.

Vous ne le croirez pas, sage Anaxagoras,
Qu'au siècle où nous vivons, il soit en ces Etats,
Même au sein révééré de notre Académie,
Un ennemi secret de la Philosophie,
Qui jadis reconnu pour très-mince Aumônier,
Fait métier maintenant de nous calomnier.
Cependant il s'érige en écrivain habile.
Ce bel-esprit pesant, nourri ****,
Soutient que tout penseur qui regimbe à son frein,
Que tout bon raisonneur n'est qu'un franc libertin,
Aux plaisirs adonné, séduit par Épicure,
Qui fuit brutalement l'instinct de la nature;
Mais qu'il attend le jour de deuil, d'adversité,
Où ce penseur hardi tristement alité
Verra de près la mort, qui de sa faux tranchante
Dans ses sens affaiblis portera l'épouvante;
Qu'alors ses goûts charnels se réduisant à rien,
La peur du vieux Satan le rendra bon chrétien.

Passé qu'en un sermon un sot ainsi s'exprime,
Mais mon docteur écrit, ce vil fatras s'imprime,
On le lit en bâillant à l'honneur du Midas.

Faut-il donc me guetter au moment du trépas,
Pour me persuader que deux fois deux font quatre?
Je le crois en fanté, sans même en rien rabattre;
Mais quand un imbécille, un bavard importun
Soutient effrontément que trois ne valent qu'un,
Je renvoie aussitôt ce zélé fanatique

Aux premiers élémens de son arithmétique ;
 Ou je lui dis : Monsieur , quelle est la pension
 Que le synode attache à votre fonction ? . . .
 Mille écus . . . Mais , Monsieur , si contre votre attente
 On vous dit , les voilà ; vous comptez trois cent trente :
 Les yeux tout enflammés , frémissant de fureur ,
 Vous vous rûrez d'abord sur ce mauvais payeur . . .
Distinguo , me dit - il , c'est un fait ordinaire ,
 L'autre est de notre foi l'ineffable mystère . . .

Et garde donc pour toi ton merveilleux secret.
 Pourquoi le divulguer ? tu n'es qu'un indiscret ,
 Qui , l'esprit tout farci de contes incroyables ,
 Viens pour des vérités nous débiter des fables.

Crois - tu donc , si j'étais malade agonisant ,
 Obsède par malheur d'un cafard insolent ,
 Qui me dit qu'en ce jour Jupiter par la tête
 Accoucha de Minerve , et qu'en chômant sa fête ,
 Je pourrais à l'instant recouvrer ma vigueur ,
 Crois - tu que ce propos m'induirait en erreur ?
 Non , ce fourbe y perdrait toute son industrie.

Le cigne de Leda , * * * *
 Jadis ont fait fortune auprès des potentats ,
 Lorsqu'on était crédule et qu'on ne pensait pas.
 Le monde était tombé dans ces temps en syncope ;
 Maintenant la raison , l'esprit se développe ;
 Rien n'est cru s'il n'est pas clairement démontré ,
 On rejette un verbiage obscur , mais consacré ,
 Aux mots vides de sens ont succédé des choses ,
 Par des effets certains nous remontons aux causes ,
 La nature muette apprit à s'exprimer ,
 On fut l'interroger , et même l'animer.
 Les miracles dès - lors à nos yeux disparurent ,

La vérité régna, les charlatans se turent,
La critique éclairée étourdit les docteurs,
Et partout la raison poursuivit les erreurs.

Non, non, dit mon cafard, c'est par libertinage
Que l'incrédulité prévalut en cet âge. . . .

Eh! quoi donc! grand docteur, connais-tu Spinosa?
Qui jamais de débauche en son temps l'accusa?

Et Bayle, plus profond, qu'un faquin méprisable
Persécuta long-temps d'un zèle charitable,
Nul penchant sensuel ne put le détourner
Du plaisir de penser et de bien raisonner.

Et ce bon empereur, de tous rois le modèle,
Cet homme en tout parfait, le divin Marc-Aurèle,
Penses-tu que ce fût un gros voluptueux,
Un pourceau d'Epicure, un prince crapuleux?
Peux-tu d'un Antonin faire un Sardanapale?

O fureur de parti! rage théologique!
C'est toi qui corrompis la probité, les mœurs
De ces fourbes tondus et de leurs sectateurs.
Pour maintenir la foi chancelante et douteuse,
Tout cagot sans rougir aima fraude pieuse;
L'audace osa forger les livres Sibyllins,
La légende s'enfla de faux martyrs chrétiens,
On supposa depuis de fausses décrétales,
Et la religion n'offrit que des scandales.
Faut-il pour appuyer la simple vérité
Qu'un mensonge odieux fouille sa pureté?

Jamais Newton, ni Locke en leur philosophie
N'ont mêlé des poisons aux fucs de l'ambroisie;
L'expérience en main ils furent se guider.
Ils prouvent; c'est ainsi qu'il faut persuader.

Mais si l'on en croyait la troupe consacrée,

En foutane, en rabat, à tête tonfurée,
 Dieu, qu'ils nous ont dépeint tout aussi méchant qu'eux,
 Deviendrait un objet indigne de nos vœux,
 Ils l'ont fait le tyran le plus inexorable ;
 Pour affouvir sa rage, il rend l'homme coupable ;
 Non content d'exercer sur lui sa cruauté,
 Il prétend le punir durant l'éternité ;
 Si Lucifer sur nous eût usurpé l'empire,
 Notre condition ne pourrait être pire.

Ce n'est point là le Dieu dans mon cœur adoré ;
 Le mien doit mériter un hommage éclairé.
 La terre me l'indique et le ciel me l'annonce ;
 Un but marqué dans tout, en sa faveur prononce :
 Mon estomac digère, et des sucs nourrissants
 Vont réparer mon être et prolonger mes ans ;
 Mon œil est fait pour voir, l'oreille pour entendre,
 Le pied pour me porter, le bras pour me défendre,
 Et si j'ai de l'esprit, celui dont je le tiens,
 En doit posséder plus que n'en ont les humains.
 Qui pourrait me donner ce qu'il n'a pas lui-même ?

Voilà pourquoi j'admets ce mobile suprême.
 Le fameux Copernic, vos Newtons, vos experts
 Ont deviné les lois qui meuvent l'univers ;
 Les astres dans leur cours ont une allure stable ;
 Comment un pur hasard, inconstant, variable,
 Pourrait-il maintenir ces éternelles lois,
 Dont l'art pousse et suspend tant de corps à la fois ?
 Convenons donc qu'un être intelligent préside
 Au ressort qui produit ce spectacle splendide ;
 Mais sans le définir mon cœur doit l'adorer.
 Sans lui je ne pourrais vivre ni respirer :
 Donc ce divin moteur est bon par excellence ;

Au dessus des mortels , à l'abri de l'offense ,
Rien ne peut l'exciter à la méchanceté.

Je me suis vu souvent sur les bords du Léthé ,
Et j'aurais entendu hurler de pres Cerbère ,
Si l'enfer n'était pas un être imaginaire.
Dans ce moment fatal où la mort m'apparut ,
La peur ne m'a jamais fait payer de tribut ;
Recueillant mes esprits , concentré dans moi-même ,
Je fus inébranlable , et ferme en mon système ;
L'erreur que je bravais , étant plein de santé ,
Ne prit point à mes yeux l'air de la vérité ;
Aucun doute importun ne troubla ma conscience ,
Et je fixai la mort d'un œil plein d'assurance.

C'est lorsque notre esprit jouit de sa vigueur
Qu'il faut examiner , sonder la profondeur
Des secrets enfouis au sein de la nature ,
Trouver la vérité dans cette nuit obscure ,
Feser tout mûrement , avancer à pas lents.
Quand on s'est décidé sur ces points importants ,
Rien ne peut plus dès - lors troubler la paix de l'ame.

Mais quoi ! déjà ces vers font-ils rugir * * * ?
N'entends-je pas les noms des relaps , d'apostatats ?
Nous sommes à ses yeux plus vils que des forçats :
Je suis un échappé des bancs de ses galères ,
Ses droits sur moi sont tels que s'en sont les corsaires
Sur ceux que la victoire a rendu leurs captifs.
Que l'on me compte donc parmi ces fugitifs
Dont l'effort généreux a su briser les chaînes.

Heureux qui délivré de ces lois inhumaines ,
De ce joug de l'esprit , mortel à la raison ,
Méprise également Satan comme Pluton ;
Qui d'un bras vigoureux terrasse le mensonge ,

Et foule aux pieds l'erreur où l'Europe se plonge.

Tels sont mes sentimens , ô profond d'Alembert !
 Et neutre entre Calvin , Ganganelli , Luther ,
 Je tâche en tolérant leur fougueuse séquelle ,
 D'éteindre ou d'amortir la fureur de leur zèle ;
 Mais ces soins sont perdus et mes efforts sont vains ,
 Un mortel rendrait-il des tigres plus humains ?
 Aussi froid aux sujets de dispute et de haine ,
 Au fanatisme affreux dont leur mal se gangrène ,
 Qu'exempt des passions dont la frivolité
 Entraîne à décider avec témérité ,
 J'ai consacré mes jours à la philosophie ,
 J'admets tous les plaisirs innocens de la vie ,
 Et sachant que dans peu ma course va finir ,
 Je jouis du présent sans peur de l'avenir.
 Quel est après la mort l'épouvantail à craindre !
 Serait-ce ces enfers qu'Ovide eut l'art de peindre ?
 Et que nos fots dévots ont depuis adoptés ?

Quittons , quittons l'amas de ces absurdités :
 Pensons comme on pensait dans le sénat de Rome.
 Que lui dit Cicéron , ce Consul , ce grand homme ?
 Rien ne reste de nous , Messieurs , après la mort ."
 Mais faut-il s'affliger que tel soit notre sort ?
 Si le corps et l'esprit souffrent la même injure ,
 Je rentre et me confonds au sein de la nature ;
 S'il échappe au trépas un reste de mon feu ,
 Je me réfugierai dans les bras de mon Dieu.

L E T T R E P R E M I E R E.

D E M . D ' A L E M B E R T .

A Paris, ce 11 mars.

S I R E ,

J'AI trop bonne opinion de ma patrie pour imaginer qu'elle me fasse un crime de la reconnaissance ; mais dût-il m'en arriver des malheurs , que je ne dois ni prévoir ni craindre , je cède à un sentiment plus fort que moi. Je supplie donc V. M. de recevoir mes très-humbles et très-respectueux remerciemens pour la belle épître dont elle vient de m'honorer. Mon amour propre , Sire , en est si flatté , et à si juste titre , que mes éloges doivent être suspects ; cependant , ma vanité mise à part , il ne me paraît pas possible d'exprimer avec plus de force et de noblesse des vérités importantes au genre humain , et malheureusement trop peu connues de ceux qui devraient en être les plus puissans défenseurs.

1760.

Les circonstances présentes , et mon respect pour les occupations de V. M. , ne me permettent pas de lui en dire davantage. Puissions-nous , Sire , pour le repos de l'humanité , et pour le bien de la philosophie , qui a si grand besoin de vous , jouir bientôt de cette paix si désirée ! Elle me procurera le seul bonheur que je fouhaite , celui d'aller mettre aux pieds de V. M. ma profonde vénération , et mon attachement inviolable. Cette prose , Sire , ne vaut pas les vers de V. M. ; mais les sentimens qu'elle exprime sont simples et vrais comme elle.

Je fais avec le plus profond respect , etc.

L E T T R E II.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 22 décembre.

S I R E ,

J'AI respecté , comme je le devais , les grandes et glorieuses occupations de V. M. durant cette campagne ; et c'est par ce motif que je n'ai pas cru devoir l'importuner même de ma reconnaissance. V. M. vient d'y acquérir de nouveaux droits par la belle écriture de porcelaine qu'elle a bien voulu me donner ; je l'ai reçue , Sire , le 15 août , jour dont les généraux Autrichiens , malgré leurs épées bénites , se souviendront aussi long-temps que moi. L'usage le plus digne que je pusse faire d'un pareil présent , ce serait de l'employer , Sire , à écrire l'histoire de V. M. ; mais cet ouvrage est réservé à une plume plus éloquente que la mienne.

Puisse-je , Sire , voir arriver bientôt le moment auquel j'aspire , celui de mettre aux pieds de V. M. mes profonds respects , mon admiration , ma reconnaissance éternelle , et l'attachement inviolable avec lequel je ferai toute ma vie , etc.

F A C É T I E

A U

SIEUR D'ALEMBERT,

*grand géomètre, indigné contre le frivole plaisir
de la poésie.*

A Dittmamsdorf, le 3 Août.

A MANS des filles de mémoire,
Surchargés des lauriers et couverts de la gloire
Qu'Apollon distribue à ses chers favoris,
Abjurez désormais vos célèbres écrits.

1762.

L'oracle des hautes sciences
Toisant de son compas les accens de vos voix,
A de son tribunal prononcé vos sentences;
Tremblez et respectez ses loix.
Peintre de la nature, harmonieux Homère,
Qui chantes les Troyens et les Grecs et les Dieux,
Agissant, combattant, entretenant la guerre
Où périssent Priam et ses fils malheureux,
A quoi servent ta force et ta noble harmonie,
Tes tableaux enchanteurs, tant de traits de génie
Qui jusques à nos jours ont ravi tes lecteurs?
Un barbare, fameux chez les calculateurs,
Perché sur un nuage à côté d'Uranie,
Confond tes sots admirateurs,
Et prétend voir dans son grimoire
Que tu n'étais qu'un fablier.

— 1762. Au pays des badauds la mode est de l'en croire,
Et dût-il te calomnier,
Nos bons Grecs a rabat qui tremblent pour ta gloire;
Sont près de la sacrifier.
Je vous plains tous les deux, Théocrite et Virgile,
Vous qu'inspiraient jadis les Grâces et l'Amour,
Quand ils vous dictaient tour à tour,
Sur le ton simple de l'idylle,
Ces vers qu'avec plaisir on relit chaque jour,
Ces tableaux si rians d'un asile champêtre,
Ce ruisseau près duquel couchée au pied d'un hêtre
Phyllis caresse ses moutons.
Les tendres sentimens que Lycidas sent naître
Ne nous font après tout connaître
Que d'amans ingénus les douces passions,
Sans un seul mot d'algèbre ou de géométrie,
De courbes ou d'équations.
Quelle était votre frénésie ?
Il nous faut des calculs et des solutions.
O sublimes esprits ! desquels la noble audace
D'un vol d'aigle perça le vaste champ des cieux,
Vous franchîtes l'immense espace
Qui sépare à jamais la race
Des enfans des mortels du trône où sont les Dieux.
Sachez, Pindare, et vous Horace,
Qu'insensible à vos chants les plus mélodieux,
La farouche philosophie
Traite l'enthousiasme et l'ode de folie,
Et leurs auteurs de furieux.
Que vous dirai-je ? ô tendre Ovide !
Vous dédîâtes l'art d'aimer
A la Divinité de Gnide ;

Mais vous ne pûtes présumer
Que la fécondité d'une Muse fluide
Vous ferait des Gaulois un jour méfestimer :
Que n'alliez-vous chez eux consulter un Druide ?
Il vous aurait appris que l'art de les charmer
Consiste à renoncer au Dieu qui vous possède ,
A courir, arpenter sur les pas d'Archimède.

1762.

O secret des beaux vers inconnu jusqu'à nous !
Comment s'est-il donc fait que tant d'illustres sours,
Pensant que leur génie enfantait des merveilles,
Consacrèrent leurs soins, leurs travaux et leurs veilles
A peindre les objets qu'enferme l'univers ,
A toucher, émouvoir, et plaire par leurs vers ?

De ce goût furanné l'on abolit la mode.
Un rabbin newtonien réforme notre code ;
Des poudres du calcul au bout de l'occident
Le parnasse a vu naître et fortir son tyran.
Tout se confond, tout change, il n'est rien qu'il conserve,
Il foule sous ses pieds la poétique verve.

Chez lui, jeunes auteurs, recevez des leçons :
Plus d'images en vers, ni de comparaisons ;
Son austère rigueur en ferait offensée,
Et sa prolixité sensiblement blessée.

Que désormais vos vers soient durs et déchainés,
D'a plus b minus x , et de calculs ornés.
Au lieu de travailler sur des sujets épiques,
Mettez en beaux sonnets les sections coniques.
Pour amuser un roi d'ennuis toujours muni,
Que sur un vaudeville un des chantes lyriques
Lui détonne au Pont-neuf le calcul infini.

S'il vous faut captiver le cœur d'une maîtresse,
Ne lui dépeignez point la peine qui vous presse ;

— Sans vanter son esprit, ses charmes, ses appas,
 1762. A toiser tous ses traits employez le compas,
 De leur proportion comparez la mesure,
 Et puis laissez errer la vague conjecture,
 Vous ferez un ouvrage et physique et profond,
 En vers, comme en faisaient Musschenbroeck et Newton.

Dans des cerveaux brûlés jadis la fable éclosé
 Enfant les vains Dieux de la métamorphose,
 Improprement donna le nom de Jupiter
 A l'espace infini qu'on appelle l'éther,
 Par Vénus désigna la féconde nature,
 Bacchus était le vin, Cérès l'agriculture.

Nouvel iconoclaste, armez-vous de rigueur :
 Extirpez tous ces Dieux, fantômes de l'erreur,
 Rejetez le sens clair de leur allégorie,
 La vérité voilée est à demi flétrie.

Au lieu de nous conter comment le Dieu des eaux
 Protégea contre Pan Syrinx dans les roseaux,
 Philosophe solide il faudra vous rabattre
 A prouver en rimant que deux fois deux font quatre.

O l'excellent secret de plaire et de charmer !
 Flairez, flairez l'encens qui va vous enfumer.

Aux hautes régions le voyez-vous paraître,
 Au sourcil refrogné ce sombre géomètre
 Applaudir en bâillant à ce genre nouveau,
 Digne de son aride et stérile cerveau,
 Donner au rimailleur de ces doctes fornettes
 Le titre fastueux de premier des poètes ?

Pour acquérir ce nom par de hardis essais,
 Des algébriques vers ébauchons quelques traits ;
 Leur charme lèvera le fatal anathème
 Que la haute science a lancé contre nous.

En faveur de ce théorème
 Nous nous concilierons tous.

 1762.

T H É O R È M E.

Apprenez qu'en tous les triangles,
 Si l'on réunit les trois angles,
 Ils feront égaux à deux droits.

D É M O N S T R A T I O N.

A la figure en deux endroits
 Vous tracerez des parallèles;
 Doctement comparez entr'elles
 Les différentes sections,
 Et au moyen d'équations
 Toujours deux angles droit résulteront d'icelles.

Id quod erat demonstrandum.

L E T T R E I I I.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 23 Décembre.

S I R E,

J'AI respecté, suivant la loi que je me suis toujours imposée, les occupations de V. M. durant cette campagne; elles ont d'ailleurs été si brillantes, que je me ferais fait un scrupule de les troubler quelque pressé que je fusse d'arracher bien ou mal les traits dont V. M. me perce impitoyablement dans la charmante épître qu'elle m'a fait l'honneur de m'adresser. A présent, Sire, que le maréchal Daun vient de

—— terminer ses glorieuses expéditions, ce ferait à moi
 1762. indigne à lui succéder; car le sort de V. M. est d'être toujours en guerre, l'été avec les Autrichiens, l'hiver avec la géométrie. Mais, Sire, puisque la fière et redoutable maison d'Autriche a la modestie de se tenir pour battue, l'humble géométrie ne fera pas plus difficile; elle n'a rien de mieux à faire que d'imiter Mrs. de Bamberg et de Wurzbourg, c'est-à-dire de payer, et de se taire.

Je n'ai presque plus d'espérance de revoir V. M.; je ne fais plus quand finira cette guerre affreuse et destructive; je fais seulement, et toute l'Europe le fait comme moi, qu'il ne tient pas à V. M. que l'humanité ne respire enfin après tant de malheurs; mais puisque vos ennemis ne sont point encore las de faire égorger et périr de misère un si grand nombre d'hommes, il me sera du moins permis, à présent que la maison d'Autriche n'est plus notre alliée, de donner un libre cours à mes vœux; de souhaiter à V. M. tous les succès et toute la gloire que méritent sa grandeur d'ame, son courage, ses talens et ses travaux; de souhaiter sur-tout que sa tranquillité et celle de ses peuples soient bientôt assurées par une paix durable et glorieuse, quand même, au grand scandale de la géométrie, le traité devrait être en vers.

Je suis avec le plus profond respect etc.

L E T T R E I V.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 7 Mars

S I R E,

IL m'est donc permis de respirer enfin, après tant de tourmens et d'inquiétude, et de laisser agir en liberté des sentimens si long-temps renfermés et contrains au fond de mon ame. Il m'est permis de féliciter V. M. sur ses succès et sur sa gloire, sans craindre d'offenser personne, sans trouble pour le présent, et sans frayeur pour l'avenir. Que n'a-t-elle pu lire dans mon cœur depuis six ans les mouvemens qui l'ont agitée; la joie que m'ont causé ses victoires (excepté celle de Rosbac, dont V. M. elle-même m'aurait défendu de me réjouir,) et l'intérêt plus vif encore que j'ai pris à ses malheurs; intérêt d'autant plus grand, que je sentais ce que ces malheurs pouvaient coûter un jour à mon pays, et que je plaignais la France, sans oser même le lui dire! Je ne fais si nous traiterons les Autrichiens comme nous avons traité les jésuites; les premiers nous ont fait pour le moins autant de mal que les seconds, et nous ne pouvons pas dire comme les chrétiens, que *la nouvelle alliance vaut mieux que l'ancienne*; mais enfin ma patrie respire, V. M. est tranquille et au comble de la gloire, je ne veux plus de mal à personne. Puissiez-vous, Sire, jouir long-temps de cette paix et de cette gloire si justement acquises! Puissiez-vous montrer encore long-temps à l'Europe

1763, l'exemple d'un prince également admirable dans la guerre et dans la paix, grand dans la prospérité et encore plus dans l'infortune, au-dessus de l'éloge et de la calomnie !

Avec quel empressement, Sire, n'irai-je pas exprimer à V. M. ce que ma plume trace ici faiblement, et ce que mon cœur sent bien mieux ! Quelle satisfaction n'aurai-je pas de mettre à vos pieds mon admiration, ma reconnaissance, mon profond respect, et mon attachement inviolable ! Mais, Sire, je sens que dans ces premiers momens de repos, V. M., occupée toute entière à essuyer des larmes qu'elle a vues couler malgré elle, aura bien mieux à faire que de converser de philosophie et de littérature. J'attendrai donc son loisir et ses ordres pour aller passer quelque temps auprès d'elle. C'est-là, c'est dans ses entretiens que je puiserai les lumières nécessaires pour étendre ces élémens de philosophie auxquels elle a la bonté de s'intéresser. Ce travail exige de l'encouragement, et c'est auprès de vous seul que la philosophie peut en trouver ; car elle n'est pas si heureuse que V. M., elle n'a pas fait la paix avec tous ses ennemis. Ne croyez point, Sire, qu'elle entende assez mal ses intérêts pour vouloir être en guerre avec vous ; et que deviendrait-elle, si elle perdait un appui tel que le vôtre ! La géométrie suivra son exemple ; elle signera sa paix comme les Autrichiens, et avec plus de plaisir qu'eux ; elle se gardera bien sur-tout de vouloir ôter à V. M. *ses hochets*, malgré les coups qu'elle en a reçus ; elle fait trop bien qu'on ne lui ôte rien sans s'en repentir, et sans être forcé de le lui rendre. Elle ira s'inf-

truire et s'éclairer auprès de vous ; elle ira porter à V. M. (sans avoir à craindre le reproche de flatterie)
 les vœux , l'amour et le respect de tous ceux qui cultivent les lettres, et qui ont le bonheur de voir dans le héros de l'Europe leur chef et leur modèle. 1763.

Je suis avec le plus profond respect etc.

LETTRE V.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 29 Avril.

SIRE ,

JE me rendrai avec empressement à Wézel au premier avis que V. M. me fera donner de son voyage ; et je me félicite d'avance de pouvoir enfin mettre à vos pieds, en toute liberté, des sentimens que je partage avec l'Europe entière. Je ne fais pas, si, comme V. M. le prétend, il y a des rois dont *les philosophes se moquent* ; la philosophie, Sire, respecte qui elle doit, estime qui elle peut, et s'en tient là ; mais quand elle pousserait la liberté plus loin, quand elle oserait quelquefois rire en silence aux dépens des maîtres de ce monde, le philosophe Molière dirait à V. M. qu'il y a rois et rois, *comme fagots et fagots* ; et j'ajouterai avec plus de respect, et autant de vérité, que la philosophie me paraîtrait bien peu *philosophe*, si elle avait la bêtise de se moquer d'un Roi tel que vous. Toute la morale de Socrate n'a pas fait au genre humain la centième partie du bien que V. M. a déjà fait en six semaines

1763. de paix. La France, qui s'étonne encore d'avoir été votre ennemie, parle de votre gloire avec admiration, et de votre bienfaisance avec attendrissement. Ne craignez point, Sire, malgré vos bons mots sur *les sottises des poètes*, que le poète philosophe qui vient de faire le traité d'Hubertsbourg, soit mis par la postérité sur la même ligne que le poète cardinal qui a fait le traité de Versailles. Il était assez naturel que ce dernier traité donnât à la géométrie un peu d'humeur contre la poésie; vous êtes, Sire, à tous égards, bien propre à les réconcilier ensemble; permettez-moi cependant d'avouer, que si dorénavant la géométrie permet aux poètes d'emprunter le secours de la fable, ce ne fera pas quand ils auront à parler de vous.

Je suis avec le plus profond respect etc.

L E T T R E V I .

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 17 Septembre.

S I R E ,

1764. L'OUVRAGE de philosophie que j'ai eu le bonheur de faire par ordre de V. M., m'a procuré de sa part une lettre bien supérieure à mon ouvrage, pleine d'une philosophie qui me remplit d'admiration, et d'une bonté qui me pénètre de reconnaissance. Quelle lettre, Sire! et qu'elle est bien digne du héros et du sage qui l'a écrite, si on en excepte ce qu'elle

renferme de trop flateur pour moi ! elle mériterait d'être signée d'autant de noms de philosophes, que les archiducs Autrichiens ont de noms de baptême. Mais le nom seul de V. M. équivaut à tous ceux du Lycée et du Portique, et vaut beaucoup mieux que tous ceux du calendrier.

1764.

Je me félicite, Sire, de penser comme V. M. sur la vanité et la futilité de la métaphysique ; un vrai philosophe, ce me semble, ne doit traiter de cette science que pour nous détromper de ce qu'elle croit nous apprendre ; principalement sur ces grandes questions, qui, comme dit très-bien V. M., nous importent vraisemblablement si peu, par la raison même qu'elles nous tourmentent si fort en pure perte.

Il n'en est pas ainsi de la géométrie, beaucoup plus certaine, parce que l'objet en est plus terre à terre ; c'est une espèce de hochet que la nature nous a jeté pour nous consoler et nous amuser dans les ténèbres. Les questions que V. M. a la bonté de me faire sur l'emploi de l'analyse et de la métaphysique dans cette science, demandent du temps pour y répondre avec la clarté qu'elle désire ; j'ai déjà jeté sur le papier quelques réflexions, que j'aurai l'honneur de lui envoyer le plutôt qu'il me sera possible, si elles ne me paraissent pas trop peu dignes de lui être présentées. Pythagore, auquel vous me faites l'honneur, Sire, de me comparer, quoique indigne, et avec qui je n'ai rien de commun que de n'oser manger des fèves, (à la vérité par de meilleures raisons que lui,) ce Pythagore aurait tremblé, s'il eût dû avoir comme moi pour juges de ses écrits Numa, Alexandre, et Marc-Aurèle. V. M. prétend que mes rapsodies

1764.

vivront plus long-temps que les journaux immortels de ses campagnes ; j'ai lu , je ne fais en quel endroit , que César annonçait la même chose à un philosophe de son temps, dont il n'est rien venu jusqu'à nous, tandis que les commentaires de César , respectés par dix-huit siècles , sont encore lus et admirés de nos jours.

Il est étonnant , Sire , j'en conviens avec regret , que des philosophes , méprisés ou persécutés chez eux , ne cherchent pas d'asile auprès d'un prince fait pour les consoler . pour les protéger , et pour les instruire. V. M. en demande la raison ; c'est que dans le pays que ces philosophes habitent , le climat console de la Sorbonne , et le physique du moral ; c'est que ces philosophes ont une santé faible et des amis ; c'est qu'ils pensent pour leur patrie comme la femme du *médecin malgré lui* , qui aime son mari quoiqu'elle en soit battue , et qui répond assez sottement à ceux qui veulent la séparer de lui : *je veux qu'il me batte*.

Vous mettez , Sire , le comble à vos bontés pour moi par les détails où vous voulez bien entrer sur ma santé. Elle se rétablit peu à peu et j'espère qu'elle se conservera par un régime exact , le seul remède auquel j'aie confiance. Toutes les recettes dont j'ai usé d'ailleurs , quoique réputées *st machiques* ou *stomachales* (car leur nom n'est pas plus assuré que leur effet) m'ont fait plus de mal que de bien ; mon estomac est de la nature des pédans ; il se révolte contre tout ce qui lui est nouveau , médicameus et nourriture. Si j'avais néanmoins le malheur de ne pouvoir me passer de remèdes , j'essayerais des eaux minérales que V. M. me conseille ; mais j'aurai recours à la médecine le plus tard que faire se pourra ;

je la regarde comme la sœur presque jumelle de la métaphysique par son incertitude ; et il me semble qu'elle a l'obligation à la théologie de n'être pas la première des impertinences humaines.

V. M. ne permettra-t-elle de profiter de cette occasion , pour lui offrir mes vœux sincères à l'occasion du mariage prochain de Monseigneur le Prince de Prusse ?

D'une tige en héros féconde
Puissent naître à jamais des fils et des neveux
Qui fassent le bonheur du monde.

Ces fils et ces neveux , Sire , n'auront pas à chercher bien loin de chez eux le modèle qu'ils auront à suivre.

Si V. M. , qui ne veut point de ministre pour son professeur de belles-lettres , avait moins de répugnance pour la messe que pour la cène , on m'a parlé d'un fort honnête prêtre qui ne dira la messe (supposé qu'il la dise) que pour son plaisir , et qui trouvera très-bon que V. M. ne vienne pas l'entendre. On dit d'ailleurs tout le bien possible de sa capacité , de son caractère , et de ses mœurs. En cas qu'il pût convenir à V. M. , je lui proposerai la place , avec les avantages considérables qui y sont attachés et je ne négligerai rien pour l'engager à l'accepter. Heureux si le succès répond à mon zèle !
Je suis , etc.

L E T T R E V I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 3 novembre (anniversaire de la bataille
de Torgau.)

S I R E ,

1764.

J'AI lu , avec toute l'attention dont je suis capable , l'ouvrage sur lequel V. M. me fait l'honneur de me demander mon avis ; j'y ai trouvé cet esprit de justesse et de lumière qui caractérise ses écrits comme sa conversation. Il me semble néanmoins que V. M. pourrait modifier à quelques égards la supériorité qu'elle donne à Bayle et à Gassendi sur Descartes et sur Leibnitz ; je pense bien comme elle , qu'on ne rend pas assez de justice à Gassendi , qui était un esprit très-éclairé , très-cultivé et très-sage ; cependant je ne crois pas que ni lui ni Bayle doivent être préférés *sans restriction* à Descartes et à Leibnitz ; parce que ni Gassendi ni Bayle n'ont fait dans les sciences de ces *découvertes* proprement dites qui caractérisent *l'homme de génie* ; au lieu que Descartes a inventé l'application de l'algèbre à la géométrie , et Leibnitz le calcul différentiel. V. M. a sans doute voulu dire que ces deux grands hommes ont moins bien raisonné que Bayle et Gassendi , en les envisageant seulement comme métaphysiciens ; et en cela je suis absolument de son avis : les deux premiers étaient des esprits créateurs , les deux autres des esprits *excellens* ; mais il n'est pas facile , ce me semble , de régler le rang entre ces deux espèces d'esprits ; et je craindrais d'ailleurs que

V. M. ne s'attirât de nouveau la France et l'Allemagne sur les bras, si elle paraissait trop rabaisser les héros de ces deux nations en philosophie. A l'égard de Mallebranche, je l'abandonne à V. M.; je le crois à tous égards très-inférieur à Bayle et à Gassendi comme philosophe; il me semble même que c'était moins un grand philosophe qu'un excellent écrivain en philosophie. Il a bien démêlé les erreurs des sens et de l'imagination, mais il y en a substitué d'autres; je n'ai jamais vu en lui qu'un assez bon *démolisseur*, mais un mauvais architecte.

J'abandonne aussi à V. M. les avocats, les prédicateurs, et tout ce qui leur ressemble; le bavardage du barreau me paraît insupportable, et les déclamations de la chaire bien ridicules.

V. M. fera bientôt ennuyée d'un autre bavardage, des éclaircissemens qu'elle m'a demandés, et que je compte avoir l'honneur de lui envoyer incessamment. J'ai fait mon possible pour répondre à ses desirs. Si elle ne m'entend pas, ce ne sera pas sa faute, mais ou la mienne, ou celle de la matière.

Ce n'est pas la première fois qu'il est question du satellite de Vénus, dont V. M. me fait l'honneur de me parler; et sûrement l'académie de Berlin ne l'ignore pas. Dès 1645, un mathématicien Napolitain, nommé Fontana, prétendit avoir observé quatre fois ce satellite. En 1672 et en 1686, Cassini assura aussi l'avoir vu; M. Short, de la société royale de Londres, prétendit en 1740 avoir eu le même avantage; enfin il y a trois ans qu'en France plusieurs astronomes ont cru l'apercevoir: d'autres ont assuré en même temps qu'ils n'y voyaient rien;

1764.

V. M. a ignoré cette découverte ou cette vision , parce qu'elle avait alors affaire à d'autres fatellites et à d'autres Vénus. Elle me fait trop d'honneur de vouloir faire baptiser en mon nom cette nouvelle planète; je ne suis ni assez grand pour être au ciel le fatellite de Vénus, ni assez bien portant pour l'être sur la terre; et je me trouve trop bien du peu de place que je tiens dans ce bas monde, pour en ambitionner une au firmament. Si on découvre un jour quelque fatellite à Mars, je fais bien quel nom je lui destine celui du meilleur des généraux de V. M. A l'égard de Mercure, s'il parvient jamais à l'honneur d'un fatellite, plus d'un maltôtier ou d'un courtisan nous fournira des noms de reste; mais ce Dieu a déjà trop de fatellites en terre, pour se soucier d'en avoir ailleurs.

Ce maudit prêtre, dont on m'avait dit tant de bien, aime mieux rester dans je ne fais quel village, que d'aller enseigner l'éloquence à des hérétiques. M. l'abbé d'Olivet m'a promis de faire tout ce qui dépendrait de lui pour y suppléer par un autre sujet, et pour répondre aux desirs de V. M.; il ne veut envoyer qu'un maître excellent et digne de la place importante que V. M. lui destine: s'il n'était question que d'un professeur médiocre, le choix ne nous embarrasserait pas; mais V. M. ne veut pas et ne mérite pas qu'on la trompe.

Je prends la liberté, Sire, de joindre à cette lettre l'écrit que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer; j'y ai fait de légers changemens, que je prends aussi la liberté de lui proposer: ces changemens se bornent à une addition d'une demi-ligne, à quelques

mots substitués à d'autres , et à quelques retranche-
mens en très-petit nombre , qui, ce me semble, 1764.
rendront l'ouvrage plus ferré, sans lui rien ôter de
sa force. J'ai conservé d'ailleurs presque par-tout les
pensées et les expressions ; je n'ai peut-être été que
trop sacrilège en touchant au reste.

V. M. me compare aux rois de Perse, qui cher-
chent pour se faire valoir à se dérober aux regards
humains ; je ne répondrai point à ce qu'elle veut
bien me dire d'obligeant à ce sujet ; mais je l'assu-
rerai avec la sincérité qu'elle me connaît, que si les
princes ressembloient à un Roi que j'ai eu le bon-
heur de voir et d'approcher, la philosophie enten-
drait bien mal ses intérêts en se cachant.

Je suis avec l'admiration, la reconnaissance, l'at-
tachement inviolable et le profond respect qui ne
finiront qu'avec ma vie, etc.

LETTRE VIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1. Mars

SIRE,

M. Helvétius doit partir incessamment pour aller
mettre aux pieds de V. M. son admiration et son 1765.
profond respect : c'est un hommage, Sire, que tous
les philosophes vous doivent, et qu'un philosophe
comme lui est bien digne de rendre à un prince tel
que vous. J'ose espérer que V. M., en connaissant
sa personne, ajoutera encore à l'idée avantageuse

1765.

qu'elle avait déjà de ses talens et de ses vertus; l'accueil qu'il recevra d'elle le consolera des persécutions que lui ont suscité des fanatiques, qui font à eux tous moins de bonnes actions dans toute leur vie qu'il n'en fait dans un jour, et qui ont trouvé plus court et plus facile de brûler son livre que d'y répondre.

Je ne suis pas, Sire, dans le cas de dire à monsieur Helvétius ce qu'Ovide disait à ses vers: *vous n'avez sans moi, et je ne vous porte point envie*; car j'envie d'autant plus le bonheur dont il va jouir, que je l'ai déjà goûté; mais ma santé long-temps dérangée, et encore chancelante, ne me permet pas ce voyage, et je me plains d'elle avec plus de raison, que Louis XIV dans l'épître de Boileau ne se plaint de sa grandeur, qui l'empêche de passer le Rhin à la vue de l'ennemi. La privation que mon état me fait éprouver aujourd'hui est la plus fâcheuse diète à laquelle il m'ait condamné; je suis dans une espèce de purgatoire; mais le purgatoire, à ce que dit la Sorbonne, ne doit pas être éternel, et il faudra bien que le mien finisse.

On m'assure que V. M. se porte bien, qu'elle fait des choses admirables, qu'elle a reçu mon nouvel ouvrage, qu'elle en a paru contente; c'est là ma seule consolation; après le bonheur de voir V. M. celui que je désire le plus est de pouvoir mériter son suffrage et son estime.

Je ne connais de M. Lambert qu'un seul ouvrage, qui est bon, mais qui ne me paraît comparable à aucun de ceux de M. Euler; et si ce dernier est à genoux devant M. Lambert, comme V. M. me fait

l'honneur de me l'écrire, il faudra dire de M. Euler 1765.
ce qu'on a dit de la Fontaine, *qu'il fut assez bête pour croire qu'Esopé et Phèdre avaient plus d'esprit que lui.* Ce n'est pas que je prétende rien ôter au mérite de M. Lambert, qui doit être très-réel, puisque toute l'académie en juge ainsi; mais il y a dans les sciences plus d'une place honorable, comme il y a, si on en croit l'évangile, *plusieurs demeures dans la maison du Père céleste;* et M. Lambert peut être très-digne d'occuper une de ces places. On assure d'ailleurs qu'il a fait plusieurs excellens ouvrages qui ne me sont point parvenus. Je le trouverais encore assez bien partagé, quand il serait à M. Euler (pour parler mathématiquement) en même proportion que Descartes et Newton sont à Bayle, suivant V. M., ou que Bayle est à Descartes et Newton, selon un géomètre de votre connaissance; ou pour employer une comparaison qui ne souffre point de contradicteurs, en même proportion que Marc-Aurèle et Gustave-Adolphe sont à un monarque que je n'ose nommer.

Je prends la liberté, Sire, de recommander de nouveau aux bontés de V. M. M. Thiebault, le professeur de grammaire que j'ai eu l'honneur de lui envoyer, et qui doit actuellement avoir reçu ses ordres. Elle aura sûrement lieu d'en être contente à tous égards. Je souhaiterais qu'elle le fût de même d'un ouvrage qu'elle recevra bientôt, et dans lequel j'ai tâché de dire la vérité, qui n'était pas trop aisée à dire. C'est une histoire philosophique du désastre que vient d'éprouver en France la vénérable société de Jésus. J'aurais écrit avec plus d'intérêt et de satisfaction l'histoire de V. M. Ses victoires, ses lois,

— 1765. ses ouvrages , sont un peu plus dignes de la postérité que l'émigration d'une horde de fanatiques , expulsés par d'autres ; mais , Sire , cet ouvrage ne doit point être fait par une autre main que par la vôtre ; c'est aux Dieux seuls qu'il appartient de parler dignement d'eux-mêmes.

Je suis avec le plus profond respect , et avec des sentimens encore plus chers à mon cœur , etc.

LETTRE IX.

D U R O I.

A Potsdam , le 24 Mars.

JE vous dois trois lettres , mon cher d'Alembert. L'ouvrage de mon métier , les hémorroïdes et des humeurs goutteuses m'ont empêché de vous répondre plutôt. Je commence par vous remercier de votre ouvrage sur les hautes sciences , que je trouve admirable , parce que vous avez daigné descendre des régions éthérées pour vous rabaisser jusqu'à la conception des ignorans. J'appelle votre manuscrit mon guidâne , et je me rengorge de comprendre quelque chose aux mystères que vous autres adeptes cachez à la multitude. Je vous suis très-obligé de l'envoi du grammairien. J'ai cru m'apercevoir que c'est un garçon sage , et qui vaut mieux que l'emploi qu'on lui donne ne lui procurera de moyens de développer ses talens. Je vous envoie en même temps les réglemens de mon académie. Comme le plan en est nouveau , je vous prie de m'en dire votre sentiment avec sincérité.

Nous attendons ici M. Helyétius : selon son livre ,
le

le plus beau jour de notre connaissance fera le premier ; mais on dit qu'il vaut infiniment mieux que son ouvrage , qui , quoique rempli d'esprit , ne m'a ni persuadé , ni convaincu. A propos de l'histoire de vos jésuites , dont je vous remercie d'avance , le Pape a envoyé une nouvelle bulle par laquelle il confirme leur institut ; aussi-tôt j'en ai fait défendre l'insinuation dans mes États. O que Calvin me voudrait de bien , s'il pouvait être informé de cette anecdote ! Mais ce n'est pas pour l'amour de Calvin , c'est pour ne point autoriser encore plus dans le pays une vermine malfaisante , qui tôt ou tard subira le sort qu'elle a eu en France et en Portugal.

Je vis à présent ici dans la plus grande tranquillité. Je m'amuse à corriger des vers que j'ai fait dans des temps de troubles : mais mesurer des syllabes et clouer une rime au bout , est une bien futile occupation en comparaison de celles de certains grands génies , qui mesurent la vaste étendue de l'espace. Que voulez-vous ? Je vous dirai comme Fontenelle , qu'il faut des hochets pour tout âge. Je suis vieux , j'ai des infirmités et les vers me font plaisir. Ma philosophie me dit qu'il y a tant de désagrémens dans le monde et si peu de plaisirs , qu'il faut saisir ces derniers où on les trouve ; le grand point est d'être heureux , le fût-on en jouant aux poupées ; mais on ne l'est guère quand l'estomac digère mal.

Je vous plains sincèrement de souffrir et de languir dans un âge où vous êtes encore dans toute votre force. Je soupçonne qu'il y a quelque opilation dans les viscères du bas-ventre , et j'opine pour les eaux minérales et apéritives. L'estomac est dans le

1764.

cas des philosophes, on l'accuse souvent de la faute des autres. Il faut que vous fassiez examiner vos urines, et que vous vous tâtiez sous les côtes, pour vous assurer que le foie est en bon état; il faut que les médecins observent si le fiel et la bile font leur devoir, en concourant à la digestion. Il faut que sur les symptômes, ils s'assurent si votre mésentère est en bon état, ou si le sang est trop épaissi; car tous ces détails sont nécessaires pour fonder la méthode selon laquelle ils doivent vous traiter. Toutefois prenez de l'exercice, et ne vous en défaccoutumez pas, ou votre mal ira en empirant. Songez qu'il n'y a que vous seul qui souteniez en ce moment la gloire de votre patrie; et comme vous aimez cette ingrate, conservez-vous au moins pour elle.

Croiriez-vous bien que j'ai reçu une lettre de Voltaire? Je lui ai répondu fort obligeamment. Il crie contre son Dictionnaire philosophique qu'on imprime en Hollande; mais nous savons à quoi nous en tenir. A propos, on dit que vous avez un monstre dans le Gevaudan. Vous verrez que c'est le Marquis avec sa capote, qu'on aura pris pour un monstre. On dit qu'il dévore des enfans et qu'il est fort lesté à sauter de branche en branche, cela ne lui ressemble pas; si le monstre dormait, ce ne pourrait être que lui.

Nous avons eu ici un prince de Courlande qui a passé vingt ans en Sibérie; par tout ce qu'il nous en a conté, il n'a donné envie à personne d'y aller, et je crois que vous n'avez pas mal calculé en refusant de vous approcher de ce voisinage. Je me flatte d'apprendre bientôt de meilleures nouvelles de votre santé; personne n'y prend plus de part que moi.

Sur ce, etc.

L E T T R E X.

D U R O I.

20 Août.

J'AI été fâché d'apprendre la mortification qu'on vient de vous faire effuyer, et l'injustice avec laquelle on vous a privé d'une pension qui vous revenait de droit. Je me suis flatté que vous seriez assez sensible à cet affront pour ne pas vous exposer à en souffrir d'autres. Nous autres militaires, ne sommes pas gens à tendre l'autre joue quand on vient de nous frapper. Ce qu'on appelle honneur dans le monde est sans doute un préjugé; mais il est établi, et c'est par cette règle que l'on juge les actions des hommes. Je vous en dirais bien davantage, si je croyais vous persuader: toutes mes raisons viennent après coup, parce que je remarque que votre parti est pris et que vous êtes décidé. Ne croyez pas cependant que vos raisons me paraissent aussi bonnes qu'au petit cercle de vos amis qui vous entourent à Paris. J'aime à ergoter contre les géomètres, pour expérimenter si sans savoir *k k* plus *b*, on peut ne pas déraisonner.

Voici donc ce que je vous répondrais, si cette scène se passait en conversation. Que depuis longtemps les climats sont considérés comme assez semblables, si on en excepté la ligne et le pôle: que ceux qui vivent dans la zone tempérée, n'éprouvent qu'une légère différence de la température de l'air. Il y a quelques lieux qui se distinguent à la vérité par un air mal-sain, comme Mantoue, Pest en

— 1765. Hongrie, Ostende en Flandre ; mais certainement l'air de Berlin n'a jamais passé pour mal-sain ; il est même si favorable aux Français , que plusieurs réfugiés de cette nation sont morts après avoir passé quatre-vingt-dix ans ; de sorte que le climat peut servir d'excuse honnête , mais non pas de raison. Votre second argument à quelque chose de plus plausible ; il est dans l'ordre de la nature que je meure avant vous , et je ne puis pas vous garantir le contraire ; mais qui vous dit que je ne saurais mettre votre fortune à l'abri des caprices de la postérité ? Cela se peut , et cela est très-fesable. Voilà ma réfutation , je la trouve victorieuse , je m'élève déjà un trophée pour avoir vaincu un grand géomètre , le tout en pure perte , parce que je n'ai pas le don de convaincre.

Mais parlons d'autres choses. Vous me demandez mon sentiment sur votre histoire des jésuites ? Je vous avoue qu'il y reste quelque chose à désirer. Je m'attendais à voir en abrégé l'histoire de l'établissement de cet ordre , et sur-tout les règles de leur institut ; je croyais y trouver les progrès que cet ordre a faits dans le monde , la politique qui a présidé à son établissement et à son extinction , les noms des plus célèbres de leur corps ; comment la doctrine du régicide a pris naissance chez eux , les meurtres sacrés dont ils ont été les auteurs , leurs querelles avec les jansénistes , leur conduite en Portugal , et enfin ce qui a donné lieu à leur bannissement de France. Le plan que vous vous êtes proposé est différent de celui-ci. Vous avez heurté les jésuites et les jansénistes en même temps , ils ont crié et ils ont cru devoir intéresser le trône dans cette querelle. Le ministère peut avoir de

l'humeur de ce que vous avez découvert ses vues cachées ; car M. de Choiseul ayant eu la hardiesse d'attaquer les jésuites et de les chasser de France, ne manquera pas de courage, s'il en trouve l'occasion, pour détruire les autres *cuculati* ; mais peut-être s'en cache-t-il et ne veut-il pas qu'on avertisse la milice tonfurée de l'étendue de ses vues. Voilà ce que je pense sur toute cette affaire. 1765.

Je suis ici aux eaux à me baigner quatre heures par jour ; et il se peut bien que je raisonne en l'air sur les vues de vos ministres, que je ne connais ni ne veux connaître. Je suis à présent disciple de Thalès et de Buffon ; dans le bain je considère l'eau comme le principe de toutes choses, et si l'eau m'a fait mal penser, prenez-vous en à cet élément ; celle de la Seine est si mauvaise, que vous devriez la prendre en aversion ; beaucoup de médecins la croient très-malsesante pour l'estomac, au lieu que notre eau de Berlin est très pure et bienfesante. Je n'en dirai pas davantage, et je me contente, en vous assurant de mon estime, de prier Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

LETTRE XI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 28 Octobre.

SIRE,

TANDIS que V. M. se plongeait dans les eaux de Landeck, j'ai vu de près celles du Styx ; une inflammation d'entrailles m'avait mis un pied dans la

— 1765. barque, dirai-je fatale ou favorable? Je touchais sans regret au terme des maux de la vie, et j'avais déjà prié M. Watelet d'affurer V. M. que je mourais plein de reconnaissance, de respect et d'attachement pour elle. Enfin, Sire, le nautonnier des sombres bords, après avoir hésité quelques jours, m'a déclaré qu'il ne voulait pas encore de moi; je ne fais quand il lui plaira de me recevoir tout-à-fait; mais je me traîne encore, ce me semble, à une assez petite distance du rivage dont il me repousse; ma santé est plus languissante que jamais; j'ai des maux de tête presque continuels; et le sommeil qui m'avait quitté ne revient point, ce qui me rend incapable de toute application.

A la tristesse que mon état me cause, se joint la crainte d'avoir déplu à V. M. en n'acceptant pas les dernières offres pleines de bonté qu'elle a daigné me faire; je la prie d'être bien persuadée que je lui ai dit la vérité pure, en l'assurant que l'affaiblissement de ma santé et de mes forces, devenu plus grand encore par ma dernière maladie, est la seule cause qui m'attache, non à une patrie qui ne veut pas l'être, mais au climat où je suis né. J'ajoute que si quelque chose pouvait me dédommager de ce que je perds en restant en France, du bonheur et de la paix dont je jouirais auprès de V. M., c'est l'intérêt que mes amis et le public même m'ont marqué, lorsque j'étais entre la vie et la mort; cet intérêt m'a fait voir que l'estime des honnêtes gens ne tenait pas à une misérable pension qu'on continue à me refuser, et à laquelle je ne pense plus depuis long-temps.

Je vois par le jugement que V. M. a porté de mon ouvrage sur les jésuites, qu'elle y aurait désiré plus

de détails ; mais des différens détails où j'aurais pu —
entrer à ce sujet, quelques-uns, ce me semble, sont 1765.
assez connus, comme ce qui regarde leur doctrine,
leur institut, leur politique, leurs écrivains ; quel-
ques autres auraient été dangereux à développer, par
exemple, les ressorts secrets qui ont accéléré la des-
truction de cette société dangereuse. Je n'ai donc pas
cru, Sire, devoir m'étendre sur les détails de la pre-
mière espèce et j'ai été forcé de passer légèrement
sur les autres, en me bornant à les indiquer aux lec-
teurs qui, comme V. M., savent entendre à demi-
mot. Il m'a paru plus utile, surtout pour le bien de
la France, de faire ce que personne n'avait encore
osé, de rendre également odieux et ridicules les deux
partis, et surtout les jansénistes, que la destruction
des jésuites avait déjà rendus insolens, et qu'elle
rendrait dangereux, si la raison ne se pressait de les
remettre à leur place.

On m'assure que V. M. se porte bien, que les
eaux lui ont parfaitement réussi et que tandis qu'elle
croyait ne philosopher qu'avec Thalès, Hippocrate
était de la conversation pour le bien de vos sujets. Le
rétablissement de votre santé, Sire, me console du
dépérissement de la mienne ; un héros, un Roi phi-
losophe est bien plus nécessaire au monde que moi ;
puisse-t-il au moins m'être permis par ma frêle et lan-
guissante machine d'aller encore une fois mettre aux
pieds de V. M. les sentimens que je lui dois, que ses
vertus, ses grandes actions et ses bienfaits ont gravés
dans mon cœur, et qui ne finiront qu'avec ma vie !

Je suis avec le plus profond respect, etc.

L E T T R E X I I.

D U R O I.

23 Novembre.

1765.

JE vois par votre lettre que votre esprit est aussi malade que votre corps; ce qui cause une double souffrance. Je ne me mêle de guérir ni l'un ni l'autre, parce que les géomètres ont un tempérament à eux, et une façon de penser bien plus élevée que les autres hommes. Si j'avais à parler à quelque littérateur, je lui dirais, qu'en aucun pays les pensions n'ont décidé du mérite; qu'Ovide, tout exilé qu'il était, balance à présent et surpasse en réputation le tyran qui l'opprima; que si les richesses donnaient des talens, personne n'en aurait plus que C. P. et leurs semblables; et qu'ainsi ce littérateur ferait bien de croire que le mérite, le talent, et la réputation qui les suit, tiennent à l'homme et non aux décorations. Mon littérateur se consolerait, il se ferait admirer comme auparavant et il ferait heureux. Ce raisonnement n'étant pas soutenu de *kk* plus *b*, ne peut se présenter en cet état vis-à-vis des hautes sciences; toutefois il est fondé sur un calcul très-juste, sur un parallèle des dons de la nature et de ceux de la fortune, sur une idée nette de ce qui doit attirer l'estime des hommes et de ce qui la mérite le plus, sur une comparaison qui doit consoler un grand homme de l'injustice qu'il souffre en se rappelant que d'autres grands hommes ont été encore plus infortunés. J'avoue que j'aurais dû citer préférablement à Ovide,

Galilée et Socrate; mais comme il n'est question que de jésuites et non d'antipodes, que vous n'empêchez pas les sculpteurs d'orner d'images vos autels, et qu'on ne vous donne point de ciguë à boire, j'ai mieux aimé parler d'un auteur qui réjouit le monde, que de ceux qui (à ce qu'ils prétendent) l'ont éclairé. 1765.

Si j'avais à traiter ce sujet avec quelque militaire, je lui dirais : souvenez-vous de Cajus Marius, qui ne fut jamais plus grand, qui ne fit jamais paraître plus de courage, que lorsque proscrit et abordé sur les rivages Africains, il répondit à un officier du préteur qui lui faisait dire de se retirer : dis-lui que tu as vu Cajus Marius assis sur les ruines de Carthage. C'est dans le malheur qu'il faut du courage. J'endocrinerais mon militaire de toute la morale stoïque : mais qu'est-ce que la morale ? La mode malheureusement en est passée. Notre siècle a la rage des courbes, et tous ces calculs ingénieusement imaginés, ne valent pas à mon sens des principes de conduite qui répriment les passions effrénées, et par lesquels les hommes peuvent jouir du faible degré de bonheur que comporte leur nature.

Je ne finirais point sur cet article, si je voulais répéter ce qu'on a dit : toutefois je suis persuadé que vous prendrez votre parti sur ce qui vient de vous arriver, et que vous ne voudrez pas donner à vos ennemis la joie de soupçonner qu'ils vous tuent par leurs persécutions. Je serai charmé de vous revoir en quelque occasion que ce soit, et j'espère que le temps, ce grand maître, passera son éponge sur le passé et vous fera recouvrer votre santé, votre gaieté et votre repos. Sur ce, etc.

L E T T R E XIII.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 19 mai.

SIRE,

1766. — Je ne perds point de temps pour apprendre à V. M. que M. de la Grange a reçu ses offres avec autant de respect que de reconnaissance; qu'il se tient trop heureux d'avoir mérité les bontés d'un prince tel que vous, et d'être à portée de les mériter encore davantage par ses travaux; qu'il a demandé au Roi de Sardaigne son souverain la permission d'accepter ces offres; que le Roi de Sardaigne lui a promis de lui faire donner incessamment sa réponse, et a bien voulu lui faire espérer que sa demande ne serait point rejetée. Je crois donc, Sire, que M. de la Grange ne tardera pas à venir remplacer M. Euler; et j'ose assurer V. M. qu'il le remplacera très-bien pour les talens et le travail, et que d'ailleurs par son caractère et sa conduite il n'excitera jamais dans l'académie la moindre division ni le moindre trouble. Je prends la liberté de demander à V. M. ses bontés particulières pour cet homme d'un mérite vraiment rare, et aussi estimable par ses sentimens que par son génie supérieur. Je me tiens trop heureux d'avoir pu réussir dans cette négociation, et procurer à V. M. et à son académie un si excellent sujet. Cet événement répand dans mon ame une satisfaction dont je n'ai pas joui depuis long-temps, et je suis sûr que mon estomac s'en ressentira. Je pourrai me flatter enfin d'avoir fait une chose agréable à V. M., honorable

pour les Etats, avantageuse pour son académie, et d'avoir par-là donné à V. M. de nouvelles marques des sentimens de reconnaissance, d'attachement inviolable, et de profond respect avec lesquels je ferai toute ma vie etc. 1766.

L E T T R E X I V.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 26 Mai.

S I R E ,

TOUTES les lettres que je reçois de M. de la Grange m'affurent de la ferme résolution où il est de profiter des offres également honorables et avantageuses que V. M. veut bien lui faire. S'il n'est pas encore parti de Turin pour se rendre auprès de V. M., ce n'est ni sa faute ni la mienne ; c'est celle des ministres du Roi de Sardaigne, qui n'osant pas lui refuser absolument son congé, cherchent à le lui différer, dans l'espérance qu'il changera d'avis ; mais il me mande que son parti est pris et inébranlable. Je ne doute point que si V. M. juge à propos de faire demander au Roi de Sardaigne même le congé de M. de la Grange, il ne l'obtienne sur le champ, et ne se mette incessamment en route ; en ce cas, V. M. voudrait bien donner ses ordres pour les frais de son voyage. Il est bien singulier que M. Euler, comblé de biens par V. M., lui et sa famille, ait obtenu son congé si aisément après 26 ans de séjour, et que M. de la Grange, dont on ne juge pas à propos d'assurer la fortune dans son pays, soit obligé de solliciter comme une grâce la permission d'aller jouir ailleurs de la justice qu'un grand Roi lui rend.

1766. V. M. desiré un astronome ; je crois que M. de Castillon y ferait très-propre , d'autant qu'il pourrait former M. son fils au même travail , et le mettre en état de lui succéder , si le cas l'exigeait. Mais il serait nécessaire que V. M. donnât ses ordres pour remettre l'observatoire en état ; car il en avait grand besoin , au moins quand je l'ai vu il y environ trois ans. Mais je m'aperçois , Sire , peut-être un peu tard , que je fais ici où parais faire le rôle de président de l'académie , qui n'en saurait avoir de plus digne et de plus éclairé que son protecteur même , et qui n'a besoin , pour obtenir ce qui est juste , que de le proposer à ce grand Roi.

Mfgr. le prince de Brunswic est ici , estimé , aimé et recherché de tout le monde. Il a été aux académies ; j'ai eu l'honneur de lire un mémoire en sa présence à l'académie des sciences ; il fut bier à l'académie française , et je crois qu'il n'a pas été mécontent de la manière dont il y a été reçu. Tout le monde s'empresse tant à l'avoir , que je n'ai pu jouir que quelques momens de l'honneur de l'entretenir , et de l'assurer de mon respectueux attachement pour son auguste maison , et pour un oncle plus auguste encore qu'il a le bonheur d'avoir.

Je suis avec le plus profond respect , etc.

P. S. J'aurais une grâce , Sire , à demander à V. M. , ce serait de permettre que M. de la Grange passât par Paris pour aller à Berlin : il est vrai que son voyage en ferait un peu plus long ; mais indépendamment du plaisir que j'aurais à le voir , je pourrais le mettre au fait de plusieurs choses concernant l'académie , dont il est bon qu'il soit instruit pour pouvoir être plus utile dans la place qu'il va occuper , et qu'il remplira certainement avec succès.

L E T T R E X V.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 11 juillet.

S I R E ,

M. de la Grange a dû écrire il y a déjà quelque _____
temps à V. M. pour lui témoigner sa profonde recon- f1766.
naissance, et la disposition où il est d'accepter les
offres que V. M. veut bien lui faire. Je m'étonne que
la permission qu'il attend du roi de Sardaigne soit
si lente à venir; mais la cour de Turin, V. M. le
fait mieux que personne, n'est pas prompte à se dé-
terminer. Je serais cependant d'autant plus charmé de
voir M. de la Grange à Berlin, qu'il y remplacerait
très-bien M. Euler, et qu'il serait beaucoup plus
utile à l'académie que moi. Ce n'est point fausse
modestie, c'est la pure vérité qui me fait parler ainsi;
M. de la Grange est jeune, et je suis presque vieux;
son ardeur est naissante, et la mienne décline; il se
lève enfin, et je suis prêt à me coucher.

On dit que V. M. désire aussi un astronome. Si elle
n'en a besoin que d'un, et qu'elle n'ait pas d'autres
vues sur M. de Castillon, je le crois très-propre à
bien remplir cette place, par l'étude particulière qu'il
a faite de l'astronomie et de l'optique. Il me semble au
reste que l'observatoire de l'académie aurait besoin
de réparations et d'améliorations, du moins s'il
est encore en l'état où je l'ai vu il y a trois ans. Quoi
qu'il en soit, j'attends les ordres ultérieures de V. M.

— au sujet de l'astronome, si elle en a quelques-uns à
1766. me donner. Je me flatte qu'elle rend justice à mon zèle, et au désir que j'ai d'être utile à l'académie. C'est pour cette raison que je propose M. de Castillon. Monseigneur le prince héréditaire de Brunswic est parti avec l'estime générale et l'éloge de tous ceux qui ont eu le bonheur de le connaître; je crois qu'il doit être content de l'accueil qu'il a reçu; il en était assurément bien digne. Nous avons ici un prince de Deux-ponts, qui n'est pas à beaucoup près si recherché, quoiqu'il ait eu l'honneur de commander cette brillante armée de l'Empire qui s'est tant distinguée dans la dernière guerre, et qui dispute cet honneur aux Suédois.

Je ne fais si j'ai eu l'honneur de parler à V. M. d'un abrégé de l'histoire ecclésiastique imprimé à *Berne*, (ce lieu d'impression est bien choisi; et me rappelle une chanson qui commençait ainsi, *Bernons Bernis, puisqu'il nous berne.*) Cet ouvrage est très-édifiant, et la préface sur-tout bien digne d'être lue; elle me paraît de main de maître, et quel que soit l'auteur, il mérite bien des remerciemens de la part de la raison.

Je suis avec le plus profond respect, et avec tous les sentimens de reconnaissance et d'attachement inviolable que je conserverai jusqu'au tombeau, etc.

P. S. Je reçois, Sire, en ce moment une lettre de M. Bitaubé, qui me paraît pénétré de reconnaissance des bontés de V. M. et bien résolu de faire tous ses efforts pour les mériter de plus en plus.

L E T T R E X V I.

D U R O I.

26 juillet.

LE Sr. de la Grange doit arriver à Berlin ; il a obtenu le congé qu'il sollicitait, et je dois à vos soins et à votre recommandation d'avoir remplacé dans mon académie un géomètre borgne par un géomètre qui a ses deux yeux ; ce qui plaira sur-tout fort à la classe des anatomistes. La modestie avec laquelle vous vous comparez au Sr. de la Grange, élève votre mérite au lieu de le rabaisser, et ne me fera pas prendre le change sur ma façon de penser et sur l'estime que j'ai pour vous. Notre académie est assez fournie à présent de sujets. Nous avons le Sr. Castillon et son fils qui observent le ciel. On fait des réparations au bâtiment de l'académie, de même qu'à son observatoire. M. Euler, qui aime à la folie la grande et la petite ourse, s'est approché du nord pour les observer plus à son aise. Un vaisseau qui portait ses x , z , et son $k k$ a fait naufrage ; tout a été perdu, et c'est dommage, parce qu'il y aurait eu de quoi remplir six volumes in-folio de mémoires chiffrés d'un bout à l'autre, et l'Europe sera vraisemblablement privée de l'agréable amusement que cette lecture lui aurait donné. Tandis que M. Euler tire vers le nord, mon neveu voyage vers le sud ; il trouve que la nation française est la plus civile et la plus galante de l'Europe ; et pour vous parler en votre style, ce prince trouve que votre politesse redouble pour les étrangers en raison inverse du quarré des maux qu'on vous a fait.

— Vous me parlez d'un abrégé chronologique de
1766. l'histoire de l'Eglise, que je ne connais point. Je lis
rarement des préfaces; cependant j'ai oui dire que
l'auteur de celle-là était aussi effronté qu'insolent,
et qu'il a eu l'impudence de prouver par un factum
que Jean le Blanc n'était que Jean Farine.

On dit qu'on est toujours en train de brûler les
livres en France. C'est une ressource en cas de grand
hiver; si le bois manque, les livres ne manqueront
pas, pourvu qu'on ne brûle que l'écriture et non les
auteurs, ce qui deviendrait trop sérieux, et je me
mettrais de mauvaise humeur, si l'on dressait des
bûchers pour de certains philosophes auxquels je
m'intéresserai toujours. Sur ce etc.

L E T T R E X V I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 12 septembre.

S I R E ,

M. de la Grange est arrivé ici le 2 de ce mois,
suivant la permission que V. M. lui a donnée de passer
par Paris; je l'ai vu tous les jours, et je l'ai trouvé
plein de reconnaissance des bontés de V. M., et bien
empressé de répondre aux justes idées qu'elle a con-
çues de lui. Votre académie, Sire, acquiert en lui,
non-seulement un très-grand géomètre, égal pour
le moins à ce que l'Europe possède aujourd'hui de
meilleur en ce genre, mais un vrai philosophe, dans
tous les sens possibles de ce mot, supérieur aux pré-
jugés et aux superstitions des hommes, sans ambi-
tion,

tion , sans intrigue, n'aimant que le travail et la paix, du caractère le plus doux et le plus sociable. 1766.
Il m'a prié, Sire, de demander à V. M. une grâce qui lui sera sûrement facile d'obtenir. M. Euler était directeur de la classe de mathématique; il paraissait assez naturel que M. de la Grange succédât à cette place, puisque V. M. l'appelle pour remplacer M. Euler, qu'il est certainement bien en état de remplacer. Cependant, si V. M. a d'autres vues, par rapport à cette place de directeur, M. de la Grange, très-content des 1500 écus que V. M. veut bien lui donner, n'insistera point sur cet objet; il prie seulement V. M. de vouloir bien nommer le directeur avant son arrivée, afin que la cour de Turin, qui n'a pas voulu le retenir, et qui est pourtant fâchée de l'avoir perdu, ne s'imagine pas que M. de la Grange, en arrivant à Berlin, ait commencé par effuyer un dégoût apparent. Il importe, Sire, à l'avantage des sciences et des lettres que V. M. protège, de ne pas laisser le plus petit sujet de triomphe contre elle à ceux qui les négligent, et qui voudraient bien qu'elles ne trouvassent pas dans les Etats d'un grand roi, l'honneur et l'asile qu'elles méritent.

Je compte, Sire, que M. de la Grange fera à Berlin vers le 15 d'octobre; son arrivée ne sera point retardée par un voyage très-court que des raisons d'amitié vraiment respectables l'obligent à faire à Londres, parce que M. de la Grange prendra le temps de ce voyage sur celui qu'il me destinait, et que V. M. lui avait permis de me donner; et parce que d'ailleurs, le trajet de Londres à Berlin par mer sera beaucoup plus court, moins embarrassant et

— moins dispendieux que le voyage par terre de Paris
1766. à Berlin, que la difficulté des chemins, l'incommodité des voitures, et l'ignorance de la langue auraient rendu long et difficile.

M. de la Grange m'a parlé, Sire, d'un autre excellent sujet dont il croit que V. M. pourrait faire aisément l'acquisition pour son service militaire, et même, comme par surcroît, pour son académie. Il se nomme M. le chevalier Daviet de Foncenex, homme de condition et de beaucoup de mérite, surtout dans la partie de l'artillerie et du génie; M. de la Grange est persuadé qu'il serait propre à former en ce genre une excellente école. Il est actuellement sur mer, employé dans la marine du roi de Sardaigne, où il est peu satisfait de son traitement; il fera de retour au mois de Novembre; V. M. pourrait s'informer de cet officier par quelqu'un des officiers Piémontais qui sont à son service; car M. de la Grange ne voudrait pas lui écrire directement pour cet objet, par des raisons que V. M. comprendra facilement; mais il me paraît persuadé que V. M. ferait en M. de Foncenex une excellente acquisition.

Permettez-moi, Sire, de me féliciter d'avoir enfin pu donner à V. M. des marques de mon attachement et de mon zèle, en procurant à son académie un sujet qui y fera bien plus utile que moi, et qui est destiné à lui faire le plus grand honneur par ses travaux et ses talens. Mon peu de santé a presque éteint le peu d'ardeur et de génie que la nature m'avait donné, et il faut que je songe à faire retraite; mais ce qui ne s'éteindra jamais en moi, ce sont les sentimens de reconnaissance, d'admiration, d'attachement

inviolable et de profond respect avec lesquels je
ferai toute ma vie, etc. 1766.

L E T T R E X V I I I .

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 14 septembre.

S I R E ,

Ce fera M. de la Grange qui aura l'honneur de remettre à V. M. cette lettre; j'ai tout lieu de croire, par la connaissance que j'ai de son heureux génie, de son ardeur pour le travail, et de la douceur de son caractère, que V. M. me fera quelque gré d'avoir procuré à son académie un savant de son mérite; je ne crains point d'assurer que sa réputation, déjà très-grande, ira toujours croissant, et que les sciences, Sire, vous auront une éternelle obligation de l'état aussi honorable qu'avantageux que vous voulez bien lui procurer. Je prends la liberté de mettre sous la protection de V. M. ce digne et respectable philosophe; je n'ai de regrets que de ne pouvoir l'accompagner; mais, Sire, une santé très-faible, et qui a besoin des plus grands ménagemens, me prive de ce bonheur. Peut-être se raffermira-t-elle, et je profiterai en ce cas des premiers momens qu'elle me laissera pour aller mettre encore une fois aux pieds de V. M. les sentimens de respect et de reconnaissance que je conserverai toute ma vie pour elle.

On m'a fait part, il y a peu de jours, d'un vrai jugement de Salomon, rendu par V. M.; c'est la punition à laquelle elle dit qu'elle aurait condamné les

— 1766. malheureux enfans d'Abbeville , juridiquement égorgés en France pour n'avoir pas ôté leur chapeau devant une procession , et pour avoir chanté des chansons. V. M. aurait avec justice trop mauvaise opinion de la nation française , si je ne l'assurais pas que ce jugement , aussi atroce qu'absurde , a révolté tous ceux qui n'ont pas perdu en France l'humanité et le sens commun. La philosophie, Sire , a grand besoin de la protection , aussi éclairée que puissante , que V. M. lui accorde ; l'acharnement contre elle est plus grand que jamais de la part des prêtres et des parlemens , qui dans la guerre cruelle qu'ils se font , conviennent de temps en temps de quelques jours de trêve pour tourmenter les sages. Ces parlemens , bien indignes de l'opinion favorable que les étrangers en ont conçue , sont encore , s'il est possible , plus abrutis que le clergé , de l'esprit intolérant et persécuteur qui les domine. Ce ne sont ni des magistrats , ni même des citoyens , mais de plats fanatiques jansénistes , qui nous feraient gémir , s'ils le pouvaient , sous le despotisme des absurdités théologiques , et dans les ténèbres de l'ignorance qu'entraînent la superstition et l'oppression. Je crois , Sire , que le seul parti à prendre pour un philosophe que sa situation empêche de s'expatrier , est de céder en partie et de résister en partie à cet abominable torrent ; de ne dire que le quart de la vérité , s'il y a trop de danger à la dire tout entière ; ce quart sera toujours dit , et fructifiera sans nuire à l'auteur ; dans des temps plus heureux , les trois autres quarts seront dits à leur tour , ou successivement , ou tout à la fois , s'il n'y a plus de

parlemens ni de prêtres, ou si les parlemens deviennent justes, et les prêtres sages. 1766.

Cette lettre, Sire, sera remise à V. M. assez longtemps après sa date, parce que M. de la Grange s'en charge en partant pour Londres. Je me suis privé à regret de quelques jours qu'il me destinait encore, pour qu'il les employât à ce voyage, qui ne retardera point son arrivée à Berlin, parce que la route par mer de Londres à Berlin sera beaucoup plus courte et moins embarrassante qu'elle n'eût été par terre en partant d'ici.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

L E T T R E X I X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 21 novembre.

S I R E,

LA lettre (*) que V. M. m'a fait l'honneur de m'écire, m'a comblé de la plus vive satisfaction; je vois que V. M. n'a pas été mécontente des conversations qu'elle a eues avec M. de la Grange, et qu'elle a trouvé que ce grand géomètre était encore, comme j'avais eu l'honneur de le lui dire, un excellent philosophe, et d'ailleurs versé dans la littérature agréable. J'ose assurer V. M. qu'elle fera de plus en plus satisfaite de l'acquisition qu'elle a faite en lui, et qu'elle le trouvera digne de ses bontés par son caractère aussi bien que par ses talens. Il me paraît, Sire, pénétré de reconnaissance de la manière dont

(*) On n'a pas pu retrouver cette lettre.

— V. M. l'a reçu, et enchanté de la conversation qu'elle
1766. a bien voulu avoir avec lui; il est bien résolu de faire tous ses efforts pour répondre à l'idée que V. M. a de lui, et dont il est infiniment flatté; M. de la Grange, Sire, remplira cette idée, je ne crois pas rien hasarder en vous l'assurant; il nous effacera tous, ou du moins empêchera qu'on ne nous regrette. Pour moi, je ne suis plus, Sire, qu'un vieil officier réformé en géométrie; ma tête n'est presque plus capable du genre d'application que ce travail exige, et ma santé, quoique passable, ne se soutient un peu que par le repos et le régime. Je ne suis pas sans espérance de revoir un jour V. M., et de mettre de nouveau à ses pieds les sentimens si justes dont je suis pénétré pour elle. V. M. prétend que si je ne me hâte pas, je la trouverai radotante: je suis bien sûr qu'elle n'est pas faite pour radoter jamais; mais si par malheur cela arrivait, je ne serais pas pour elle un juge fort redoutable, car pour peu que ma tête s'affaiblisse, elle ne fera pas loin d'en faire autant.

J'ai admiré, Sire, et j'ai fait admirer à nos philosophes de ce pays-ci, tout ce que V. M. me fait l'honneur de me dire sur les abus et les atrocités absurdes de la jurisprudence criminelle française, sur le fanatisme égal, quoiqu'opposé, de notre parlement et de nos prêtres, et sur le parti que doit prendre un homme raisonnable au milieu de tant de cervelles échauffées et dérangées. C'est aussi, Sire, celui que je prends; mépriser les fous, et honorer les sages, voilà ma devise, et à peu près tout ce que je puis faire pour la raison, à laquelle je ne puis plus guère être utile que par mes vœux en sa faveur.

Mais les premiers, Sire, de tous mes vœux, les plus sincères, et les plus constans, sont ceux que je fais pour V. M.; leur vivacité est égale à celle des sentimens de respect, d'admiration et de reconnaissance éternelle avec lesquels je suis, etc. 1766.

P. S. Je prends la liberté, Sire, de recommander aux bontés de V. M. M. de Castillon; il désirerait obtenir la pension attachée à la place d'astronome dont il fait les fonctions, et je crois que sa demande est juste. V. M. fait que je ne l'ai jamais trompée; c'est ce qui me fait prendre la liberté de lui parler avec tant de confiance.

L E T T R E X X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 12 décembre.

S I R E ,

VOTRE MAJESTÉ recevra incessamment, ou peut-être aura déjà reçu depuis quelques jours, une très-faible et très-mince production de son admirateur, c'est un cinquième volume de mes *Mélanges de littérature*, pour lequel je demande à V. M. les mêmes bontés et la même indulgence dont elle a bien voulu honorer les volumes précédens. Ce volume, Sire, ne contient guère que des choses déjà connues de V. M.; j'y ai pourtant fait quelques changemens, non pas toujours pour le mieux, mais pour ne pas trop

1706.

blesser les charlatans en tout genre qui veulent dominer sur les esprits ; j'y ai inferé, avec les additions qui m'ont paru nécessaires pour le public, et les modifications que certaines matières exigeaient, la plus grande partie des éclaircissemens que j'ai eu l'honneur de présenter à V. M. sur mes élémens de philosophie. Il est pourtant certains articles que j'ai cru devoir supprimer, parce que je suis élevé, non comme M. Chicaneau, dans la crainte de Dieu et des sergens, mais dans la crainte de Dieu et des prêtres, et des parlemens qui ne valent pas mieux.

Je prie très-humblement V. M. de vouloir bien à ses heures perdues, ou plutôt dans ses instans de délassement, (car elle n'a point d'heures à perdre) jeter les yeux sur ce volume, et m'éclairer de ses réflexions et de ses vues ; elle trouvera en moi la docilité qu'un philosophe doit à celui qu'il regarde comme son chef et son modèle. Ce qui rend, Sire, ce volume intéressant à mes yeux, c'est l'occasion que j'ai eue d'y exprimer en divers endroits, avec la vérité dont je fais profession, les sentimens éternels d'admiration et de respect dont je suis pénétré pour le héros de ce siècle ; sentimens qui ne finiront qu'avec ma vie.

V. M. verra peut-être bientôt naître un nouvel héritier dans son illustre maison ; je la prie d'être assurée d'avance de toute la joie que j'en aurai. Cet héritier, Sire, si la destinée vous l'accorde, n'aura pas besoin d'aller chercher bien loin de grands exemples ; il les trouvera près de lui, il lira la vie de son grand oncle, et désespérera de l'égal.

Je suis avec le plus profond respect etc.

L E T T R E X X I.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 Février.

S I R E ,

VOTRE MAJESTÉ me rend, je crois, assez de justice — pour être persuadée que je ne prendrai jamais la liberté 1767. de lui parler d'autres affaires que de celles qui peuvent intéresser les sciences et la littérature: cependant je n'ai pu refuser à M. le Prince de Salm, qui m'honore de ses bontés, de faire parvenir à V. M. cette lettre de sa part. Vous jugerez, Sire, si la demande qu'il fait à V. M. est juste, et si elle doit lui accorder son appui en cette occasion; tout ce que je me permettrai de dire, c'est que M. le Prince de Salm me paraît digne des bontés de V. M. par ses qualités personnelles et par les sentimens de respect et d'admiration dont je l'ai toujours vu pénétré pour le héros de ce siècle; il joint à ces sentimens celui d'une éternelle reconnaissance pour les bontés dont V. M. l'a déjà honoré.

Je reçois de temps en temps, comme V. M., d'affez violens mémoires contre ***; si cela continue, elle fera bientôt plus digne de pitié que de haine; car on l'écorche sans miséricorde; ce qu'il y a de plaisant, c'est que l'auteur de ces mémoires, à chaque coup d'étrivières qu'il donne à la *paupre* ***, a peur dès que le coup est lâché, que la justice ne le lui rende au centuple, et passe sa vie, comme St. Pierre, à renier et à se repentir.

A propos de St. Pierre, on dit que son patrimoine

1767. — pourrait être bientôt à vendre. V. M. devrait l'acheter; je ferais bien flatté de recevoir d'elle un bref d'indulgence, que je me flatte qu'elle ne me refuserait pas. La vérité est que le vicaire de J. C. est, dit-on, prêt à faire banqueroute, qu'on meurt de faim à Rome, que le St. père a fait fermer l'opéra, pour appaiser la colère de Dieu, et que les anciens Romains, qui ne demandaient que du *pain et des spectacles*, trouveraient fort à plaindre les Romains modernes, qui n'ont ni l'un ni l'autre.

M. de Stainville, qui traitait si mal la nation française aux eaux de Spa, comme je l'ai vu il y a trois ans de V. M., vient de traiter encore plus mal sa femme, qu'il a fait enfermer, parce qu'elle voulait lui donner pour enfans ceux d'un histrion; si tous les maris qui sont dans le même cas fesaient autant de train, nos femmes du bel air feraient en effet hors du commerce.

Le père de M. de la Grange est inquiet de ne point recevoir de ses nouvelles; il craint que leurs lettres réciproques ne soient interceptées à Turin; je prie V. M. d'interposer sa protection auprès du Roi de Sardaigne, pour qu'il soit permis à un fils d'écrire à son père; car je ne puis croire que M. de la Grange ait pris V. M. pour Jésus-Christ, et qu'il ait *renoncé à son père et à sa mère* pour le suivre, suivant la morale de l'évangile.

M. de Catt remettra à V. M. le mémoire que j'ai lu à l'académie des sciences le jour où M^{gr}. le Prince héréditaire de Brunswic a assisté à la séance; il roule sur un objet utile, dont je m'occupe autant que ma faible santé me le permet; car j'aurais encore plus de besoin d'un bref de *sommeil* et de *digestion*, que d'un

bref d'indulgences; j'ai bien de la peine à être passablement avec ces deux divinités-là; je dis *divinités*,^{1767.} parce que le sommeil et la digestion me paraissent les deux vraies divinités bienfaisantes de ce monde. Aussi suis-je bien résolu, suivant le sage conseil de V. M., de ne rien faire qui puisse les troubler; la nature physique ne m'a déjà que trop mal partagé de ce côté-là, sans que j'aye encore la sottise d'y joindre les causes morales qui acheveraient de tout gâter.

Je ne fais si V. M. a reçu le 5^{me} volume de mes *Mélanges*, que j'ai eu l'honneur de lui annoncer dans ma dernière lettre; je la supplie de vouloir bien m'en dire son avis avec sa bonté ordinaire; Voltaire m'en paraît content; mais de quoi il est bien plus charmé, et avec bien plus de raison, ce sont des lettres que V. M. lui écrit; il m'en parle sans cesse et m'en paraît transporté.

Je suis avec le plus profond respect etc.

LETTRE XXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 10 Février.

SIRE,

J'AI eu l'honneur, il y a peu de jours, d'écrire à, V. M. une trop longue lettre, par laquelle je crains de lui avoir dérobé des momens précieux, et d'avoir abusé de ses bontés. Cette lettre, Sire, sera plus courte; car je ne voudrais pas retomber trop souvent dans la même faute. Je me bornerai à présenter à

— V. M. la lettre et l'ouvrage ci-joints, de la part d'un des
 1767. hommes de lettres que j'aime et que j'estime le plus,
 M. Marmontel, mon confrère à l'académie française,
 et un des membres les plus distingués de cette com-
 pagnie. L'ouvrage, Sire, me paraît digne d'être lu
 et jugé par un héros; il contient des maximes im-
 portantes, que V. M. met depuis long-temps en
 pratique; et la récompense la plus flatteuse que
 l'auteur puisse désirer de son travail, c'est que V. M.
 l'honore de son suffrage, et qu'elle veuille bien
 le lui témoigner.

Je suis avec le plus profond respect etc.

LETTRE XXIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 10 Avril.

SIRE,

C'EST avec la plus grande circonspection que j'ose
 parler à V. M. d'une affaire qui n'est nullement litté-
 raire; mais un homme en place, à qui j'ai des obliga-
 tions, m'a prié de vouloir bien présenter à V. M. le
 mémoire ci-joint. Il s'agit d'un Français, qu'on dit
 être plus malheureux que coupable, et à qui il paraît
 que ses juges mêmes ont rendu bon témoignage.
 V. M. avait bien voulu abréger de moitié le temps
 de sa prison; cependant le terme est expiré et il y
 est encore, à ce qu'il croit, contre vos ordres. Je
 suis bien assuré qu'il obtiendra justice, s'il la mérite,
 et je prie très-humblement V. M. de vouloir bien

donner ordre que je sois instruit de ce qu'elle aura prononcé, afin que je puisse en rendre compte aux personnes qui m'ont recommandé cette affaire. 1767.

V. M. me fait l'honneur de me dire qu'elle n'est pas du même avis que moi sur certains endroits de mon dernier ouvrage, concernant la poésie et la musique. J'ose me flatter pourtant que si j'avais l'honneur d'avoir sur ces objets un entretien avec elle, elle demeurerait persuadée que je pense comme elle dans le fond, et que je n'en diffère peut-être que par une autre manière de m'exprimer; je serais porté à croire que j'ai tort, si nous différons dans l'essentiel. Par exemple, je me ferais joint à V. M. pour me moquer de feu M. Algarotti sur la prétendue peinture de la poussière; il s'en faut bien que je croie la musique capable de tout peindre; je crois seulement et j'ai dit qu'elle peut, par ses sons, nous mettre quelque fois dans une situation semblable à celle où nous mettent certains objets de la vue, et par-là nous rappeler l'idée de ces objets.

M. Marmontel sera sûrement très-flatté des observations que V. M. lui envoie sur sa Poétique; il répondra sûrement à V. M. avec plus de satisfaction qu'il ne fera à la Sorbonne sur son Bélisaire. Le pauvre garçon est actuellement aux prises avec elle, pour avoir dit que Trajan, Marc-Aurèle, et les autres Fré dérics des siècles passés, qui avaient sur celui de notre siècle le désavantage de n'être pas baptisés, pourraient bien, nonobstant le défaut de ce passeport, être en paradis avec Caton, Socrate, Aristide, et quelques maraudeurs de cette espèce que le paganisme a produits; je veux mourir, Sire, si je fais où sont tous ces honnêtes gens; mais je les crois en enfer,

1767. s'ils font en même lieu que les docteurs; les raisonnemens qu'ils entendent, doivent être un supplice pour eux.

J'ai lu et relu mille fois, Sire, avec la plus tendre et la plus respectueuse reconnaissance ce que V. M. a bien voulu ajouter de sa main dans la lettre qu'elle m'a fait l'honneur de m'adresser. Elle a bien raison de dire qu'on ne conçoit rien aux sottises contradictoires qui abondent dans certains pays, non plus qu'aux belles et importantes querelles de nos pédans en robe avec nos pédans en soutane. Pendant que cette vermine se déchire, toute l'Europe a les yeux sur V. M.; on parle de la Poïogne, de Danzic, des diffidens, dont je crois que V. M. ne se soucie guères; que fais-je enfin ce qu'on ne dit pas? Mais de quoi vais-je me mêler? Il me semble déjà entendre V. M. qui me répond comme Achille à Agamemnon:

Vous lisez de trop loin dans les secrets des Dieux.

Je n'avais pas attendu les ordres de V. M. pour affurer le massif abbé d'Olivet qu'elle connaissait les *e muets*, et que *Crép* était sûrement un mot germanisé. Il y a des fautes un peu plus essentielles que celle-là dans la *profodie* de ce gros ex-jésuite, car il a l'honneur de l'être; et je ne conseillerais pas aux étrangers d'ajouter foi à un grand nombre de ses règles.

Monseigneur le Prince héréditaire de Brunswic, qui est ici pour quelques jours, y reçoit le même accueil qu'à son premier voyage, et je me flatte que s'il ne nous a pas trouvés fort raisonnables, il nous trouvera du moins fort honnêtes, ou plutôt fort justes à son égard. J'ai en la satisfaction d'exprimer plus d'une fois à ce Prince les sentimens dont je suis pénétré

pour V. M., et il pourra l'assurer de la vénération que tous les gens de lettres estimables ont pour elle. 1767.

Que V. M., Sire, fasse la guerre ou la paix; ce qui m'intéresse le plus, c'est qu'elle se porte bien, qu'elle continue long-temps à être l'admiration de l'Europe, et qu'elle veuille bien se souvenir quelquefois de la reconnaissance éternelle, de l'attachement inviolable, et du profond respect avec lequel je ferai toute ma vie etc.

LETTRE XXIV.

D U R O I.

Le 5 Mai.

IL m'est impossible de vous répondre au sujet de ce prisonnier auquel vous vous intéressez, parce que son crime et son nom même me sont inconnus. On a demandé des éclaircissémens aux tribunaux d'Embsay et de Clèves, dont il faut attendre les rapports, pour savoir de quoi cet homme est accusé. Quoi qu'il en soit, j'ose me flatter que les collèges de justice de mon pays, ne portent pas l'oubli des formalités et la précipitation des jugemens au même point que vos cours de justice de France; et je ne pense pas qu'un innocent ait été condamné, à moins que durant la guerre il ne se soit passé des choses qui ne sont point parvenues jusqu'à moi.

Vous me pressez de vous dire ce que je pense des additions que vous avez faites à vos *Essais de littérature*. Il me semble vous avoir écrit que je m'étais

1767. instruit dans cette partie de l'ouvrage où vous daignez abaisser la sublime géométrie au niveau de mon ignorance; que j'approuvais beaucoup la sagesse et la circonspection avec laquelle vous avez traité la partie métaphysique, matière délicate et scabreuse, et qu'il me semblait que c'était la seule manière de l'exposer, sans soulever contre soi un essaim de docteurs armés d'anathèmes et d'imprécations. La partie qui regarde les beaux arts est plus libre; il est permis de dire sur le sujet de l'histoire, de la poésie et de la musique tout ce que l'on veut, sans craindre l'inquisition: et comme les goûts sont différens, il serait difficile de trouver deux personnes, dont les sentimens fussent d'accord en tout. Pour moi, par exemple, je me suis fait une habitude d'étudier l'histoire en la prenant à ses commencemens, et en la suivant jusqu'à nos jours, par la raison qu'on établit des principes avant d'en tirer des conséquences. J'aime dans la poésie tout ce qui parle au cœur et à l'imagination, la politique et la fable, et je serais fâché qu'on voulût en bannir la mythologie, si féconde en images. Ce n'est pas dire qu'on abuse d'images usées; mais que de ressources pour un beau génie que ce nombre d'allégories charmantes sous lesquelles les anciens enveloppaient leurs connaissances physiques! Si des barbares, des prêtres fanatiques ont détruit les images des Dieux du paganisme, serait-ce à des gens de lettres du dix-huitième siècle à faire main basse sur ce que des siècles où fleurissaient les arts et le goût ont produit de plus ingénieux? En un mot, le premier devoir du poète est de plaire; il faut qu'il lui soit libre d'employer tel secours qu'il veut, pourvu qu'il y réussisse.

Je

Je n'ose pas dire que j'ai trouvé quelque sophisme en dialectique dans les pensées d'un grand géomètre sur la musique ; mais je pense qu'il y a quelque abus de mots dont la définition , peut-être différente , m'empêche d'être du sentiment de ce grand homme. Il convient que la musique ne peut articuler que les sentimens de l'ame , que par conséquent tout ce qui peut être du ressort des autres sens , ne l'est pas de l'acoustique ; cependant il exige du compositeur qu'il rende le lever du soleil : ne serait-ce pas qu'il veut que le musicien exprime cette joie douce et tranquille qu'inspire le lever de l'aurore ? Cela se peut ; mais de monter des cordes les plus basses de l'instrument aux plus aigues , et d'en redescendre au gré du géomètre , cela ne peut jamais établir la moindre analogie entre le spectacle d'une belle matinée et les sons articulés. Tenons-nous-en donc en musique à l'expression des affections de l'ame , et gardons-nous de rendre les cris des grenouilles , le croassement des corbeaux et cent autres sujets dont l'imitation est vicieuse en musique comme en poésie : toutes les choses de ce monde , ainsi que les arts qui servent à nos plaisirs , ont leurs bornes circonscrites ; si nous les étendons au-delà de leur sphère , nous les dénaturons au lieu de les perfectionner. Je ne suis qu'un dilettante et je ne décide point sur des matières qu'à peine il m'est permis d'effleurer ; mais vous avez voulu que je vous dise ce que je pense ; le voilà. Pour M. l'abbé d'Olivet , dont je suis le très-humble serviteur , bien loin de lui vouloir du mal de son *crep* ou *crepe* , je lui ai la plus grande obligation de ce qu'il m'a cité ; depuis , je me crois un auteur fameux , et je prends

— 1767.

— les airs de suffisance d'un poëte dont il est fait mention dans l'académie française. Je recommande mes solécismes et mes barbarismes à son indulgence ; car dans ce pays-ci , on craint plus les censures grammaticales que celle de la Sorbonne et du pape même.

1767. Vivent les philosophes ! voilà les jésuites chassés de l'Espagne. Le trône de la superstition est sapé et s'écroulera dans le siècle futur ; toutefois prenez garde qu'il ne vous écrase en tombant ; car la chute de tous les trônes du monde ne vaut pas les chagrins et les persécutions qui troublent le bonheur de notre vie. Je vous souhaite un bonheur constant et inaltérable. Sur ce etc.

L E T T R E X X V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 3 juillet.

S I R E ,

J'OSE me flatter que V. M. est assez persuadée de mon inviolable attachement , pour ne pas douter de ma sensibilité sur la perte qu'elle vient de faire. Tout ce qui intéresse V. M. a des droits sur mon cœur , et ce qui peut augmenter ou altérer son bonheur , ne me touche pas moins que ce qui peut contribuer à sa gloire.

Je suis aussi flatté que reconnaissant de tout ce que V. M. veut bien me dire sur mon ouvrage , dans la dernière lettre dont elle a daigné m'honorer ; je la prie de recevoir mes très-humbles remerciemens , et des éloges qu'elle a la bonté de me donner , et des critiques

qu'elle veut bien y joindre. Il me semble que dans ce que j'ai dit, ou du moins dans ce que je pense sur la poésie, je ne diffère point réellement de V. M. ; je n'ai condamné que celle qui se borne à des mots et à des images usées, celle qui ne contient point des choses, et assurément V. M. est moins faite que personne pour prendre la défense de cette poésie, qui ne ressemble guères à la sienne. A l'égard de la musique, V. M. convient qu'elle peut au moins nous rappeler les objets qui ne sont pas de son ressort, en réveillant en nous par les sons des sentimens semblables à ceux que ces objets nous procurent ; j'avoue que je vais un peu plus loin ; et je ne crois pas mon opinion tout à fait sans fondement ; mais l'objet est si métaphysique, et par conséquent si contentieux, que je ne suis point surpris qu'un des plus grands musiciens de l'Europe pense autrement, et que je ne me crois, sur ce point-là sur-tout, aucunement infailible.

Je ne fais si l'expulsion des jésuites d'Espagne fera un grand bien pour la raison, tant que l'inquisition et les prêtres gouverneront ce royaume. Je crois aussi que si V. M. expulse jamais les jésuites de Silésie, elle n'hésitera pas d'en dire la raison à toute l'Europe, et qu'elle ne tiendra pas *renfermés dans son cœur* les motifs de cette proscription.

On dit que V. M. a eu la bonté d'accorder une enseigne au malheureux jeune homme, condamné par Nosseigneurs du parlement de Paris, dans le siècle de Frédéric, à être brûlé vif, pour avoir chanté des chansons grivoises, et pour avoir oublié de saluer

— 1767. une procession. Je remercie V. M. de cette bonne œuvre , au nom de la philosophie et de l'humanité.

Si V. M. juge à propos de nommer des associés étrangers à l'académie , je prends la liberté de recommander à ses bontés un homme de mérite , bon géomètre et bon philosophe , M. l'abbé Bossut , correspondant de notre académie des sciences de Paris , dont il serait membre depuis long-temps s'il ne demeurerait pas en province ; il a remporté deux ou trois prix à notre académie , et j'ose assurer V. M. qu'il ne deparera pas la liste de l'académie de Berlin , quand elle jugera à propos d'augmenter le nombre des associés étrangers , qui est à la vérité bien grand dans un sens ; mais assez court dans un autre.

Ma santé est toujours flottante , comme l'est actuellement la société jésuitique espagnole ; je suis parvenu à force de régime à rétablir mon estomac ; mais ma tête est presque absolument incapable d'application. Je ne prendrais pas la liberté d'entrer avec V. M. dans ces détails , si elle n'avait la bonté de me les demander. Puisse la destinée ajouter aux fibres de V. M. la force et le ressort qu'elle ôte aux miennes ! Je ferai tout consolé.

Je suis avec le plus profond respect etc.

L E T T R E X X V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 14 décembre.

S I R E ,

I L y a quelque temps que j'eus l'honneur de recevoir de V. M. une lettre charmante sur la poésie et la musique; lettre pleine de raison, de sel et d'esprit, et que le plus éclairé et en même temps le plus gai des philosophes ferait très-flatté d'avoir écrite. J'ai mis plusieurs fois, Sire, la main à la plume, ou comme disent les pédans, la plume à la main, pour répondre tant bien que mal à cette excellente lettre; mais la plume m'est tombé trois fois des mains; j'ai senti qu'on ne répliquait point par une froide discussion à des raisonnemens très-fins et très-juste, soutenus par de bonnes plaisanteries. D'ailleurs, pour tenir tête, Sire, à un adverfaire tel que V. M., il faudrait du moins que j'eusse toute entière à ma disposition la pauvre petite tête que Dieu m'a donnée; mais les approches de la mauvaise saison ont encore affaibli le peu qui m'en restait, et pour peu que cela continue, j'aurai l'honneur de finir par être imbécille; j'espère du moins que si la destinée m'enlève le peu d'esprit qui me reste, elle me laissera toujours un cœur capable de sentir les bontés dont V. M. m'honore, et qui conservera toujours pour elle la plus vive et la plus respectueuse reconnaissance.

1767.

1767

Quand V. M. jugera à propos d'augmenter le nombre des associés étrangers de son académie, je prends la liberté de lui proposer d'avance M. l'abbé Boffut, dont j'ai eu l'honneur de lui parler dans une lettre déjà précédente; c'est un très-bon géomètre, qui a remporté plusieurs prix à l'académie des sciences de Paris, et d'ailleurs, j'attendrai les ordres de V. M. pour le proposer à l'académie, et je ne ferai sur cela que ce qu'elle voudra bien me prescrire. Je compte que V. M. est toujours satisfaite de M. de la Grange et je me félicite de plus en plus d'avoir procuré à l'académie cette excellente acquisition.

Puisque V. M. veut bien me permettre de l'entretenir de ce qui intéresse les membres de cet illustre corps, je prends la liberté de recommander une seconde fois à ses bontés le professeur de Castillon; il désirerait que V. M. voulût bien lui accorder les appointemens de la place d'astronome, pour pouvoir se faire aider dans les calculs et les travaux que cette place exige; ou bien, ce qui reviendrait pour lui à la même grâce, que V. M. voulût bien accorder les appointemens et le logement d'observateur à M. son fils, qui est très-capable de remplir cette place. Il me paraît que M. de Castillon s'occupe beaucoup et avec succès de ce qui concerne l'astronomie et l'optique; mais qu'il aurait besoin d'un coopérateur, que son peu de fortune l'empêche de se procurer.

Je désirerais beaucoup, si les précieux momens de V. M. le permettaient, savoir ce qu'elle pense de la grammaire en deux volumes de M. Beauzée, que j'ai eu l'honneur de lui adresser; cet ouvrage est, ce me semble, savant et profond; mais un peu trop

scolastique. V. M. doit aussi avoir reçu une pièce intitulée, *l'Honnête criminel*, dont le sujet est intéressant. Si elle daignait me faire part de ses réflexions sur ces deux ouvrages, je les ferais passer aux auteurs, qui certainement en feraient leur profit.

Voilà donc les jésuites chassés de Naples; on dit qu'ils vont l'être bientôt de Parme, et qu'ainsi tous les états de la maison de Bourbon feront maison nette; il me semble que V. M. a pris à l'égard de cette engeance dangereuse le parti le plus sage et le plus juste, celui de ne point lui faire de mal, et d'empêcher qu'elle n'en fasse; mais ce parti, Sire, n'est pas fait pour tout le monde; il est plus aisé d'opprimer que de contenir, et d'exercer un acte de violence qu'un acte de justice. Cependant la cour de Rome perd insensiblement ses meilleures troupes, et *** ses enfans perdus; il me semble qu'elle replie ses quartiers insensiblement, et qu'elle finira par suivre son armée, et par s'en aller comme elle; *Bien mal acquis s'en va de même*, disait le feu pape Benoît XIV, qui voyait bien, comme on dit, le fond du sac; en attendant, la Sorbonne, qui joue de son reste sans doute, vient de donner une belle censure de Belisaire; cette censure est un chef-d'œuvre de bêtise et d'absurdité, au point que les théologiens même (qui ne l'ont pas rédigée) en sont dans la honte, tout théologiens qu'ils sont. Mais il ne m'importe guères ce que les pédans font, disent et écrivent, pourvu que V. M. soit heureuse, qu'elle se porte bien, et qu'elle veuille bien quelquefois se souvenir du très profond respect, et de l'attachement inviolable avec lequel je ferai toute ma vie etc.

L E T T R E X X V I I.

D U R O I.

Le 7 Janvier.

JE vous suis obligé des vœux que le nouvel an vous
1763. fait faire pour ma personne, et j'y répondrais tout de
suite, si je n'étais retenu par la diète de Ratisbonne,
dont les graves délibérations roulent à présent sur
les complimens de la nouvelle année; la pluralité
des voix incline à les supprimer. Vous savez qu'un
certain fiscal Anis m'a fort persécuté dans son temps;
et comme je crains la censure, je me borne à faire
pour vous les vœux quotidiens de toute l'année. Si
ma dernière lettre vous a fait rire, c'est que j'aime à
égayer les matières qui en sont susceptibles et qu'il
me passe journellement par les mains tant de choses
graves ou ennuyeuses, que je m'en dédommage,
quand j'en ai l'occasion, par d'autres qui délassent
l'esprit: et pourquoi toujours traiter la philosophie avec
une mine refrignée? J'aime à dérider le front des phi-
losophes, et à badiner sur les opinions, qui, si on les
examine de près, n'ont pas de grands avantages les
unes sur les autres. Le sage l'a dit: vanité des gran-
deurs, vanité de la philosophie, et tout est vanité.

Ne pensez pas cependant que je ne fais que rire;
j'ai fait pleurer il y a quelques jours toute l'assemblée
d'une académie à laquelle vous vous intéressez, au
sujet du discours que je vous envoie, selon l'usage,
comme on dit, parce que vous en êtes membre. Je

crois que le fils de Castillon est tout installé sur la tour de l'observatoire, et que Jupiter, Vénus, Mars, Mercure ne gravitent plus que selon ses ordres. J'avais fait mon accord qu'il adoucirait nos hivers et réchaufferait nos printemps : jusqu'ici il n'a pas tenu parole, mais comme sa domination n'a commencé que depuis peu, il y a apparence qu'elle n'est pas encore assez affermie pour que les planètes lui obéissent. 1768.

On m'a envoyé de Paris deux nouvelles tragédies, les *Canadiens* et *Cosroès*. Les jeunes gens qui en sont les auteurs ne sont pas mal les vers ; s'ils pèchent, c'est qu'ils n'ourdissent pas assez finement la trame de tout l'ouvrage, et que les situations ne sont pas assez préparées, ni amenées assez naturellement : c'est qu'ils manquent de censeurs éclairés qui les conduisent dans une route où il est facile de s'égarer sans guide ; mais si le public les dégoûte, il étouffe des talens naissans qui pourraient se développer.

Pour les talens des jésuites, ils ne se développeront plus : les voilà chassés de la moitié de l'Europe et du Paraguay même ; les possessions qui leur restent ailleurs, me semblent précaires. Je ne répondrai pas de ce qu'il leur arrivera en Autriche, si l'Impératrice-Reine vient à mourir ; pour moi je les tolérerai tant qu'ils seront tranquilles et qu'ils ne voudront égorger personne. Le fanatisme de nos pères est mort avec eux ; la raison a fait tomber le brouillard dont les sectes offusquaient les yeux de l'Europe. Ceux qui sont aveugles et cruels, peuvent encore persécuter ; ceux qui sont éclairés et humains, doivent être tolérans. Que cette odieuse persécution soit un crime de moins pour notre siècle, c'est ce qu'on doit attendre

1768. des progrès journaliers que fait la philosophie ; il ferait à souhaiter qu'elle influât autant sur les mœurs que la philosophie des anciens. Je pardonne aux stoïciens tous les écarts de leurs raisonnemens métaphysiques , en faveur des grands hommes que leur morale a formés. La première secte pour moi sera constamment celle qui influera le plus sur les mœurs , et qui rendra la société plus sûre , plus douce et plus vertueuse. Voilà ma façon de penser ; elle a uniquement en vue le bonheur des hommes et l'avantage des sociétés.

N'est il pas vrai que l'électricité et tous les prodiges qu'elle découvre jusqu'à présent , n'ont servi qu'à exciter notre curiosité ? N'est-il pas vrai que l'attraction et le gravitation n'ont fait qu'étonner notre imagination ? N'est-il pas vrai que toutes les opérations chimiques se trouvent dans le même cas ? Mais en vole-t-on moins sur les grands chemins ? Vos traitans en sont-ils devenus moins avides ? Rend-on plus scrupuleusement les dépôts ? Calomnie-t-on moins , l'envie est elle étouffée , la dureté de cœur en est-elle amollie ? Qu'importe donc à la société ces découvertes des modernes , si la philosophie néglige la partie de la morale et des mœurs , en quoi les anciens mettaient toute leur force ? Je ne saurais mieux adresser ces réflexions que j'ai depuis long-temps sur le cœur , qu'à un homme qui de nos jours est l'Atlas de la philosophie moderne , qui par son exemple et ses écrits pourrait remettre en vigueur la discipline des Grecs et des Romains , et rendre à la philosophie son ancien lustre. Sur ce , etc.

L E T T R E X X V I I I.

D E M. D'A L E M B E R T.

A Paris, ce 29 Janvier.

S I R E,

JE viens de recevoir et de lire avec la plus grande sensibilité l'Eloge que V. M. a fait du jeune et digne Prince qu'elle a eu le malheur de perdre. Cet ouvrage, Sire, fait un honneur égal à l'esprit et aux sentimens du héros qui en est l'auteur ; c'est la vertu et l'éloquence qui pleurent la vertu et les talens, moissonnés à leur aurore ; on ne peut s'empêcher de joindre ses larmes à celle de V. M. en lisant un ouvrage si touchant et si pathétique. Le seul endroit peut-être que j'aurais désiré de n'y pas trouver, quoique le plus touchant et le plus pathétique de tous, c'est celui où V. M. parle de sa fin prochaine ; je fais, Sire, qu'un héros tel que vous envisage ce dernier moment avec tranquillité ; mais il me semble que V. M. devrait dérober cette affligeante image aux regards de ceux qui lui sont tendrement et respectueusement attachés. Heureusement pour leur sensibilité, ce triste moment, Sire, est pour eux dans le lointain, bien plus qu'il ne le paraît à V. M. : ils se flattent même qu'ils n'auront pas la douleur d'en être témoins ; en lisant cette triste et éloquente peroration, j'adressais du fond de mon cœur à V. M. les beaux vers de l'ode XVII du second livre d'Horace, où ce poëte prie Mécène de suspendre les plaintes que la vue d'une mort prochaine causait à ce favori d'Auguste ; avec cette différence,

1768.

1768. Sire, que V. M. est bien plus précieuse au monde que Mécène, qu'il craignait la mort et que vous l'avez mille fois bravée, et que mes sentimens sont bien plus profonds et plus justes que ceux d'Horace.

Quelque éloquente, Sire, que soit la peinture dont j'ose me plaindre à V. M., j'aime mieux pour elle et pour moi la gaieté si philosophique avec laquelle elle fait traiter les sujets même de philosophie, sans y répandre moins de justesse et de profondeur. Elle aurait, par exemple, d'excellentes réflexions à faire en ce genre, sur la procession que notre saint père le Pape vient d'ordonner, parce que la religion catholique a le malheur de ne pouvoir plus opprimer et persécuter les dissidens en Pologne. C'est afficher bien adroitement l'esprit de cette religion, et donner beau jeu à ses ennemis.

V. M. traite un peu trop mal la géométrie transcendante : j'avoue qu'elle n'est souvent, comme V. M. le dit très-bien, qu'un luxe de savans oisifs ; mais elle a souvent été utile ; ne fût-ce que dans le système du monde, dont elle explique si bien les phénomènes. Je conviens cependant avec V. M. que la morale est encore plus intéressante, et qu'elle mérite sur-tout l'étude des philosophes ; le malheur est qu'on l'a par-tout mêlée avec la religion, et que cet alliage lui a fait beaucoup de tort.

J'apprends que M. de Castillon le fils n'a point la place d'astronome, qui a été donnée à M. Bernouilli. Ce dernier est sans doute un très-bon sujet ; mais je prends la liberté de recommander l'autre de nouveau aux bontés de V. M. ; si elle daignait le donner pour aide à M. son père dans l'astronomie, et y joindre

une pension dont il aurait besoin, cette famille estimable lui aurait une éternelle obligation. 1768.

Puissiez-vous, Sire, faire encore long-temps des ouvrages tels que celui que je viens de lire, à condition que ces ouvrages n'aient pas un si triste objet, et sur-tout une peroraison aussi douloureuse pour vos fidèles serviteurs! C'est dans ces sentimens et avec le plus profond respect que je serai jusqu'au dernier soupir, etc.

LETTRE XXIX.

D U R O I.

24 mars.

Vous avez reçu un Eloge moins fait pour l'ostentation que pour la vérité. Je vous assure que le talent de l'orateur n'y était pour rien et que le témoignage unanime de l'auditoire a bien justifié l'auteur de cette accusation; mais je passe sur un sujet trop triste pour que j'y insiste plus long-temps; et je félicite les philosophes des sottises récentes du grand Lama. Vos vœux n'auraient pu que difficilement obtenir du Ciel qu'il se conduisît plus mal; il ressemble à un vieux danseur de corde, qui dans un âge d'infirmité veut répéter ses tours de force, tombe et se casse le cou. Les foudres des excommunications sont depuis long-temps rouillées dans le Vatican; fallait-il les tirer de cet arsenal, pour les lancer d'un bras impuissant, et dans quel temps? où le maître est aussi décrédité que le vicaire, où la

raison rejette hautement tout verbiage mystique et
1768. inintelligible, où le peuple est moins absurde que les
hommes en place ne l'étaient autrefois, où des
souverains abolissent de leur propre autorité l'ordre
des jésuites, qui servaient de gardes du corps à la
papauté. Vous verrez que le pape sera aussi maltraité
à Paris que les philosophes, et que le père éternel
de Versailles trouvera très-mauvais la galanterie
que le saint siège a faite à son petit-fils. Que ces
prophéties s'accomplissent ou non, il en résulte
pour moi la consolation d'avoir un confrère de plus
excommunié; cela est d'autant plus agréable, que
cet événement se trouve le premier en ce genre qui
arrive de mon temps.

J'ai vu une épître où le pauvre Marmontel veut
sauver une fille de théâtre pour ses charités; il paraît
que les censures de la Sorbonne ne l'ont pas encore su
corriger du vice horrible de la tolérance; comme il
veut sauver tout le monde, je me flatte qu'il fera un
généreux effort en faveur du duc de Parme et pour
moi, de sorte qu'avec Marmontel, le duc de Parme,
la danseuse et moi, nous irons droit en paradis,
malgré la Sorbonne et le Pape.

On dit que vous travaillez à augmenter l'édition
de vos œuvres, et je m'en réjouis, parce que per-
sonne n'écrit d'un style aussi clair et aussi net que le
vôtre sur des matières abstraites de la géométrie.

On n'entend plus parler de Voltaire. Des lettres
de la Suisse annoncent qu'il travaille à un ouvrage
destiné pour l'Impératrice de Russie; je ne fais ce que
ce peut-être. Il pourra composer un code de nouvelles
loix pour les Polonais, Tartares ou Persans. Pour

moi, j'ai eu différentes indispositions de suite qui m'ont fort incommodé; mais qui n'en a pas? on dit que c'est pour exercer notre patience. Je voudrais que votre santé ne fût pas dans le cas d'exposer plus long-temps votre patience à s'impatienter, et que votre corps aussi sain que votre ame et votre esprit, ne fût point comme ces fourreaux qu'on dit que l'épée use, et si ce peut être une consolation pour vous, comptez qu'il y a ici des personnes qui s'intéressent sincèrement à votre conservation, ainsi qu'à tout ce qui peut vous être avantageux. Sur ce, etc.

L E T T R E X X X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 15 avril.

S I R E,

J'AI déjà eu l'honneur de faire à V. M. mes très-humbles remerciemens du bel Eloge qu'elle a bien voulu m'envoyer, et de lui dire combien cet ouvrage m'avait paru éloquent et pathétique. Toutes les ames sensibles qui l'ont lu, en ont été aussi touchées que moi, et font des vœux pour que la nature augmente les jours de l'auguste orateur, de ceux qu'elle a refusés à son illustre neveu, si dignement célébré par elle.

Si quelque chose, Sire, peut être comparé à cet éloquent ouvrage, ce sont les excellentes réflexions dont V. M. veut bien me faire part au sujet de l'excommunication du duc de Parme; la comparaison

1768. qu'elle fait du grand Lama, à un vieux danseur de corde qui, dans un âge d'infirmité veut répéter ses tours de force, tombe et se casse le cou, est aussi juste et aussi philosophique que piquante : on la répète de bouche en bouche, et cette seule parole vaut mieux que toutes les grandes écritures du conseil d'Espagne et du parlement de Paris au sujet de cette belle équipée.

L'excommunié Marmontel, à qui j'ai fait part de l'endroit qui le regarde dans la lettre de V. M., me charge de lui dire que le paradis, le purgatoire, les limbes, l'enfer même, lui sont assez indifférens pourvu qu'il ait l'honneur d'y être à la suite de V. M.

Quant à Voltaire, je ne sais s'il est excommunié, mais il ne se tient pas pour tel ; car il vient de faire ses pâques en grand gala en son église seigneuriale de Ferney, et après la cérémonie, il a fait à ses payfans un très-beau sermon contre *le vol* ; il se prétend ruiné et vient en conséquence de faire maison nette, même de sa nièce qu'il a renvoyée à Paris ; il est resté seul avec un jésuite, nommé le P. Adam, qui n'est pas, à ce qu'il dit, le *premier homme* du monde ; il prétend que S. A. S. M^{se}gr. le duc de Wurtemberg lui doit beaucoup et le paye fort mal, et il dirait volontiers de ce prince, ce qu'en disoit en ma présence à V. M. un peintre italien qui avoit travaillé pour lui sans être payé : *Oh ! c'est un homme qui n'aime point la vertu.*

V. M. me flatte infiniment en désirant un nouveau volume de mes œuvres ; j'ai bien quelques matériaux pour ce volume, mais je ne sais quand ma pauvre tête me permettra de les mettre en œuvre ; je

vais

vais la laisser reposer pendant un an ; pour tuer le temps en attendant , je fais imprimer deux volumes de grimoires algébriques , qui sont faits depuis plus de deux ans , et qui n'intéressent guères V. M. , ni moi non plus. 1769.

Madame la comtesse de Boufflers-Rouverel , femme de beaucoup d'esprit et de mérite , et que feu madame de Pompadour , d'heureuse mémoire , haïssait fort à cause de son admiration pour V. M. , me charge de mettre à ses pieds M. le comte de Boufflers son fils , jeune homme bien élevé , instruit et sage , qui doit arriver incessamment à Berlin , et que le ministre d'Angleterre doit présenter à V. M. ; ce jeune seigneur mérite d'être distingué par sa conduite et par ses connaissances de notre jeune noblesse française.

Je me flatte , Sire , que le retour des beaux jours et l'exercice rendront à V. M. une santé parfaite ; je ne suis point étonné qu'elle ait souffert du rude hiver que nous venons d'éprouver , et j'espère qu'elle se trouve mieux à présent. Puisse la destinée la conserver long-temps pour le bien de ses États , pour l'exemple de l'Europe , pour l'honneur et l'avantage des lettres et de la philosophie !

Je suis avec le plus profond respect , etc.

L E T T R E X X X I.

D U R O I.

Le 7 mai.

— 1768. **U**N Dieu favorable aux philosophes a envoyé un esprit de vertige et de démente (au lieu du saint esprit) au saint père, qui lui inspire de puissantes erreurs et des entreprises extravagantes. On dit que le bras levé, il va lancer ses foudres sur le très-chrétien, le très-catholique et le très-fidelle. Vous l'allez voir adopter le défenseur de la foi et le très-hérétique philosophe de Sans-Souci, pour n'être pas isolé et dépourvu de cortège. La postérité fera surprise d'apprendre quels géans le pape a bien osé excommunier. Tout ce que mériterait le pape, ferait que ces sacrées majestés lui jetaient des pommes au visage. Ce qu'il leur refuse ne mérite en vérité pas d'être recherché. Un bon gigot de mouton est plus succulent que toute chair virginalement divine. Je ne fais ce qui résultera de cette affaire. C'est à ce vieux danseur de corde qui vous a fait rire, à voir comment il se tirera du pas dans lequel il s'est engagé.

Quoi qu'il en soit, cela sera sans contredit favorable à la philosophie. On verra d'un côté à quel comble d'extravagance mène le système des inspirations, et d'un autre, à quelle sagesse mènent les raisonnemens exacts et rigoureux de la philosophie : ici l'orgueil et l'ambition d'un prêtre qui veut fouler des couronnes à ses pieds ; là une raison éclairée qui protège et défend le pouvoir légitime des souverains : d'une part, les suites turbulentes d'une religion extravagante, de l'autre, ceux qui la décrient

et qui s'élèvent contre des abus monstrueux. Enfin ,
 il n'y aura plus moyen de soutenir une thèse qui mani-
 feste elle-même sa dangereuse absurdité. Cependant ,
 direz-vous , on persécute Marmontel et les encyclo-
 pédistes. A cela je réponds , qu'il y a par-tout des
 brigues , des cabales , des inimitiés personnelles ,
 des jalousies , et des querelles de parti qui s'arment
 de prétextes frivoles pour contenter leur haine et
 leur vengeance particulière ; mais le très-chrétien
 excommunié , il se fera philosophe , vous deviendrez
 son premier aumônier , Diderot confessera Choiseul ,
 et Marmontel le Dauphin. Vous aurez la feuille des
 bénéfices , vous donnerez un archevêché à Voltaire ,
 un évêché à Jean Jaques , une abbaye à d'Argens ,
 et les affaires n'en iront que mieux.

Il y a eu grand bruit à Ferney ; on ne fait pas ce qui
 peut y avoir donné lieu. Le patriarche a chassé Agar
 de sa maison , il a pris le divin déjeuner , s'en est fait
 donner le certificat et l'a envoyé à Versailles ; signe
 certain de quelque persécution nouvelle. Mais comme
 tout le monde fait jusqu'où il porte la ferveur de la foi ,
 il échappera sans doute aux calomnies de ses envieux.

Je voudrais que votre fanté se rétablît et que votre
 courage triomphât des tracasseries comme votre
 raison des erreurs. Souvenez-vous que Galilée fut
 plus maltraité que vous ne l'êtes , que Descartes fut
 banni de sa patrie , que Bayle fut obligé de la quitter ,
 que Michel Servet fût brûlé , et que les cendres de
 ceux qui l'ont été pour une aussi belle cause formeraient
 des montagnes comme le Mont-Martre , si
 l'on pouvait les rassembler. Adieu. Je vous recom-
 mande la paix de l'ame comme le premier mobile

1768. de la fanté du corps. En philosophant il est bon d'éclairer les autres, mais il ne faut pas s'oublier soi-même. Veillez-donc à votre conservation, à laquelle je m'intéresse plus que personne. Sur ce etc.

L E T T R E X X X I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 20 juin.

S I R E ,

J'EN demande pardon à V. M. ; je reconnais toute sa supériorité en politique comme en tout le reste ; mais je ne vois pas autant d'avantages qu'elle pour la malheureuse philosophie, dans toutes les sottises qu'il plaît au saint esprit d'inspirer au grand Lama. Je m'attends seulement que le très-saint père recevra de ses très-chers enfans, les princes catholiques, quelques coups de pieds dans le ventre, ou dans le derrière, comme il plaira à V. M. ; mais je n'espère pas qu'aucun philosophe devienne ni grand aumônier, ni confesseur. En attendant la fortune que V. M. a la bonté de leur prédire, ils continueront à être vilipendés et persécutés ; ils souffriraient patiemment le premier, si on voulait bien leur faire grâce du second, et en cas qu'on leur épargnât les coups, ils diraient volontiers comme Sosie dans Amphitruon :

Pour des injures

Dis-m'en tant que tu voudras,

Ce sont légères blessures,

Et je ne m'en fâche pas.

Quoi qu'il en soit, le fils aîné de l'Eglise vient, avec tout le respect possible, de se saisir d'Avignon, en y envoyant, non pas une armée, mais un détachement du parlement d'Aix qui en a pris possession en robes rouges et avec beaucoup de politesse; nous faisons la guerre au pape *l'épée au côté et la plume à la main*; mais en récompense nous sommes prêts à jeter les philosophes dans le feu au premier signal. 1768.

Je remercie très-humblement V. M. de l'intérêt qu'elle veut bien prendre à ma santé; le coffre de la machine est un peu meilleur en ce moment, mais la tête est toujours incapable d'application, par le peu de sommeil j'ai eu la douleur ces jours-ci de me voir plus près de V. M. de 200 lieues, et de n'avoir pas la force d'aller me mettre à ses pieds. M. Mettra, qui part pour Berlin, et qu'il ne m'est pas permis d'accompagner par le régime auquel je suis forcé de m'assujettir, voudra bien être auprès de V. M. l'interprète de mes sentimens et de mes regrets.

Oui sans doute, le patriarche de Ferney a renvoyé Agar de sa maison; il est livré pour toute société à un fort honnête jésuite, qui s'appelle le père *Adam*, et qui n'est pourtant pas, à ce qu'il dit, le premier des hommes. Il a pris ce jésuite pour lui dire la messe et pour jouer avec lui aux échecs; je crains toujours que le prêtre ne joue quelque mauvais tour au philosophe, et ne finisse par lui *damer le pion*, et peut-être le faire *échec et mat*. On dit que l'évêque de Genève ou d'Annecy, dont il a l'honneur d'être une des ouailles, a voulu l'excommunier pour avoir fait ses pâques; heureusement il a rendu en même temps un très-beau pain bénit, et le curé pour lequel il y avait

1768. une excellente brioche, a plaidé la cause de son paroissien, et a soutenu qu'il n'avait point prétendu jouer la comédie, et qu'il était dans les plus saintes dispositions du monde. Pour lui, il me semble qu'il n'y a pas fait tant de façons, et qu'il a dit, comme Fourceagnac, à qui ses médecins veulent tâter le poulx pour savoir si on lui donnera à manger : *quel grand raisonnement fût-il pour manger un morceau ?*

Je sens que j'abuse du temps et des bontés de V. M. en l'entretenant de ces misères ; je lui en demande pardon, je la supplie de se conserver pour le bonheur de ses sujets, pour l'exemple de l'Europe, et pour le bien de la philosophie et des lettres. J'espère que M. Mettra me rapportera de bonnes nouvelles de sa santé, et voudra bien lui témoigner l'attachement inviolable, la reconnaissance, l'admiration et le très-profond respect avec lequel je suis, etc.

P. S. Je viens de lire une *profession de foi des théistes*, qui me paraît adressée à V. M. C'est un fruit des pâques de Ferney.

L E T T R E X X X I I I.

D U R O I.

Le 4 août.

JE vois que votre attachement à la philosophie est supérieur à tout appât de fortune. Vous ne voulez pas vous engager à la cour, fût-ce même en qualité de casuiste, chargé de faire les équations algébriques des péchés du souverain et des peines qu'il encourt. Vous préférez votre retraite philosophique au faste des grandeurs, et plus sage que Platon, aucun Denys ne

vous fera abandonner la méditation , pour vous livrer au tourbillon des frivolités. C'est ce repos qu'Épicure recommande tant à ses disciples , (et dont on fait peu de cas dans votre patrie ,) et que ce philosophe considérant comme le souverain bien. Il y a ici un certain marquis , fortement imbu de cette doctrine , qui la pousse au point de s'interdire tout mouvement. S'il pouvait vivre sans que son sang circulât, il préférerait cette façon d'être à celle dont il existe actuellement. Pour moi qui aime à faire plaisir à tout le monde , je me garde bien de le contredire ; j'ai même cru , comme Jean Jacques a réussi à mettre à la mode la doctrine des paradoxes , que je ne ferais pas mal de me ranger du nombre des auteurs , qui parant leurs ouvrages de belles phrases , ont renoncé à la sotte manie d'avoir le sens commun. Je vous envoie la belle dissertation que j'ai composée à la louange de la paresse. Vous y trouverez une érudition légère et une profondeur superficielle qui doivent dans le siècle où nous vivons faire la fortune de cet ouvrage : il m'a reconcilié avec le marquis , et je ne doute pas que vos saineans de Paris ne me trouvent un profond dialecticien. Si vous ou vos amis avez quelque contradiction à prouver , je me charge de m'en acquitter à leur contentement , persuadé que c'est la seule voie qui reste ouverte pour parvenir à une réputation solidement établie.

Voici en attendant quelques sujets sur lesquels j'ai des matériaux tout préparés : que la société des jésuites est utile aux Etats : qu'il faut expulser les philosophes des gouvernemens monarchiques , à l'exemple des empereurs romains , qui chassèrent de Rome les astrologues et les médecins : qu'il y a plus de grands génies

1768. en tout genre dans notre siècle que dans le siècle passé : que la superstition éclaire les âmes : que les États dans lesquels les sujets sont les plus pauvres, sont les plus riches, parce que le peuple est sage et fait se passer de tout : que les poètes sont des empoisonneurs : que des lois contradictoires sont utiles aux États, parce qu'elles exercent la sagacité des juges : que la frivolité vaut mieux que le bon sens, parce qu'elle est légère et que le bon sens est lourd : qu'il faut agir et ensuite réfléchir, parce que c'est comme cela qu'on fait par tout. Enfin, je ne finirais point, si je vous communiquais tous les thèmes que je tiens en réserve. Je voudrais, au lieu de ces belles choses, avoir le secret de rendre la force à vos nerfs et de rajuster l'étui de votre âme, pour qu'elle s'y trouvât plus à son aise, et que dégagée des infirmités de la matière, elle pût en philosopher plus tranquillement. Sur ce etc.

L E T T R E X X X I V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 16 septembre.

S I R E ,

QUELQUE éloges que V. M. fasse de la paresse dans l'ouvrage charmant qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, je la prie de croire que ce n'est point cette vertu (puisque'il lui plaît de l'appeler ainsi) qui m'a empêché de lui faire plutôt mes très-humbles remerciemens. Un sentiment plus triste et plus profond m'occupait, et se faisait taire tous les autres ; il se répandait des bruits fâcheux et très-inquiétans sur la santé de V. M. ;

j'attendais avec impatience M. Mettra pour en savoir des nouvelles sûres, et pour calmer l'inquiétude où j'étais ; il est enfin arrivé, m'a tranquillisé pleinement, et m'a mis en état de renouveler à V. M. l'assurance des sentimens de reconnaissance, d'attachement et de respect dont je suis pénétré pour elle. 1768.

A l'égard de l'ouvrage où V. M. loue avec tant d'esprit et de gaieté cette paresse qu'elle pratique si peu, j'aurai l'honneur d'affurer que depuis longtemps les indigestions et les insomnies m'ont persuadé de la vérité de sa thèse, et convaincu que Jean Jaques Rousseau a raison, quand il assure que *l'homme qui médite est un animal dépravé*. Je crois le marquis aussi pénétré que moi de cet axiome, et je ne lui connais d'activité que dans un seul point, c'est dans son inviolable et respectueux attachement pour V. M.

Il suffit de jeter les yeux sur ce qui se passe en Europe pour voir que l'espèce humaine est condamnée à ne sortir de son indolence naturelle que pour se tourmenter elle-même et les autres. Je n'en voudrais pour exemple que votre ami le grand Turc, qui marche contre la Russie pour soutenir sans doute *la religion catholique*. Notre St. père le Pape ne se ferait pas attendu à cet allié là.

Je désire beaucoup de voir traiter par V. M. les autres sujets qu'elle se propose ; entr'autres ces deux-ci, *qu'il faut chasser les philosophes des gouvernemens monarchiques ; et que les Etats où le peuple est le plus pauvre sont les plus heureux, parce que le peuple est sage et sait se passer de tout*. C'est une vérité dont on tâche de le persuader par l'expérience dans la plus grande partie de la terre. Heureux le pays où il a le bonheur de n'être pas éclairé jusqu'à ce point sur ses vrais intérêts !

1768. Conservez, Sire, votre santé précieuse à des sujets qui ne recevront jamais de vous de pareilles instructions ; conservez-la pour la philosophie, pour les lettres, et pour le bonheur de celui qui fera toute sa vie avec le plus profond respect et la plus respectueuse reconnaissance, etc.

L E T T R E X X X V .

D U R O I .

Le 4 octobre.

JE ne pensais pas devenir chef de secte en vous envoyant ce badinage sur la paresse, et je me targue étrangement d'avoir des philosophes pour disciples ; je n'attribue cependant pas cette conversion à la force de mes argumens. Il faut être juste, et convenir qu'après avoir poussé le coursier de son imagination dans toutes les carrières métaphysiques, qu'après avoir vu le bout de toutes choses, ou pour mieux dire les bornes que l'esprit humain saurait franchir, on peut après ces vains essais, se permettre la paresse d'esprit sur les secrets de la nature, que l'homme ne déchiffrera jamais. Il est encore vrai que la vie humaine est un jeu d'enfant, où des polissons élèvent ce que d'autres ont abattu, ou détruisent ce que d'autres ont élevé, où des grimauds plus inquiets et plus ardens que la multitude troublent la tranquillité de la société, ou des marmots voraces enlèvent la viande à leurs camarades et ne leur laissent que les os. Si ces écervelés se trouvaient nés paresseux, je crois que la société n'y perdrait rien. Je ne range pas cependant le grand

Turc dans cette catégorie; il n'a pas encore assez bien appris son catéchisme, pour ferrailler en faveur du fuisse du paradis, il se borne à couvrir ses frontières contre les incursions des Heydamaques, et il envoie des troupes à Montenero, pour réduire conjointement avec les Vénitiens, un rebelle qui a soulevé cette province contre lui.

Les autres ouvrages que vous me demandez ne paraîtront pas sitôt; je destine celui que j'appelle la massue du despotisme qui assomme la raison, pour votre patrie; je le ferai paraître en même temps que je postulerais une place à l'académie française, et comme il faut être orthodoxe pour parler purement votre langue, ce livre, qui fera preuve de mon zèle contre les philosophes, me tiendra lieu de tout ce que les Vaugelas et les d'Olivet auraient pu m'apprendre. Pour le livre de l'utilité de la pauvreté, prouvé par la politique et par la religion, il doit paraître à Vienne, à moins que M. van Swieten ne le mette à l'index. Cet ouvrage persuadera, je me l'assure, aux fidèles sujets de Sa Majesté l'impératrice-reine, que l'argent d'un Etat n'est que pour le souverain, que tant que les peuples sont pauvres ils sont vertueux; témoins les Spartiates, témoins les Romains du temps de leurs premiers consuls; et qu'enfin riche, on n'hérite pas le royaume des cieux. Ce paradoxe prouvé me vaudra le pacte de famille que les puissances du sud ont formé; il sera le sceau de la réconciliation de la Prusse et de l'Autriche, et les traitans me canoniseront. Vous voyez que mes desseins ne se bornent pas à des bagatelles, et que mes ouvrages me rapporteront plus que le dictionnaire de Bayle n'a valu à ses

— éditeurs, et que peut-être je m'élèverai à côté de Henri
1768. VIII, auquel son galimatias théologique valut le
titre inestimable de défenseur de la foi.

La goutte, mes voyages et mes occupations ont un peu ralenti ces travaux importants. Ma santé, à laquelle vous vous intéressez si affectueusement, s'est assez bien remise. La nature m'a condamné à ramasser pendant trois années des matières, qui accumulées à un point de maturité, produisent la goutte : ce n'est pas être maltraité que d'éprouver de trois ans en trois ans un accès de ce mal ; il faut que la patience des princes s'exerce tout comme celle des particuliers, parce qu'ils sont pétris du même limon ; il faut qu'on se familiarise avec l'idée de sa destruction et qu'on se prépare à rentrer dans le sein de cette nature dont on a été tiré.

Quant à mon marquis, pour me prouver qu'il n'est point paresseux, il entreprend le voyage d'Aix ; car vous saurez que les Provençaux sont comme les Juifs ; de la boue de Jérusalem pour les uns, et les eaux minérales d'Aix pour les autres, leur semblent les chefs-d'œuvres du Très-haut. J'ai le malheur de n'être point né avec la même prédilection pour notre fable, et je crois qu'on peut être bon patriote, sans s'avengler de préjugés pour sa patrie. A propos, les Suisses ont fait un dessein de Voltaire pénitent, allant à confesse, qui est la plus plaisante idée que Messieurs les treize cantons aient enfantée depuis le déluge. On y voit Voltaire le rosaire en main, escorté de ses garde-chasses, suivi de son père Adam, de sa cuisinière et de son cocher ; un singe porte le crucifix devant lui et l'âne de la Pucelle qu'on mène derrière lui,

en fefant des pétarades , fait tomber de deffous fa queue toutes fes brochures , et fur-tout le petit poëme contre vos amis les Genevois. Rangeons cela fur la lifte des fottifes paifibles , et fouhaitons qu'il ne s'en faffe point d'autres. 1768.

Puiffiez-vous vivre en paix , recouvrer entièrement votre fanté , et vous bien perfuader que perfonne ne s'y intérefse plus que moi pour l'honneur des lettres , du bon fens et de la philofophie ! Sur ce etc.

L E T T R E X X X V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 19 de décembre.

S I R E ,

JE crains d'importuner trop fouvent V. M. ; c'eft pour cette raifon que je n'ofé rendre mes lettres plus fréquentes. Je refpecte fur-tout en ce moment fes occupations , qui doivent être augmentées par les affaires du nord. Ces affaires , fi elles n'étaient pas auffi férieufes , pourraient amufer un moment la philofophie. Il eft affez curieux pour elle de voir le grand Turc en armes pour foutenir la religion catholique en Pologne , tandis que les princes catholiques du midi écornent tout en douceur le patrimoine de St. Pierre.

Je ne doute point , Sire , que le St. père n'envoie au grand vifir une épée bénite comme au maréchal Daun. On affure que plufieurs de nos François , et jufqu'à des chevaliers de Malte , vont fervir dans l'armée turque contre ces vilains fchifmatiques de

— 1768. Ruffie ; et qu'on dife après cela que l'efprit de tolérance ne fait point de progrès dans notre nation.

Le roi de Danemark, que nous avons eu ici pendant fix femaines, en eft parti il y a huit jours, excédé, ennuyé, haraffé de fêtes dont on l'a écrasé, de foupers où il n'a ni mangé ni caufé, et de bals où il a danfé en bâillant à fe tordre la bouche. Je ne doute point qu'à fon arrivée à Copenhague il ne rende un édit pour défendre les foupers et les bals à perpétuité. Il eft venu à l'académie des fcience, et j'ai fait à cette occafion un petit discours que j'ai l'honneur d'envoyer à V. M. ; mes confrères et le public m'en ont paru contens ; mais je défirerais encore plus, Sire, qu'il fût digne de votre fuffrage. J'ai tâché d'y faire parler la philofophie avec la dignité qui lui convient ; cela étoit d'autant plus néceffaire qu'on avoit affuré le roi de Danemarck que les philofophes étoient *mauvaiſe compagnie*. Cette mauvaife compagnie, Sire, eft bien conſolée et bien honorée d'avoir V. M. à fa tête.

On dit que le pareffeux marquis eft reſté en Bourgogne ; il y fera venir fans doute les eaux d'Aix, en attendant qu'il puiſſe aller les prendre fur les lieux.

Nous recevons de Genève quelques brochures édifiantes ; on nous a envoyé il y a peu de jours l'a, b, c ; c'eſt un tiffu de dialogues fur tout ce qui a été, eſt, et fera. Dans le dernier dialogue, l'auteur ſoupçonne qu'il pourrait bien y avoir un Dieu, et qu'en même temps le monde eſt éternel ; il parle de tout cela en homme qui ne fait pas trop bien ce qui en eſt. Je crois qu'il dirait volontiers comme ce capitaine fuiſſe à un déſerteur qu'on alloit pendre, et qui lui

demandait s'il y avait un autre monde : *par la mort.* 1768.
Dieu, je donnerais bien cent écus pour le savoir.

Mais c'est trop entretenir V. M. de balivernes. Je finis en lui souhaitant une année aussi glorieuse et aussi heureuse que toutes les précédentes, et en la priant de continuer ses bontés à un philosophe pénétré de reconnaissance, d'attachement, et du plus profond respect pour sa personne. C'est dans ces sentimens que je ferai toute ma vie, etc.

L E T T R E X X X V I I.

D U R O I.

Le 16 janvier.

JE vous aurais répondu plus tôt, si je ne m'étais vu 1769.
accablé d'affaires de différens genres. Je commence par vous remercier de votre harangue académique incluse dans votre lettre, et de ce que vous me dites sur le renouvellement de l'année. Je puis vous assurer sans compliment que je suis très-content de votre harangue ; c'est un écrit plein de dignité ; vous y louez le roi de Danemarck sans le flatter ; et vous épuisez toutes les matières que le Danemarck fournit, pour en dire quelque chose d'avantageux. Le style en est simple et noble ; la seule image que vous employez, est pour le czar Pierre I ; elle est forte et placée en son lieu pittoresque. J'ai lu d'autres discours, même des vers faits pour ce sujet ; sans vous flatter, vous devez croire que votre harangue l'emporte sur tous ces autres ouvrages qui me sont parvenus.

1769. Nous n'aurons plus désormais des nouvelles de France du roi de Danemarck, car le voilà parti; mais l'observatoire de Paris en débite une, qui, si elle se confirme, donnera de la tablature aux savans et de la matière aux astrologues. On nous mande qu'un fatellite ancien de Saturne s'est perdu. Vous qui êtes un habitant du ciel, je vous prie de me dire ce qu'il est devenu. Saturne l'a-t-il avalé? ce fatellite est-il disgracié? ou se ferait-il caché sous quelque nuage pour se moquer des astronomes? Messieurs les astrologues, sans attendre la confirmation de ce phénomène, annonceront hardiment la chute de quelque favori d'un grand prince, ou ils soutiendront que le règne de Saturne va revenir sur terre et que ce fatellite perdu, il l'a envoyé s'incarner, (comme Somonocodon;) qu'on le verra paraître à la tête de l'armée turque ou de l'armée russe, pour établir son règne. Pour moi, je me contenterai de crier par-tout: si vous l'attrapez, ne le pendez pas, Messieurs. Vos astronomes de Versailles diront que le fatellite descend sur terre pour subjuguier la Corse, dont les généraux et les armées de Louis XV ne peuvent venir à bout. Enfin il résulte de toutes ces conjectures que Saturne va nous tailler de la besogne dans le courant de cette année.

Tout vieux que je suis, j'ai lu l'a, b, c de Voltaire, et je vous réponds qu'il ne connaît ni n'entend l'a, b, c de Hugo Grotius, que probablement il n'a jamais lu Hobbes non plus; cela est pédant, parce que cela est profond. Le jugement qu'il porte de Montesquieu est mieux tapé que le reste. Je crains qu'il n'ait raison. Le reste de l'ouvrage contient des

facéties

facéties et des légèretés répandues à sa manière. Il croit le monde éternel, et il en apporte les plus faibles raisons; il voudrait bien douter de Dieu, mais il craint le fagot. Ce qu'il dit de mieux, c'est qu'il veut que les rois, au lieu de mettre leurs armées aux prises, se battent eux-mêmes. Comme Voltaire n'a point d'armée, j'aurais envie de lui envoyer un coutelas bien affilé, pour qu'il vîde son différend avec Fréron; je voudrais les voir s'escrimer en champ clos; cela vaudrait à tout prendre mieux que les injures qu'ils se disent. Depuis un an je n'ai rien reçu de Voltaire.

Pour le cher Isaac, il s'est mis à la moutarde de Dijon, qui vaut peut-être autant que les eaux d'Aix; je ne fais quand il arrivera chez lui, ni quand il reviendra; peut-être se fera-t-il historiographe du fatellite de Saturne, pour nous en donner l'itinéraire et les aventures.

Ecrivez-moi quand l'envie vous en prendra; toutefois ne trouvez pas étrange que les réponses ne vous arrivent pas promptement. Ces maudits alliés de votre vice-Dieu, nous donnent de l'occupation: quand la maison de notre voisin brûle, notre premier soin doit être de préserver la nôtre de l'incendie qui la menace etc.

LETTRE XXXVIII.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 10 avril.

SIRE,

J'AI cru voir, par la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'elle était en ce moment

Tome I.

G

1769. plus accablée d'affaires que jamais ; et qu'il lui restait bien peu de temps pour recevoir des lettres inutiles. Cette raison , Sire , jointe à mon peu de santé , a fait que depuis assez long-temps je n'ai osé l'importuner des miennes ; d'autant que ce qui m'intéresse le plus quand j'ai l'honneur de lui écrire , est de savoir des nouvelles de sa santé , et que son Ministre , Mr. le Baron de Goltz , m'a assuré qu'elle était très-bonne. Puisse-t-elle se maintenir en cet état pour le bonheur de ses sujets , et pour ma consolation dans l'affaiblissement de la mienne.

J'ai été touché de l'accident arrivé à Madame la princesse de Nassau , tant pour elle-même que par l'intérêt que V. M. prend à elle. Je désirerais bien vivement que V. M. , si heureuse par ses succès , et par sa gloire , (si pourtant la gloire peut rendre heureux) le fut encore dans sa famille. Mais la triste condition humaine ne comporte pas une félicité entière , et encore moins durable ; et le plus fortuné des hommes est celui qui a le moins de raisons d'être dégoûté de la vie.

Les astronomes de l'académie ont dû rassurer V. M. sur le prétendu dérangement de Saturne et l'escapade de son satellite. Les planètes , Sire , sont plus sages que nous ; elles restent à leur place ; ce sont les hommes qui ont la rage de ne pas rester à la leur , et qui se tourmentent pour être malheureux. Voilà un incendie qui s'allume aux deux bouts de l'Europe , en Corse et en Russie. Dieu veuille qu'il ne s'étende pas plus loin ! Puissent sur-tout la France et les Etats de V. M. en être préservés ! J'apprends par les nouvelles publiques que les armées tartares

ont déjà dévasté beaucoup de pays ; les malheurs de l'humanité m'attristent , quelque loin de moi qu'ils se passent. 1769

Voilà donc l'Empereur à Rome , et les cardinaux occupés à faire un vice-Dieu , pendant que le grand Turc travaille à la défense de la religion catholique en Pologne. Je ne fais quel pilote on choisira pour la barque de saint Pierre ; il me semble qu'elle fait eau de tous les côtés. Voltaire me paraît un requin qui fait tout ce qu'il peut pour la renverser. On dit pourtant qu'il voulait encore cette année-ci manger son Dieu comme la précédente ; mais on dit que son curé n'a pas voulu même l'entendre en confession.

Nous n'avons ici d'ouvrage qui puisse intéresser V. M. que le poème *des Saisons* de M. de Saint-Lambert. Je ne fais ce qu'elle en pensera , mais il me semble qu'elle y trouvera ce qu'elle aime avec raison en poésie , de l'harmonie et des images , de la philosophie et de la sensibilité.

V. M. ignore sans doute , car elle n'a pas le temps de lire des rapsodies et des libelles , qu'on imprime à Clèves dans ses États , une gazette sous le titre de *Courrier du bas Rhin* , dans laquelle on insère des calomnies contre les plus honnêtes gens , et en particulier contre moi. M. de Catt est au fait de cette imposture , dont il pourra rendre compte à V. M.

Je suis avec le plus profond respect , et une admiration égale à ma reconnaissance , etc.

L E T T R E X X X I X.

D U R O I.

Le 22 avril.

NE pensez pas, mon cher d'Alembert, que les querelles des Sarmates et des autres peuples orientaux troublent ma tranquillité au point de ne pas pouvoir répondre aux lettres des philosophes. Nous cultivons la paix malgré les guerres de la Podolie, malgré celle de Corse, et malgré le trouble que vous autres écervelés de Français excitez en Suède. Nous n'avons rien à craindre de personne, parce que nous sommes amis de tout le monde, et je crois que les frontières gauloises du pays des Welches n'ont rien à appréhender des courses des Tartares et des Cosaques. Voilà donc nos vœux principaux accomplis.

Quant à mon individu, mon cher d'Alembert, je vous dirai ce que le Prince Eugène répondit à Carelli, médecin de Charles VI : mon mal est une coïonnerie qui conduit au tombeau ; c'est l'âge, c'est la vieillesse qui mine petit à petit, et qui consumant nos forces, nous amène dans ce pays où Achille et Thersite, Virgile et Mévius, Newton et Wiberius, où tous les hommes sont égaux.

Je suis bien aise que vous me rassuriez sur les affaires du ciel qui sont de votre département ; je voudrais que celles de la terre et de la mer allaient également bien ; mais en vivant dans le monde on apprend à se contenter de peu, et c'est une consolation pour une ame bien née d'être informée, quand tout se bouleverse sur ce

petit globe, qu'au moins le ciel va bien. Quant à notre
petit tas de boue, vous voyez que les souverains voya-
gent pour s'instruire. Vous avez joui à Paris de la
vision béatifique du Roi de Danemarck ; il est juste
que Rome jouisse de celle de l'Empereur, qui vaut un
peu mieux que ce Roi du nord. C'est le premier
Empereur, depuis le temps du bas empire, que cette
capitale du monde ait reçu dans ses murs sans une suite
de conquérans qui l'accompagnent. Ce prince a donné
de sages instructions aux cardinaux assemblés au
conclave ; il est à souhaiter qu'ils les suivent ; mais il
est apparent que le saint esprit voyageant à son tour,
aura passé par Madrid et Versailles pour instruire les
électeurs sur le choix du successeur de Céphas ; il est
encore très-plausible que ce nouveau pontife ne fera
intrôniser qu'à condition qu'il supprime totalement
l'ordre des jésuites. Pour moi, je fais gloire d'en con-
server les débris en Silésie et de ne point aggraver
leur malheur, tout hérétique que je suis. Quiconque
à l'avenir voudra voir un ignatien, sera obligé de se
rendre en Silésie, seule province où il retrouvera des
reliques de cet ordre qui naguère disposait presque
despotiquement des cours de l'Europe. Vous vous
ressentirez avec le temps en France de l'expulsion de
cet ordre, et l'éducation de la jeunesse en souffrira
les premières années. Cela vous vient d'autant plus
mal à propos, que votre littérature est sur son déclin,
et que de cent ouvrages qui paraissent, c'est beaucoup
d'en trouver un passable.

Je ne connais point ce poëme de Saint-Lambert
dont vous me parlez ; mais je l'attends avec cette
prévention à laquelle votre suffrage me dispose. Je

ne connais ni la gazette du bas Rhin , ni celle de Hollande , encore moins celle de Paris. Je fais qu'un Français , votre compatriote , barbouille régulièrement par semaine deux feuilles de papier à Clèves ; je fais qu'on achète les feuilles et qu'un sot trouve toujours un plus sot pour le lire ; mais j'ai bien de la peine à me persuader qu'un écrivain de cette trempe puisse porter préjudice à votre réputation. Ah ! mon bon d'Alembert , si vous étiez roi d'Angleterre , vous effuieriez bien d'autres brocards que vos très-fidèles sujets vous fourniraient pour exercer votre patience. Si vous saviez quel nombre d'écrits infames vos chers compatriotes ont publié contre moi pendant la guerre , vous ririez de ce misérable folliculaire. Je n'ai pas daigné lire tous ces ouvrages de la haine et de l'envie de mes ennemis , et je me suis rappelé cette belle ode d'Horace : *Le sage demeure inébranlable aux coups de la fortune. Que le ciel tombe , il ne s'en émeut pas ; que la terre se refuse sous ses pieds , il n'en est point troublé ; que tous les élémens se confondent , il oppose à tous ces phénomènes un front calme et serein ; fort de sa vertu , rien ne l'altère , rien ne l'agite : il voit du même œil l'infortune et la prospérité ; il rit des clameurs du peuple , des impostures de ses envieux , des persécutions de ses ennemis , et se réfugiant dans lui-même , il y retrouve le calme et cette douce sérénité que donnent le mérite et l'innocence.*

Voilà , mon cher , les conseils qu'un poète furanné peut donner à un philosophe : cependant on s'informera touchant vos plaintes , et l'on tâchera de vous donner satisfaction ; c'est le moins que vous deviez attendre de moi. Sur ce , etc.

L E T T R E X I L.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 16 Juin.

S I R E ,

VOTRE MAJESTÉ me rassure beaucoup par la dernière lettre dont elle a bien voulu m'honorer, en m'assurant que les coups de poing que se donnent les Russes et les Turcs, ne s'étendront pas jusqu'à vos Etats, ni jusqu'à la France. Je ne fais d'ailleurs ce que V. M. pense de cette savante et glorieuse guerre ; il me paraît qu'elle ressemble jusqu'ici à la joute d'Arlequin et de Scapin, qui se menacent avec grand bruit, se donnent quelques coups de bâton, et s'enfuient chacun de leur côté. Ce qu'il y a dans tout cela de plus plaisant, c'est de voir l'imbécille et sublime Porte protectrice du papisme des Sarmates. Cette sottise ne ferait que plaisante, si elle ne faisait pas répandre tant de sang. On dit, à propos de pape, que le cordelier Ganganelli ne promet pas poires molles à la société de Jésus, et que St. François d'Assise pourrait bien tuer St. Ignace. Il me semble que le saint père, tout cordelier qu'il est, fera une grande sottise de casser ainsi son régiment des gardes par complaisance pour les princes catholiques ; il me semble que ce traité ressemblera à celui des loups avec les brebis, dont la première condition fut que celles-ci livrassent leurs chiens ; on fait comment celles-ci s'en trouvèrent. Quoi qu'il en soit, il fera singulier, Sire, que tandis que leurs majestés très-chrétienne, très-catholique, très-apostolique et

— très-fidèle , détruiront les grenadiers du St. Siège ,
 1769. votre très-bérétique Majesté soit la seule qui les
 conserve. Il est vrai qu'après avoir résisté à cent mille
 Autrichiens , cent mille Russes et cent mille Français ,
 il faudrait qu'elle fût devenue bien timide , pour avoir
 peur d'une centaine de robes noires. J'avoue qu'elles
 font ici plus à craindre.

Voltaire , qui voudrait mieux que la destruction
 des jésuites , comme V. M. le fait bien , s'est trouvé
 si bien de sa communion pascalle de l'année dernière ,
 qu'il a voulu cette année-ci , reprendre , comme on
 dit , du poil de la bête. Il a pourtant affaire à un
 évêque de Genève , ci-devant maçon , à ce qu'il
 prétend , et depuis porte-Dieu , qui voudrait le faire
 brûler. Il m'assure qu'il n'a point du tout de vocation
 pour le martyre , et qu'il ne veut point être exposé au
 fort du Chevalier de la Barre ; je lui réponds , pour
 ranimer sa foi , que selon St. Augustin , dans son
 homélie sur la décollation de St. Jean , on devient plus
 propre à entrer dans le royaume des cieux quand on
 a la tête coupée ; parce que l'évangile dit que pour
 entrer dans ce royaume , il faut *se faire petit* , opération
 que la décollation produit nécessairement.

Je prie V. M. d'être persuadée que je ne l'aurais
 point importunée de mes plaintes au sujet des calom-
 nies imprimées contre moi dans ses Etats , si ces
 calomnies n'avaient regardé l'honnêteté des mœurs , et
 si je ne savais qu'elles avaient fait quelque impression
 à Berlin même. Les princes , Sire , et sur-tout les
 princes tels que vous , ont raison de mépriser les
 calomnies de toute espèce , parce que leurs actions ,
 exposées aux yeux de tout le monde , donnent par

elles-mêmes le démenti à la calomnie ; mais un particulier obscur n'a pas cette ressource. 1769.

J'allai voir, il y a deux jours, chez le sculpteur Coustou, le Mars et la Vénus qu'on y fait pour V. M. ; ces deux statues sont très-belles ; la Vénus est entièrement achevée, et le Mars le sera incessamment.

J'ai eu l'honneur d'écrire il y a quelques jours à V. M. en lui adressant un ouvrage *sur les Synonymes*, qu'elle n'aura peut-être pas encore reçu, et que l'auteur m'a chargé de lui offrir.

On me mande que M. de la Grange a été malade ; V. M. devrait lui ordonner de se ménager sur le travail. C'est un homme d'un rare mérite, dont la conservation importe à l'académie, et qui est bien digne, Sire, des bontés de V. M. par ses talens, par sa modestie, et par la sagesse de sa conduite. Je fais par expérience ce que produit à la longue une forte application, c'est d'éprouver la caducité avant le temps. Puisse la santé de V. M. n'être pas plus caduque que sa gloire ! Je suis etc.

LE T T R E X L I.

D U R O I.

Le 2 Juillet.

Vous avez toujours les yeux fixés, mon cher d'Alembert, sur ces théologiens belliqueux qui argumentent en Pologne à grands coups de fabre. Aucune des hordes qui combattent sous eux n'a lu, je vous assure, ni les institutions de Jean Calvin, ni

1769. la somme de St. Thomas. Le Ciel va décider entre l'alcoran et la procession du saint Esprit du père. Je parierais pourtant pour les sectateurs de cette dernière opinion. Tout ce qui s'est passé jusqu'à présent entre ces nations théologiennes, doit être considéré comme un prélude de ce qui arrivera lorsque la campagne sera ouverte. Le grand Visir, à la tête des catholiques orthodoxes, va passer le Danube; le prince Gallizin avec ses hérétiques va s'avancer pour le combattre au passage du Niester. Cela prépare une belle fête pour le Diable; car la Sorbonne et l'enfer, ou l'enfer et la Sorbonne damnent également mahométans et grecs. Quelle recrue pour le roi de la huaille noire et pour ses adhérens? J'ai tant envoyé de gens dans ce pays-là malgré moi, qu'il m'est bien permis d'être spectateur de ceux que Sa Majesté impériale de Constantinople et Sa Majesté impériale de toutes les Russies y feront voyager.

Pour vous autres Français, vous n'y allez pas de main morte en Corse; vous dépeuplez honnêtement cette île, mais le sort de ceux que vous envoyez dans l'autre monde est différent de celui des Russes et des Turcs; car quiconque est tué ayant combattu pour Paoli et pour la liberté de sa patrie, est martyr et gibier de paradis. Votre Choiseul a pris cette Corse, comme un chat tire des marrons du feu; mais comme il est adroit, il ne se brûlera pas. Il prend du goût, à ce qu'on assure, pour Avignon, et pour le comtat Venaissin; il proteste au pape que *hoc regnum suum non est mundi*, et ce pauvre druide ultramontain sera obligé de se le persuader s'il peut. Le saint Esprit l'a élu conditionnellement; que voulez-vous qu'il fasse?

Il a perdu son crédit idéal, fondé sur la stupidité générale des nations ; il supprimera les jésuites, comme autrefois un de ses prédécesseurs abolit l'ordre des templiers, et les potentats orthodoxes et le vicaire de *Céphas Barjonne* se partageront leurs dépouilles, tandis qu'un pauvre petit prince hérétique et tolérant ouvrira un asile aux persécutés. Quel tableau, un peintre habile ne ferait-il pas de ces événemens ? Il vous dessinerait d'un côté le moufti rétablissant des évêques polonais dans leurs cathédrales, de l'autre des papes russes combattant pour les enfans de Calvin ; dans le lointain un prince protestant protégeant les jésuites opprimés par de très-catholiques et de très-chrétiens monarques, et dans un nuage élevé saint Ambroise, Luther avec le patriarche Photius, croyant tous trois avoir la berlue et ne comprenant rien à cet étrange spectacle. Si ce tableau s'achève, il sera destiné à orner le grand salon des petites maisons de l'Europe.

Mais trêve de plaisanterie. L'édifice de l'église romaine commence à s'écrouler, il tombe de vétusté. Les besoins des princes qui se sont endettés, leur font désirer les richesses que des fraudes pieuses ont accumulés dans les monastères ; affamés de ces biens, ils pensent à se les approprier. C'est là toute leur politique. Mais ils ne voyent pas qu'en détruisant ces trompettes de la superstition et du fanatisme, ils sapent la base de l'édifice, que l'erreur se dissipera, que le zèle s'attiedira, et que la foi, faute d'être ranimée, s'éteindra. Un moine, méprisable par lui-même, ne peut jouir dans l'Etat d'autre considération que de celle que lui donne le préjugé de son saint

1769.

ministère. La superstition le nourrit, la bigotterie l'honore et le fanatisme le canonise. Toutes les villes les plus remplies de couvens sont celles où il règne le plus de superstition et d'intolérance. Détruisez ces réservoirs de l'erreur, et vous boucherez les sources corrompues qui entretiennent les préjugés, qui accréditent les contes de ma mère l'oie, et qui dans le besoin en produisent de nouveaux. Les évêques, la plupart trop méprisés du peuple, n'ont pas assez d'empire sur lui pour exciter fortement ses passions, et les curés, exacts à recueillir leurs dixmes, sont assez tranquilles et bons citoyens d'ailleurs, pour ne point troubler l'ordre de la société: il se trouvera donc que les puissances, fortement affectées de l'accessoire qui irrite leur cupidité, ne savent ni ne sauront où leur démarche les doit conduire: elles pensent agir en politiques et elles agissent en philosophes. Il faut avouer que Voltaire a beaucoup contribué à leur applanir ce chemin; il a été le précurseur de cette révolution, en y préparant les esprits, en jetant à pleines mains le ridicule sur les cuculati et sur quelque chose de mieux: il a dégrossi le bloc auquel travaillent ces ministres, et qui deviendra une belle statue d'Uranie, sans qu'ils sachent comment. Après d'aussi belles choses, je suis un peu fâché que ce même Voltaire fasse si platement ses pâques, et donne une farce aussi triviale au public; qu'il fasse imprimer sa confession de foi, à laquelle personne n'ajoute foi, et qu'il souille la mâle parure de la philosophie par les accoutremens de l'hypocrisie dont il s'affuble. Pour moi, il ne m'écrit plus; il ne me pardonnera jamais d'avoir été ami de Maupertuis: c'est un crime irrémissible. On dit qu'il s'est brouillé avec son évêque, que

celui-là s'est plaint en cour, et que le très-Chrétien' a prononcé contre Voltaire, que la peur a glacé le 1769.
pauvre philosophe, et qu'il s'est prêté à ces momeries de pâques et de l'autel, pour ne pas pousser à bout la patience des puissans dont il n'a pas mal abusé. Cet homme aurait eu trop d'avantages sur ses contemporains, s'ils n'étaient pas rachetés par quelques faiblesses: il est haineux comme le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, il punirait jus qu'au quatrième degré la génération des des Fontaines, des Rousseau, des Fréron, des Pompignan, etc.; cela n'est pas dans le goût de l'académie ni du portique, car vous autres philosophes :

Calmes du haut des cieux que Newton s'est soumis,

Vous êtes sourds aux cris d'impuissans ennemis ;

Un généreux mépris convertit en louange

La voix qui contre vous croasse dans la fange.

C'est ce qui doit arriver à tous ceux qui savent dédaigner de ridicules accusations; car qui croira sur la parole du gazetier du bas Rhin, qu'on tue un académicien octogénaire en le contrariant ou en le persifflant? Ce genre de mort a été ignoré jusqu'à nos jours et le sera éternellement. Les calomnies fines sont dangereuses; mais en vérité les platitudes n'attirent que du mépris.

Notre géomètre Berlinoïse se porte à merveille: il vit plus dans la planète de Vénus que sur ce petit globe terraquée. Le peuple, qui a peut-être entendu parler de Vénus, et de son passage par le disque du soleil, a été pendant deux nuits de suite sur pied pour observer ce phénomène: cela vous fera rire aux dépens de mes bons compatriotes; mais ils n'y entendent pas plus de finesse.

1769. Vous me parlez d'ouvrages que vous m'envoyez, lesquels ne me sont point parvenus jusqu'à présent. Je connais les *Synonymes* français, je les ai depuis long-temps. Ce livre est d'autant plus utile qu'il apprécie exactement la valeur des termes de votre langue; je soupçonne que c'est une nouvelle édition de cet ouvrage qui doit me venir.

Je vous avoue que je suis assez dégoûté des nouveaux livres qui paraissent à présent en France, on y voit tant de superfluité, beaucoup de paradoxes, des raisonnemens lâches et inconséquens, et avec ces défauts si peu de génie, qu'il y aurait de quoi se dégoûter des lettres, si le siècle précédent ne nous avait pas fourni des chefs-d'œuvres en tout genre. L'heureuse fécondité de ce siècle nous dédommage de la stérilité du nôtre. Je suis venu au monde à la fin de cette époque où l'esprit humain brillait dans toute sa splendeur. Les grands hommes qui ont fait la gloire de ces temps heureux, sont passés; il ne reste désormais en France que vous et Voltaire qui souteniez comme des colonnes fortes et puissantes les restes d'un édifice qui va s'écrouler. J'espère donc que nous sortirons du monde en même temps et que nous voyagerons en compagnie vers ce pays dont aucun géographe n'a donné la carte, dont aucun voyageur n'a donné la description, dont aucun quartier-maître n'a indiqué le chemin, et dont nous serons réduits à nous frayer la voie à nous-mêmes: mais jusqu'au moment du départ jouissez d'une santé parfaite, goûtez de tout le bonheur que notre condition comporte, et conservez votre ame dans une tranquillité inébranlable. Ce sont les vœux de tous les philosophes pour leur cher Athénagoras. Sur ce etc.

L E T T R E X L I I.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 7 août.

S I R E,

ME voilà, Dieu merci, parfaitement tranquille, sur la parole de V. M., au sujet des deux seules contrées de l'univers auxquelles je prenne intérêt, celle qui a le bonheur de vous avoir pour souverain, et celle que j'ai l'honneur d'habiter. Après cette assurance, que les catholiques romains, dits mahométans, et les schismatiques soi-disant tolérans, s'égorgent à leur plaisir, je me contenterai de dire un *de profundis* pour le repos de leurs âmes, sans inquiétude sur le succès de leurs armes et sur les grands événemens qui, je crois, n'en résulteront pas. Si l'alcoran est vainqueur, nous en ferons quit-tes pour croire à la jument Borac.

1769.

Je ne fais pas si les Corfès que nous avons envoyés dans l'autre monde, y feront mieux que dans celui-ci; mais il me semble que Sertorius Paoli a fait une assez plate fin. On l'accuse d'être *un peu* poltron; il y a *un peu* paru par sa conduite, et il faut avouer que c'est un défaut *un peu* essentiel pour le chef d'une nation qui veut être libre.

On assure que le pape cordelier se fait beaucoup tirer la manche pour abolir les jésuites; je n'en suis pas trop étonné; proposer à un pape de détruire cette brave milice, c'est comme si on proposait à V. M. de licencier son régiment des gardes. Cependant

1769. — on est, je crois, bien surpris en Espagne, en Portugal et à Naples, que le successeur de St. Pierre dispute à V. M. le droit de conserver les enfans d'Ignace. Cela paraît aussi étonnant dans ces contrées éclairées, que l'aventure des deux missels qu'on jeta autrefois au feu pour savoir lequel des deux était le meilleur, et qui furent brûlés tous deux, au grand ébahissement des spectateurs. Mais ce qui pourra divertir un moment V. M., c'est que le général des jésuites, dans une requête présentée au feu Pape, m'a fait l'honneur de me citer comme une autorité *non suspecte* en faveur de son ordre, parce que j'ai dit quelque part que les jésuites sont les janissaires du saint siège, nécessaires comme eux au soutien de l'empire.

J'ignore comment Voltaire sera avec le nouveau vicaire de Dieu en terre; il était, à ce qu'il prétend, vivement menacé d'excommunication par son prédécesseur. Il m'écrit qu'il a eu grand'peur d'être *martyr*, et que c'est pour cela qu'il s'est *confessé*; afin de rester tout au plus *confesseur*. Il vient de faire une petite brochure intitulée, *paix perpétuelle*, qui est une violente déclaration de guerre, ou continuation de guerre contre ce que vous savez. Il dit que son évêque d'Annecy, qui s'intitule Prince de Genève, est cousin germain de son maçon, et que c'est un prélat qui n'a pas le mortier liant.

Il me paraît, Sire, tout aussi impossible qu'à V. M. de croire qu'un vieillard de 80 ans meure de chagrin ou d'apoplexie, parce qu'on l'a appelé radoteur; mais j'ose assurer V. M. que ses Berlinoises ont eu la bonté de le croire, et je n'en suis pas étonné, depuis que je fais de V. M. qu'ils ont été

sur

sur pied pendant *deux nuits* pour voir passer Vénus sur le soleil. 1769.

Heureusement, Sire, votre académie des sciences ne ressemble pas au reste de la nation; ses mémoires sont un excellent ouvrage, et prouvent que c'est une des sociétés savantes les mieux composées de l'Europe. Je ne parle pas seulement de M. de la Grange, dont le mérite est bien connu de V. M.; je parle entre autres de Mrs. Lambert et Béguelin, qui donnent tous deux d'excellens mémoires dans ce recueil, et qui me paraissent dignes des bontés dont V. M. a toujours honoré le mérite.

V. M. me donne rendez-vous à la vallée de Josaphat; il y a grande apparence que je l'y devancerai. Je ne fais pas d'où procède le St. Esprit, mais je voudrais bien savoir d'où procèdent les deux vraies divinités de ce monde, la digestion et le sommeil. J'irais les chercher quelque part qu'elles fussent.

Je supplie V. M. de recevoir mon très-humble compliment sur le mariage de M^{gr}. le Prince de Prusse. Je me flatte qu'elle est bien persuadée du vif intérêt que je prends à tout ce qui concerne son illustre maison et son auguste personne. C'est dans ces sentimens et avec le plus profond respect que je serai toute ma vie etc.

LETTRE XLIII.

D U R O I.

Le 14 Septembre.

JE profite du départ du Sr. Grimm pour vous faire parvenir cette lettre et pour vous apprendre que jusqu'à présent il semble que la fortune, le hasard

— où la Providence n'ont pas décidé en faveur de laquelle
 1769. des nations belligérantes se déclarerait la victoire. M. St. Nicolas, qui navige sur une meule de moulin, et qui a une bonne tête comme l'on fait, a persuadé au prince Gallizin de se retirer auprès de Kaminieck.

Je suis bien aise que vous soyez content des mémoires de notre académie. Les trois sujets dont vous parlez sont sans contredit ce qu'il y a de mieux dans ce corps. Les hommes à talens en tout genre se sont rares; on a bien de la peine à trouver des hommes supérieurs comme on les désirerait, et dans nos temps de stérilité, on serait embarrassé à faire un meilleur choix.

Si vous ne voulez pas me revoir à la vallée de Josaphat, déterminez-vous donc à me revoir ici; il n'y a point de milieu entre l'un et l'autre; cependant j'aimerais mieux que ce fût ici en chair et en os, plutôt que je ne fais comment, en guise de fantôme; car sans langue et sans voix notre conversation ne m'a pas la mine d'être fort brillante. Je charge M. Grimm de vous rendre toute la part et tout l'intérêt que je prends à votre personne. Vous connaissez d'ailleurs l'estime avec laquelle je suis etc.

LETTRE XLIV.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 16 Octobre.

SIRE,

M. Grimm, qui n'est de retour en France que depuis peu de jours, m'a remis la lettre dont V. M. m'a honoré, et dont je la prie de recevoir mes très.

humbles remerciemens. Il est revenu, Sire, pénétré des sentimens de respect, d'admiration et d'attachement que V. M. inspire à tous ceux qui ont l'honneur de l'approcher. Mais ce qui m'intéresse encore davantage, car je ressemble à Bartholomée qui allait *droit au solide*, M. Grimm m'a donné les nouvelles les plus satisfaisantes de la santé de V. M., et de sa gaieté, qui en est elle-même une preuve. 1769.

Les trois sujets dont V. M. me fait l'honneur de me parler, Mrs. de la Grange, Béguelin et Lambert, sont en effet les meilleurs de l'académie, et très-dignes à cet égard des bontés de V. M. J'espère que le jeune M. Bernouilli marchera sur leurs traces. On m'a envoyé depuis peu une dissertation de M. Cochius, qui a remporté le prix de métaphysique; elle m'a paru bien faite et pleine d'une saine philosophie; si M. Cochius n'est pas de l'académie, il me semble qu'il y ferait bien placé dans la classe de philosophie spéculative, ou dans celle des belles-lettres.

On assure, Sire, et je n'ai pas de peine à le croire, que l'empereur est retourné à Vienne enchanté de V. M.; c'est bien sûrement ce qu'il a vu de mieux dans tous ses voyages. Puisque ce prince a vu V. M. et qu'il la connaît, je suis bien sûr qu'il ne lui fera pas la guerre, et voilà sur-tout ce qui m'occupe; car la tranquillité et le bien-être de V. M. me sont encore plus chers que sa gloire, qui même n'a rien à perdre par sa conduite admirable depuis six ans de paix. A cette condition, je permets aux Turcs et aux Russes de s'égorger tant qu'ils le voudront.

Ma santé est toujours bien incertaine; je voudrais du moins qu'elle me laissât assez de force pour aller

— mettre encore une fois aux pieds de V. M. les sentimens dont je suis pénétré pour elle ; car c'est un triste rendez-vous que la vallée de Josaphat. Mais de quelque manière que je la revoie, elle trouvera toujours en moi la reconnaissance, le respect profond, et l'admiration avec laquelle je suis etc.

L E T T R E X L V.

D U R O I.

Le 15 Novembre.

JE suis bien aise d'avoir fait la connaissance du Sr. Grimm. C'est un garçon d'esprit, qui a la tête philosophique, et dont la mémoire est ornée de belles connaissances. Il n'aura jamais pu vous dire combien je vous estime et combien je prends intérêt à tout ce qui vous regarde. Il a trouvé ma santé assez bonne, parce que le moment de convalescence qui suit un accès de goutte, est précisément celui où l'on se trouve le mieux. D'ailleurs le meilleur remède pour la jeunesse et pour les vieillards est sans contredit la tranquillité d'ame, qui inspirant une joie douce, met un nouveau baume dans le sang et apaise ces mouvemens violens qui détruisent nos faibles ressorts. Je crois que le bon cordelier pape aura besoin de recourir à ce remède ; du moins Messieurs ses enfans lui préparent-ils une belle tablature. J'aimerais autant être favetier que pape dans ce siècle-ci. Le prestige est détruit, et le misérable charlatan continue à crier sa drogue que personne n'achète,

tandis que des téméraires s'acharnent à renverser son théâtre. Je ne fais quel Anglais, après avoir tiré l'horoscope de la hiérarchie, ayant calculé sa durée, en a fixé le terme à la fin de ce siècle. Je ne ferais pas fâché de voir ce spectacle; toutefois il me semble que cela n'ira pas si vite, et qu'elle soutiendra ses absurdités peut-être encore une couple de siècles, d'autant plus qu'elles sont appuyées par l'enthousiasme de la populace.

Ce que je viens de dire fait naître la question; s'il se peut que le peuple se passe de fables dans un système religieux? Je ne le crois pas, à cause que ces animaux que l'école a daigné nommer raisonnables, ont peu de raison en effet. Qu'est-ce que quelques professeurs éclairés, quelques académiciens sages, en comparaison d'un peuple immense qui forme un grand État? La voix de ces précepteurs du genre humain est peu entendue et ne s'étend pas hors d'une sphère resserrée. Comment vaincre tant de préjugés sucés avec le lait de la nourrice? Comment lutter contre la coutume, qui est la raison des fots, et comment déraciner du cœur des hommes un germe de superstition que la nature y a mis et que le sentiment de leur propre faiblesse y nourrit? Tout cela me fait croire qu'il n'y a rien à gagner sur cette belle espèce à deux pieds et sans plumes, qui probablement fera toujours le jouet des fripons qui voudront la tromper.

Pour notre académie, sans être bien brillante, elle va doucement son chemin. L'approbation que vous donnez à quelques-uns de ses membres, me les rend encore plus précieux. L'espérance que vous

— me donnez de faire un tour dans ces contrées, me
 1769. fait plus de plaisir que n'en auraient les Juifs à la
 seconde apparition d'Elie. Je m'en tiens au présent ;
 je ne connais point la carte qui situe la vallée de Jo-
 saphat, ni le chemin qui peut y conduire, ni le lan-
 gage qu'on y parle; il est plus sûr de vous voir ici
 avec tous mes sens et de pouvoir assurer de vive voix
 combien je vous estime etc.

L E T T R E X L V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 1 Décembre.

SIRE,

JE crois V. M. fort occupée, dans ce moment de fer-
 mentation violente dont le nord de l'Europe est agité;
 je crains toujours de l'importuner par des lettres inu-
 tiles; mais je ne puis me refuser la satisfaction de lui
 témoigner toute la part que je prends à la joie qu'a
 dû lui donner la naissance d'un nouveau Prince dans
 son auguste et illustre maison. J'espère que S. A. R.
 Madame la Princesse de Prusse lui donnera bientôt
 un nouveau sujet de satisfaction par une naissance
 semblable. J'ai eu l'honneur, il y a quelque temps,
 de remercier V. M. par une assez et trop longue let-
 tre des éclaircissens qu'elle a bien voulu me don-
 ner. Si j'osais prendre cette liberté, je lui demande-
 rais ce qu'elle augure de la présente guerre, et du
 sort de la Pologne, dont le souverain me paraît être
 le St. Esprit des Rois. Voltaire ne me paraît pas fâché
 que les affaires des Turcs aillent mal; il prétend

que s'ils ne sont pas convertisseurs ni persécuteurs, — ils sont abrutisseurs. Pour moi, quand il arrive à ma 1769.
pauvre tête, ce qui lui arrive souvent, de se trouver assez mal sur mes épaules, je pense au pauvre grand Visir à qui on vient d'abattre la sienne, et je trouve que le lot de la mienne est encore meilleur, tout mauvais qu'il est en lui-même, sur-tout quand je le compare, Sire, au lot de la vôtre, qui suffit seule à tant d'objets, et qui trouve encore du temps pour cultiver avec le plus grand succès, la philosophie et la poésie. Vous les avez réconciliées ensemble; puissiez-vous réconcilier de même St. Nicolas et la jument Borac, qui dans la dernière affaire sur-tout me paraît n'avoir été qu'une bête. Je suis etc.

L E T T R E X L V I I .

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 18 Décembre.

S I R E,

IL n'y a que peu de temps que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M. , et certainement je fais scrupule de l'importuner trop souvent par mes lettres, persuadé, comme de raison, qu'elle a beaucoup mieux à faire que de me lire. Mais je ne puis pourtant me dispenser de lui faire mes très-humbles remerciemens sur le prologue qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. La Princesse qui en est l'objet, m'y paraît louée avec autant de galanterie que de finesse; je fais d'ailleurs qu'elle mérite ces éloges par ce que V. M. m'a fait l'honneur de me dire plu-

— 1769. fleurs fois de son grand talent pour la musique ; si on changeait la Princesse en Prince, je fais bien, Sire, à qui ces éloges pourraient encore mieux s'appliquer, en y joignant à la vérité des éloges encore plus mérités, s'il est possible, sur des objets plus grands et plus essentiels au bonheur des hommes. La fin de ce prologue, Sire, est une plaisanterie neuve et de très-bon goût ; *avances, mes bâtards*, m'a fait beaucoup rire. Hélas ! Melpomène et Thalie n'ont presque plus que des bâtards ; car nos comédiens même de Paris ne sont pas des enfans trop légitimes.

Je remercie très-humblement V. M. des nouvelles qu'elle veut bien me donner de sa santé ; ce qu'elle ajoute me fait encore autant de plaisir, sur la tranquillité d'ame dont elle me paraît jouir en ce moment. Cette tranquillité d'ame, Sire, m'assure d'abord du bonheur, de V. M., auquel je m'intéresse de préférence ; elle assure ensuite par contrecoup le bonheur de vos sujets, et peut-être les dispositions pacifiques des autres Princes de l'Europe. Je ne fais si le vendeur d'orviétan, ci-devant cordelier, est aussi tranquille sur le sort de sa vieille barque échopée ; je crois cependant qu'elle durera encore plus que lui. J'avoue qu'on achète beaucoup moins sa drogue : mais il y a pourtant encore, je ne dis pas seulement dans le peuple, je dis dans les conditions les plus relevées, des hommes qui achètent la drogue et qui la prennent avec respect, et d'autres qui à la vérité ne la prennent pas après l'avoir achetée, mais qui n'osent la jeter au feu.

La question, *s'il se peut faire que le peuple se passe de fables dans un système religieux*, mériterait

bien, Sire, d'être proposée par une académie telle que la vôtre. Je pense, pour moi, qu'il faut toujours enseigner la vérité aux hommes, et qu'il n'y a jamais d'avantage réel à les tromper. L'académie de Berlin, en proposant cette question pour le sujet du prix de métaphysique, se ferait, je crois, beaucoup d'honneur, et se distinguerait des autres compagnies littéraires, qui n'ont encore que trop de préjugés. V. M. me permettra à cette occasion de l'assurer de toute la reconnaissance de Mrs. de la Grange, Lambert et Béguelin, qui me paraissent bien pénétrés des bontés de V. M., et bien empressés de les mériter de plus en plus.

Je finis en priant V. M. de recevoir avec sa bonté ordinaire, les vœux que je fais pour elle au commencement de l'année où nous allons entrer. C'est la trentième de son glorieux règne; puisse-t-elle être suivie de trente autres; et puisse la destinée ajouter à ses illustres jours tout ce qu'elle me paraît vouloir retrancher aux miens !

Je suis avec le plus profond respect, la plus tendre reconnaissance, et la plus vive admiration etc.

L E T T R E X L V I I I.

D U R O I.

Le 4 Janvier.

LE nord, Monsieur Protagoras, est plus tranquille que vous ne le croyez; c'est l'orient où règnent le trouble, la guerre et la confusion. Nous autres qu'on appelle les vieillards de l'Europe, nous sommes trop pesans pour tracasser comme certaine nation du sud

1770.

qu'on appelle les Welches. Cette nation gentille fourre son nez par-tout, souvent où elle n'a que faire, et porte l'inquiétude qui la dévore d'un bout du globe à l'autre; elle croit qu'en la communiquant, elle diminuera la portion qui lui en est échue, et qu'elle en deviendra moins agitée; mais c'est peine perdue, dit-on, et pour la rendre plus tranquille (je n'ose pas dire plus sage) il faudrait exorciser le démon qui la possède; selon ce que m'assura en dernier lieu un théologien grave, avec lequel je m'entretiens sur mon salut. Je laisse le puîné dans la catégorie où vous le rangez avec le Roi des Sarmates; jamais concile ne l'a accouplé de tel compagnon; quelque peu de crédit qu'ils ayent à présent, leur tour pourra revenir; si le destin le veut, ils reprendront faveur et feront fortune. Ce Monsieur *** est encore jeune; il est comme le Duc de Laurangais; à force de faire des sottises il deviendra sage: sa naissance n'est constatée que depuis quinze cents ans; vous voyez qu'il est encore dans l'enfance. Dieu fait combien de milliers d'années se sont écoulées avant que son vieux papa parvînt à s'accréditer et à jouir de la considération qu'il a présentement. Le temps fait tout; il produit, il exhausse, il abaisse, il relève les Dieux et les hommes. Fions-nous-en à lui, mon cher d'Alembert, et Monsieur le Chevalier trouvera à son tour le moment de briller.

En attendant, ma famille s'amuse à faire des enfans : c'est un bon remède pour l'oïveté, et qui est en son lieu quand on a soutenu sept années de guerre. Je vous remercie de la part que vous y prenez, et si c'était dans les temps de Catherine de Médicis, je vous prierais de faire l'horoscope de l'embryon qui

1770.
dans fix mois pourra venir au monde ; mais je vous en dispense. Pour moi, au lieu de faire des enfans, je fais des mauvais mémoires pour l'académie, dont vous verrez ici un échantillon. Je crois que vous ferez assez de mon opinion pour le principe : je suis mes idées, que je crois calculées pour le bien de l'humanité et pour persuader nos prêtres de les adopter. J'ai été obligé de les ménager ; pourvu que le bien se fasse, qu'importent les moyens qui peuvent l'acheminer ? Je suis grand partisan de la morale, parce que je connais beaucoup les hommes, et que je m'aperçois du bien qu'elle peut produire. Pour un algébriste, qui vit dans son cabinet, il ne voit que des nombres, des proportions ; mais cela ne fait pas aller le monde moral, et de bonnes mœurs valent mieux pour la société que tous les calculs de Newton. J'espère que vous me direz franchement votre sentiment sur mon mémoire, bien assuré de mon estime et que je prie Dieu de vous avoir en sa sainte et digne garde.

L E T T R E X L I X.

D U R O I.

Le 8 janvier.

Vous savez que nous autres poëtes nous sommes accusés d'aimer un peu trop la flatterie et l'hyperbole ; cependant le prologue fait pour l'Electrice de Saxe n'en est pas susceptible, parce que cette princesse est douée des plus rares qualités et possède des

1770.

talens qui suffiraient à la réputation d'une particulière. Cependant, comme le public est plus malin qu'admirateur, il fallait le contenter en faisant une petite sortie sur les comédiens, qui méritaient bien d'être relevés. Je crois que vous avez de la peine à Paris à trouver de bons sujets; mais si vous connaissiez ceux qui représentaient cette pièce, votre troupe en comparaison vous paraîtrait divine. Si, comme le disent les philosophes, toutes les occupations des hommes sont des jeux d'enfans, autant vaut-il faire un mauvais prologue que de troubler la tranquillité de l'Europe. Je n'ai rien à démêler ni avec Mahomet ni avec les Sarmates qui s'entredéchirent. Je vis en paix et en bonne intelligence avec tous mes voisins, et je fais des vaudevilles pour m'amuser.

J'ignore ce que pense l'infailible qui siège aux sept montagnes; mais je fais qu'il s'intéresse pour achever et perfectionner notre église catholique de Berlin, et qu'il ne me hait pas, me regardant comme un des suppôts de sa garde prétorienne, qu'on veut le contraindre à licentier: il se contente de disputer pied à pied les restes d'un crédit idéal qui lui fait craindre une banqueroute prochaine. Il se trouve dans le cas de votre contrôleur des finances; mais je parierais bien que la France, comme le plus ancien royaume de l'univers, aura le pas de la banqueroute, et que vos bourses se trouveront vides avant que le règne de la superstition soit aboli.

La question que vous proposez à notre académie est d'une profonde philosophie. Vous voulez que nous scrutons la nature et la trempe de l'esprit humain, pour décider si l'homme est susceptible d'en

croire plutôt le bon sens que son imagination. Selon mes faibles lumières je pencherais pour l'imagination, par ce que le système merveilleux séduit, et que l'homme est plus raisonneur que raisonnable. Je m'appuie dans ce sentiment sur l'expérience de tous les temps et de tous les âges. Vous ne trouverez aucun peuple dont la religion n'ait été un mélange de fables absurdes, et d'une morale nécessaire au maintien de la société. Chez les Egyptiens, chez les Juifs, chez les Perses, chez les Grecs et les Romains, c'est la fable qui sert de base à la religion. Chez les peuples de l'Afrique vous trouvez pareillement ce système merveilleux établi, et si vous ne rencontrez point la même démente dans les îles Mariannes, c'est que ses habitans n'avaient du tout aucun culte. La nation qui paraît la moins imbue de superstition, est sans contredit la chinoise. Mais si les grands suivirent la doctrine de Confucius, le peuple ne parut pas s'en accommoder; il reçut à bras ouverts les Bonzes, qui le nourrirent d'impostures, aliment propre à la populace et adapté à sa grossièreté. Ces preuves que je viens d'alléguer, sont prises des exemples que nous fournit l'histoire; il en est encore d'autres qui me paraissent plus fortes, prises de la condition des hommes et de l'empêchement qu'un ouvrage journalier et nécessaire met à ce que la multitude des habitans puisse être éclairée pour se mettre au-dessus des préjugés de l'éducation. Prenons une monarchie quelconque; convenons qu'elle contient dix millions d'habitans; sur ces dix millions décomptons d'abord les laboureurs, les manufacturiers, les artisans, les soldats, il restera à peu-près cinquante mille per-

1770. — bonnes tant hommes que femmes ; de celles-là décomptons vingt-cinq mille pour le sexe féminin , le reste composera la noblesse et la bonne bourgeoise ; de ceux-là examinons combien il y aura d'esprits inappliqués , combien d'imbécilles , combien d'ames pusillanimes , combien de débauchés , et de ce calcul il résultera à peu-près , que sur ce qu'on appelle une nation civilisée contenant environ dix millions d'habitans , à peine trouverez-vous mille personnes lettrées , et entre celles-là encore quelle différence pour le génie ? Supposez donc qu'il fût possible que ces mille philosophes fussent tout du même sentiment et aussi dégagés de préjugés les uns que les autres ; quels effets produiront leurs leçons sur le public ? Si huit dixièmes de la nation , occupés pour vivre , ne lisent point ; si un autre dixième encore ne s'applique pas par frivolité , par débauche ou par ineptie ; il résulte de là que le peu de bon sens dont notre espèce est capable , ne peut résider que dans la moindre partie d'une nation , que le reste n'en est pas susceptible , et que les systèmes merveilleux prévaudront par conséquent toujours sur le grand nombre. Ces considérations me portent donc à croire que la crédulité , la superstition et la crainte timorée des ames faibles , l'emportera toujours dans la balance du public , que le nombre des philosophes sera petit dans tous les âges , et qu'une superstition quelconque dominera l'univers. La religion chrétienne était une espèce de théisme dans le commencement ; elle naturalisa bientôt les idoles et les cérémonies payennes , auxquelles elle accorda l'indigénat , et à force de broderies nouvelles , elle couvrit si bien l'étoffe simple

qu'elle avait reçue dans son institution , qu'elle devint méconnaissable. L'imperfection , tant en morale qu'en physique , est le caractère de ce globe que nous habitons ; c'est peine perdue d'entreprendre de l'éclairer , et souvent la commission est dangereuse pour ceux qui s'en chargent. Il faut se contenter d'être sage pour soi , si on peut l'être , et abandonner le vulgaire à l'erreur , en tâchant de le détourner des crimes qui dérangent l'ordre de la société. Fontenelle disait très-bien , que s'il avait la main pleine de vérités , il ne l'ouvrirait pas pour les communiquer au public , parce qu'il n'en valait pas la peine ; je pense à peu-près de même , en faisant des vœux pour le philosophe Diagoras , et priant Dieu de l'avoir en sa sainte garde.

L E T T R E L.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris , ce 29 janvier.

S I R E ,

LA lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire en date du 4 de ce mois , et le mémoire qui y était joint , ne me sont parvenus qu'avant-hier , 27 du même mois ; je ne fais par quelle fatalité ce paquet a été si long-temps en route , et je ne prends la liberté d'entrer dans ce détail , qu'afin que V. M. ne me soupçonne point de négligence. Je n'ai pas en effet perdu un moment pour lire cet excellent mémoire ;

et je puis, Sire, assurer avec vérité à V. M. que je
 1770. suis absolument de son avis sur les principes qui doi-
 vent servir de base à la morale. Si V. M. veut prendre
 la peine de jeter les yeux sur mes Elémens de philo-
 sophie, tome IV de mes Mélanges p. 72 et 92, elle
 verra que j'y indique comme la source de la morale
 et du bonheur *la liaison intime de notre véritable inté-
 rêt avec l'accomplissement de nos devoirs*, et que je regarde
*l'amour éclairé de nous-même comme le principe de tout
 sacrifice moral*. Il est vrai, Sire, que je n'ai presque
 fait qu'indiquer ces vérités, que V. M. développe si
 bien dans son ouvrage avec la plus saine et la plus
 éloquente philosophie.

Un seul point, Sire, m'a toujours embarrassé pour
 rendre absolument universel et sans restriction ce
 principe de la morale; c'est de savoir si ceux qui n'ont
 rien, qui donnent tout à la société et à qui la société
 refuse tout, qui peuvent à peine nourrir de leur
 travail une famille nombreuse, ou même qui n'ont
 pas de quoi la nourrir, si les hommes, dis-je, peuvent
 avoir d'autre principe de morale que la loi, et com-
 ment on pourrait leur persuader que leur véritable
 intérêt est d'être vertueux, dans le cas où ils pour-
 raient impunément ne l'être pas. Si j'avais trouvé à
 cette question une solution satisfaisante, il y a long-
 temps que j'aurais donné mon catéchisme de morale.

Je voudrais bien être en état de répondre plus au
 long à V. M.; mais depuis trois semaines, des vertiges
 fréquens m'ont causé une faiblesse de tête qui m'inter-
 dit toute application, et me permet à peine de tenir
 la plume. V. M. fait d'excellens mémoires, tandis
 que

que son auguste famille fait des enfans ; je ne puis, moi, faire ni l'un ni l'autre, grâce au détachement de ma pauvre machine. Mais ce qui ne s'affaiblira jamais en moi, Sire, ce sont les sentimens d'admiration, de vive reconnaissance et de très-profond respect avec lesquels je serai toute ma vie, etc.

1770

L E T T R E L I.

D U R O I.

Le 17 février.

L'APPROBATION que vous donnez à mon mémoire me fait d'autant plus de plaisir, que votre suffrage a plus de poids que n'en auraient les suffrages de dix mille ignorans. Pour répondre à l'objection que vous me faites à l'égard de ceux qui croupissent dans la dernière misère, il faut premièrement convenir que la police de son côté, et la charité des bonnes ames du leur, viennent au secours des malheureux, et qu'il n'y a point d'exemple (sauf les calamités publiques), où l'on ait vu une famille, pas même un seul homme, mourir exactement de faim. Les hommes les moins bien partagés de la fortune sont ceux qui n'ont de fonds que leurs bras et leur industrie ; une maladie qui leur survient les réduit aussitôt aux abois, à cause que leurs revenus cessent avec leur travail ; relevant d'une maladie ils se trouvent endettés, et trop faibles pour reprendre leur ouvrage. Cette situation sans doute est dure, sur-tout s'ils sont surchargés d'une famille ; mais au lieu de voler et

— 1770. d'affaffiner fur les grands chemins, ce qui conduit à la potence ou à la roue, n'auront-ils pas plutôt recours à la compaffion de perfonnes vertueufes, pour fe procurer un foulagement honnête dans leur misère, au lieu de fe précipiter dans un malheur cent fois plus affreux ? Les principes réprimans du vice que j'ai propofés, font, l'amour de la confervation, qui doit faire craindre aux hommes d'entreprendre des actions que les lois puniffent en leur ôtant la vie; l'amour de la réputation, qui doit empêcher de fe déshonorer en fe livrant en aveugle à fa paffion; et l'amour de la belle gloire, ce puiffant aiguillon, qui fait abhorrer à ceux qui en font excités tout ce qui pourrait flétrir leur nom, et les pousse à pratiquer tout ce que la vertu a de plus fublime. Si l'on applique à propos cette panacée aux différens maux de l'ame, il eft sûr que l'on fera d'étonnantes guérifons. Vous voyez que dans tout ce raifonnement je fuppose pour bafe que je m'adrefse à une nation où les lois gouvernent; car il eft bien vrai que fans le principe réprimant des punitions, la force du raifonnement ne ferait pas fuffifante pour arrêter feule les faillies féroces d'un amour propre déordonné. Je ne vous en dirai pas davantage pour cette fois, tant pour ménager votre fanté que faute de matière, priant Dieu, etc.

L E T T R E L I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 9 mars.

S I R E,

JE suis pénétré de reconnaissance de la bonté avec laquelle V. M. daigne interrompre ses importantes affaires pour s'occuper un moment des rêveries métaphysiques d'un pauvre malade. La réponse qu'elle a bien voulu faire à la difficulté morale que j'ai pris la liberté de lui proposer sur son excellent mémoire, a certainement toute la solidité dont la matière est susceptible. Je conviens que d'une part la crainte des lois et des supplices, et de l'autre l'espérance d'être soulagé par les ames vertueuses, peuvent être un frein capable de retenir ceux qui sont dans l'indigence; mais je suppose, ce qui est possible, que l'indigent soit d'une part sans espérance d'être secouru, et que de l'autre il soit assuré de pouvoir en cachette dérober au riche une partie de son superflu, pour subvenir à sa propre subsistance, et je demande ce qu'il doit faire en ce cas, et s'il peut ou même s'il doit se laisser mourir de faim lui et sa famille? La difficulté n'est pas la même pour celui qui possède quelque chose; il ne doit rien dérober, même en cachette, parce qu'il a intérêt qu'on n'en agisse pas de même à son égard.

Je prie V. M. de me permettre aussi quelques réflexions sur une autre question dont j'ai eu l'honneur de l'entretenir, et qui m'a valu de sa part une lettre si belle et si philosophique; savoir, *sur en matière de*

— religion, ou même en quelque matière que ce puisse
 1770. être, il est utile de tromper le peuple? Je conviens avec V. M. que la superstition est l'aliment de la multitude; mais elle ne doit, ce me semble, se jeter sur cet aliment, que dans le cas où on ne lui en présentera pas un meilleur. La superstition, bien inculquée et enracinée dès l'enfance, cède sans doute à la raison lorsqu'elle vient à se présenter; elle arrive trop tard et la place est prise; mais qu'on présente en même temps et pour la première fois, même à la multitude ignorante, des absurdités d'un côté telles que nous en connaissons, et de l'autre la raison et le bon sens; V. M. pense-t-elle que la raison n'eût pas la préférence? Je dirai plus: la raison, lors même qu'elle arrive trop tard, n'a qu'à persévérer pour triompher un jour, et chasser sa rivale. Il me semble qu'il ne faut pas, comme Fontenelle, tenir la main fermée quand on est sûr d'y avoir la vérité; il faut seulement ouvrir avec sagesse et avec précaution les doigts de la main l'un après l'autre, et petit à petit la main est ouverte tout à fait, et la vérité en sort tout entière. Les philosophes qui ouvrent la main trop brusquement sont des fous; on leur coupe le poing, et voilà tout ce qu'ils y gagnent: mais ceux qui la tiennent fermée absolument, ne font pas pour l'humanité ce qu'ils doivent.

Les occupations de V. M. ne lui permettent pas d'entendre plus long-temps ma diatribe, et la faiblesse de ma tête, toujours vide et étonnée, m'empêcherait, quand je l'oserais, de suivre plus loin ces réflexions. Puisse la destinée, Sire, conserver long-temps à V. M. la tête qu'elle a reçue de la nature,

et qui est bien plus nécessaire que la mienne à l'humanité et à la philosophie! 1770.

Je suis avec le plus profond respect, la plus grande admiration et la plus vive reconnaissance, etc.

L E T T R E L I I I .

D U R O I .

Le 3 avril.

JE foudraierais que votre santé plus forte et plus vigoureuse vous permît d'étendre vos lettres, parce qu'en discutant beaucoup les matières, on les éclaircit, et que vos lumières peuvent m'instruire. S'il s'agissait de plaisanter, je terrasserais bien vite la difficulté que vous me faites naître, en répondant que ce n'est pas à un Français à la proposer, à un Français qui voit honorer chez lui les plus gros voleurs et rouer ceux qui ont pris trop peu. Vous voyez aborder toute la France chez vos fermiers généraux, chez vos receveurs, vos trésoriers, etc., tous gens qui font métier de dépouiller votre roi et son royaume. Mais j'abandonne cette défense de ma cause, qui n'est pas digne de sa gravité ni de son importance, et reprenant mon sérieux et ma physionomie de pédagogue, je vous dirai que le cas, mon cher d'Alembert, que vous me proposez, ne peut presque pas arriver, parce que tous les cœurs ne sont pas également endurcis, et qu'il se trouve dans toutes les communautés et dans toutes les sociétés de bonnes âmes, sensibles aux cris de la misère.

— 1770. Toutefois, si par impossible, il se trouvait une famille dépourvue de toute assistance et dans l'état affreux où vous la dépeignez, je ne balancerais pas à décider que le vol lui devient légitime: 1°. Parce qu'elle a éprouvé des refus, au lieu de recevoir des secours; 2°. Parce que se laisser périr soi, sa femme et ses enfans, est un bien plus grand crime que de dérober à quelqu'un de son superflu; 3°. Parce que l'intention du vol est vertueuse et que l'action en est d'une nécessité indispensable: je suis même persuadé qu'il n'est aucun tribunal, qui ayant bien constaté la vérité du fait, n'opinât à absoudre un tel voleur. Les liens de la société sont fondés sur des services réciproques; mais si cette société se trouve composée d'ames impitoyables, tous les engagemens sont rompus, et l'on rentre dans l'état de la pure nature, où le droit du plus fort décide de tout.

Voilà ce qu'un philosophe ébauché peut répondre au grand Anaxagoras qui s'amuse de ce balbutiage. Vous me proposez ensuite en peu de mots une question à laquelle je ne pourrais répondre, selon le noble usage tudesque, que par un gros in-folio. Comment, mon cher Anaxagoras, ne voyez-vous pas dans quelle discussion je ne pourrais me dispenser d'entrer pour détailler toute cette matière? Je me resserrerai donc le plus que possible pour vous satisfaire. Si nous nous plaçons au premier jour du monde, et que vous me demandiez *s'il est utile de tromper le peuple*, je vous répondrai que non, parce que l'erreur et la superstition étant inconnues, on ne doit pas les introduire, on doit même les empêcher d'éclore. En parcourant l'histoire, je

trouve deux fortes d'impostures, les unes à la fortune —
desquelles la superstition a servi de marche-pied, et 1770.
celles qui, à l'aide de quelques préjugés, ont pu servir
à manier l'esprit du peuple pour son propre avantage.
Les premiers de ces imposteurs ce sont les Bonzes,
les Zoroastre, les Numa, les Mahomet, etc. pour
ceux-là je vous les abandonne. L'autre espèce sont
les politiques, qui, pour le plus grand bien du gou-
vernement, ont eu recours au système merveilleux,
afin de mener les hommes, de les rendre dociles.
Je compte de ce nombre l'usage qu'on faisait à Rome
des augures, dont le secours a souvent été si utile,
pour arrêter ou calmer des séditions populaires que
des tribuns entreprenans voulaient exciter. Je ne
faurais condamner Scipion l'Africain de son com-
merce avec une Nymphé, par lequel il acquit la
confiance de ses troupes et fut en état d'exécuter de
brillantes entreprises; je ne blame point Marius de
sa vieille, ni Sertorius de ce qu'il menait une biche
avec lui. Tous ceux qui auront à traiter avec un
grand ramas d'hommes qu'il faut conduire au même
but, seront contraints d'avoir quelquefois recours
aux illusions, et je ne les crois pas condamnables,
s'ils en imposent au public par les raisons que je
viens d'alléguer. Il n'en est pas de même de la
superstition grossière. C'est une des mauvaises drogues
que la nature a semées dans cet univers et qui tient
même au caractère de l'homme; et je suis morale-
ment persuadé, que si l'on établissait une colonie
nombreuse d'incrédules, au bout d'un certain nombre
d'années on y verrait naître des superstitions. Ce
système merveilleux semble fait pour le peuple. On

1779. — abolit une religion ridicule et l'on en introduit une plus extravagante. On voit des révolutions dans les opinions, mais c'est toujours un culte qui succède à quelque autre. Je crois qu'il est bon et très-utile d'éclairer les hommes. Combattre le fanatisme, c'est défarmer le monstre le plus cruel et le plus sanginaire; crier contre l'abus des moines, contre ces vœux si opposés aux desseins de la nature, si contraires à la multiplication, c'est véritablement servir sa patrie. Mais je crois qu'il y aurait de la maladresse, et même du danger, à vouloir supprimer ces alimens de la superstition qui se distribuent publiquement aux enfans, que les pères veulent qu'on nourrisse de la sorte.

La réforme, comme vous le savez, fit une grande révolution; mais que de sang, que de carnage, que de guerres, de dévastations pour oser se passer de quelques articles de foi! quelle fureur s'emparerait des hommes si l'on voulait les supprimer tous! Il serait beau sans doute de jouir du spectacle unique d'un peuple sans erreur, sans préjugé, sans superstition, sans fanatisme; mais il est dit dans les centuries de Nostradamus, qu'on ne le découvrira qu'après en avoir trouvé un sans vices, sans passions et sans crimes. Vous autres, lumières de ce ténébreux univers, vous laisserez échapper des gerbes de raisons pour l'éclairer; qu'en arrivera-t-il? Que quelques gens de lettres diront que vous avez raison, que les Bonzes et les Lamas crieront, qu'une infinité d'imbécilles boucheront hermétiquement les pertuis de leurs antres, pour empêcher que votre jour n'éblouisse et eux et les habitans de leurs tanières;

et que le monde demeurera aveugle. La philosophie, encouragée dans ce siècle, s'est énoncée avec plus de force et de courage que jamais; quels sont les progrès qu'elle a faits? On a chassés les jésuites, direz-vous. J'en conviens; mais je vous prouverai si vous le voulez, que la vanité, des vengeances secrètes, des cabales, et enfin l'intérêt ont tout fait. Je vous objecterai en revanche le meurtre juridique de Calas, la persécution de Syrvén, la cruelle aventure d'Amiens, la canonisation de * * *, les forcières qu'on brûle publiquement à Rome, les ridicules querelles des Suisses sur les peines infinies, la fureur théologale des prêtres hollandais contre des professeurs qui enseignaient que la vertu suffit aux hommes, l'espèce de guerre de religion qui se fait actuellement en Pologne. Oh! mon cher Anaxagoras, l'homme est un animal incorrigible, plus sensible que raisonnable. Cependant je lui ai fait un catéchisme et je vous l'envoie.

Mes pieds vont aussi mal que votre estomac; j'ai la goutte, sans laquelle je vous aurais répondu avec plus d'ordre, parce que la tête en souffre, et vous savez peut-être que nous avions ici un médecin qui ordonnait de saigner au gros orteuil, quand on avait la tête embarrassée; ainsi je ne saurais vous dire si mon mal git dans la tête ou dans les pieds; mais quelque part qu'il soit, il ne m'empêche pas de vous considérer et de vous estimer. Sur ce etc.

L E T T R E L I V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 21 avril.

S I R E ,

1770. **D**E toutes les lettres que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, aucune ne m'a plus vivement et plus tendrement affecté que celle que je viens de recevoir en date du 3 de ce mois; j'en avais, Sire, le plus grand besoin pour calmer la violente inquiétude où j'étais depuis quelques jours sur la santé de V. M., et sur les bruits très-fâcheux qui en couraient. Enfin me voilà rassuré, et quoique V. M. ne soit pas délivrée de sa goutte, je vois au moins qu'elle est sans danger.

Il vient de paraître, Sire, un traité de la Goutte par un médecin d'Angers, nommé Paulmier, qu'on dit excellent; le remède qu'il propose consiste dans l'application des sang-sues; je connais à Paris plusieurs personnes qui, depuis que le livre a paru, ont fait usage du remède, et ont été du moins très-soulagées. M. Mettra doit l'envoyer à V. M., qui le recevra incessamment.

Je suis en ce moment trop occupé de la santé de V. M. pour lui parler de la mienne; ma tête est toujours dans le même état; au premier moment qu'elle pourra me laisser, j'aurai l'honneur de répondre en détail à V. M. sur les différens articles de la lettre si belle et si philosophique que je viens d'en recevoir, ainsi que sur son Catéchisme de morale. Je prie V. M. de me permettre d'oublier tout en ce moment pour ne m'occuper que de sa conservation

si précieuse, non-seulement à ses peuples et à la philosophie, mais encore à l'Europe et à l'humanité. 1770.

Je suis avec le plus profond, et permettez-moi d'ajouter, le plus tendre respect etc.

L E T T R E L V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 30 avril.

S I R E,

JE profite, non pas d'un moment de lucidité, car je n'en ai point depuis long-temps, mais d'un moment où les nuages de ma tête sont tant soit peu éclaircis, pour avoir l'honneur de répondre en détail à la lettre très-philosophique que V. M. a bien voulu m'écrire pour répondre aux questions que j'ai pris la liberté de lui faire.

Je pense, Sire, comme V. M. sur le premier objet, et je me félicite de penser comme elle, non par un principe d'adulation dont je suis incapable, mais parce que les raisons apportées par V. M. pour appuyer sa réponse, me paraissent très-solides, et s'étaient déjà présentées à moi. Je crois donc avec V. M. que dans le cas de nécessité absolue que j'ai supposé, le vol est permis, et même est une action juste. Il ne s'agit plus que de savoir si ce cas de nécessité absolue est purement métaphysique, comme V. M. paraît le penser; je ne voudrais pas dire que non, mais je doute, et j'ai vu souvent des gens si malheureux, si dénués de secours après avoir frappé vainement à mille portes, que je ne savais ce qu'ils

1770. devaient faire, de frapper à la mille-unième, ou de se procurer leur subsistance aux dépens des riches, s'ils le pouvaient avec quelque sûreté pour eux-mêmes. Il est vrai, Sire, que cette doctrine, toute raisonnable qu'elle est, n'est pas bonne à mettre dans un traité ni dans un catéchisme de morale, par l'abus que la cupidité ou la paresse pourraient en faire. Mais cet inconvénient empêche de pouvoir faire un ouvrage complet de morale à l'usage de tous les ordres de la société. Je ne fais même si, du moins en France, les tribunaux ne condamneraient pas, avec beaucoup de regret sans doute, un malheureux qui se serait trouvé dans le cas dont il s'agit; ils se trouveraient forcés à commettre cette injustice, pour empêcher que d'autres hommes moins malheureux n'abusassent de l'exemple de celui-ci. Le mot de l'énigme est, ce me semble, que la distribution des fortunes dans la société est d'une inégalité monstrueuse; qu'il est aussi atroce qu'absurde, de voir les uns regorger de superflu, et les autres manquer du nécessaire. Mais dans les grands Etats sur-tout, ce mal est irréparable, et on peut être forcé de sacrifier quelquefois des victimes, même innocentes, pour empêcher que les membres pauvres de la société ne s'arment contre les riches, comme ils seraient tentés et peut-être en droit de le faire.

Quant à la seconde question, *s'il est utile de tromper le peuple?* je pense d'abord comme V. M. que si l'erreur et la superstition ne sont pas encore existantes dans une nation, il faut s'opposer à leur naissance par tous les moyens possibles; je pense encore avec elle, que si elles sont en vigueur, il ne faut pas les attaquer violemment, parce que ce zèle impétueux ne

servirait qu'à charger la philosophie d'un crime infructueux; mais je pense en même temps qu'il faut, au lieu de force, user de finesse et de patience, attaquer l'erreur indirectement et sans paraître y penser, en établissant les vérités contraires sur des principes solides, mais en se gardant bien de faire aucune application. Il ne faut pas braquer le canon contre la maison, parce que ceux qui la défendent tireraient des fenêtres une grêle de coups de fusil; il faut petit à petit élever à côté une autre maison plus habitable et plus commode; insensiblement tout le monde viendra habiter celle-ci, et la maison pleine de léopards sera désertée.

Le Catéchisme de morale que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, me paraît très-propre à la jeune noblesse à laquelle elle le destine. Les motifs moraux qu'on lui propose pour être vertueuse, sont en effet les vrais, et les plus propres à faire impression, principalement sur cette classe, qui jouissant dans la société des principaux avantages, est plus intéressée qu'une autre à en observer les lois écrites et non écrites.

Je suis avec le plus profond respect etc.

L E T T R E L V I.

D U R O I.

Le 17 mai.

1770. **J**E vous suis très-obligé de la part que vous prenez à ma santé. L'enchaînement nécessaire des causes a voulu que l'âcreté amassée dans mon sang fût le principe de la goutte qui m'a fait beaucoup souffrir; mais je me suis conformé à la volonté irrévocable de la nature. J'ai eu recours au régime comme à la patience, et me voilà guéri.

Durant ma convalescence, le premier livre qui m'est tombé entre les mains est l'Essai sur les préjugés; il m'a tiré de l'inertie où me tenaient mes forces perdues, et comme sur bien des sujets je pense en raison inverse du soi-disant philosophe qui en est l'auteur, j'ai employé toute l'énergie de mon organisation pour en relever les fautes. J'ai éprouvé des mouvemens répulsifs aux sentimens de l'auteur, qui prétend que la vérité étant faite pour l'homme, il faut en tout temps la lui dire. Aussi souvent que l'auteur dit des injures aux rois, aux généraux, aux poètes, ses idées n'ont pu s'identifier avec les miennes, parce que j'ai l'honneur d'être assez mauvais poète, (ou empoisonneur public,) parce que j'ai eu l'honneur de me battre quelquefois en qualité de général, (ou de bourreau mercenaire,) parce que j'ai eu l'honneur d'être une espèce de Roi, (ou de tyran barbare.) Ces considérations assimilées à ma façon de penser et selon l'idée que je me fais des

choses, m'ont déterminé à prendre la défense de mes confrères, pour empêcher que ces injures, souvent répétées par de tels auteurs, n'obtinssent, par l'habitude et à force d'y accoutumer les oreilles du public, la sanction d'une opinion reçue et indubitable. Mon auteur m'apprend que mes confrères les rois sont une espèce d'imbécilles, qui ne savent ni lire ni écrire; j'ai lu comme un bénédictin, et j'ai barbouillé du papier à l'envi du folliculaire le plus affamé; c'est donc à moi à plaider leur cause. J'envoie mon factum à Anaxagoras, qui sera notre juge; et même, s'il le trouve à propos, il peut présenter l'ouvrage à la cour, assuré par ce moyen d'obtenir la première place de l'académie des sciences. Badinage à part, cet ouvrage est très-licentieux et très-indécent. On dirait que l'auteur comme un chien enragé attaque tout le monde, et se rue sur les passans, également satisfait, pourvu qu'il morde; certainement il mérite d'être traité de même. Si la vérité est faite pour l'homme, (de quoi je ne suis pas d'accord,) s'il faut la lui dire en toute occasion, je me suis réglé sur les préceptes de l'auteur, et je lui ai dit bien sincèrement ce que je pense de son ouvrage; il trouve en moi un disciple obéissant, qui éclairé par sa lumière se fait un devoir d'imiter son exemple; et comme la vérité est toujours utile aux hommes, je me flatte qu'il approuvera la liberté avec laquelle je la lui dis. Mais quel but ce soi-disant philosophe se propose-t-il par son ouvrage? De changer la religion? Je lui ai démontré que cela était impossible. De réformer les gouvernemens? Les injures ne les corrigeront point, elles

elles pourront les irriter. Bouleverfer les cerveaux
 1770. de quelques têtes éventées, qui déclamant contre
 le gouvernement, se feront mettre à la Bastille ?
 c'est un but digne d'un être malfaisant, malicieux
 et pervers, ce ne doit pas être celui de l'auteur.
 Veut-il donc devenir le martyr de la religion
 naturelle ? Cela est bien fou ; car quand on n'espère
 rien au-delà du tombeau, il faut rendre autant
 qu'on le peut son existence heureuse dans cette vie-
 ci, la seule dont on peut jouir. La mal-adresse de
 l'auteur paraît sur-tout, en ce qu'il calomnie la religion
 chrétienne. J'avoue qu'il faut être bien novice pour
 lui imputer des crimes. Il est dit dans l'évangile : ne
 faites pas aux autres ce que vous ne voulez pas
 qu'on vous fasse. Or ce précepte est le résumé de
 toute la morale : il est donc ridicule, et c'est une
 exagération outrée d'avancer que cette religion ne
 fait que des scélérats. Il ne faut jamais confondre la
 loi et l'abus. La loi peut être utile et l'abus per-
 nicieux, et quand on marque tant d'animosité
 contre ce que l'on attaque, on se décrédite soi-
 même, et l'on perd la confiance du lecteur. Voilà
 comme pense un amateur de la sagesse solitaire,
 reclus dans sa petite vigne, où il médite comme
 un autre sur les folies des hommes ; et sur toutes
 les opinions bizarres et ridicules qui leur ont passé
 par la tête ; et c'est - là où il fait des vœux à la
 Nature, pour que l'enchaînement nécessaire des
 causes maintienne long-temps votre espèce organisée
 à l'abri des infirmités, des souffrances et de la
 dissolution. Sur ce etc.

LETTRE

L E T T R E L V I I.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 8 juin.

SIRE,

DANS l'état de faiblesse et presque d'imbécillité où il plaît à la nature de me réduire, c'est du moins une consolation pour moi de savoir que V. M. est guérie de ses maux, et qu'elle veut bien prendre quelque part aux miens. L'ouvrage qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer, est un digne et heureux fruit de sa convalescence; je ne connais point d'*Essai sur les préjugés* que V. M. a pris la peine de réfuter. Je fais pourtant que ce livre s'est montré à Paris, et même qu'il s'y est vendu très-cher. Mais il suffit ici qu'un livre touche à certaines matières, et qu'il attaque bien ou mal certaines gens, pour être recherché avec avidité, et pour être en conséquence hors de prix, par les précautions que prend le gouvernement pour arrêter ces fortes d'ouvrages; précautions qui font souvent à l'auteur plus d'honneur qu'il n'en mérite. Quant à moi, je suis si excédé de livres et de brochures contre ce que Voltaire appelle ***, que depuis long-temps je n'en lis plus, et que je suis quelquefois tenté de dire du titre de *philosophe*, ce que Jaques Rosbif dit de celui de *Monsieur*, dans la comédie du Français à Londres: *je ne veux point de ce titre-là, il y a trop de faquins qui le portent.*

Tome I.

K

1770.

1770. La critique que fait V. M. de l'*Essai sur les préjugés* me donne encore moins d'envie de le lire que les autres rapsodies du même genre. On peut dire de tous nos écrivains contre la superstition et le despotisme, ce que le P. de la Rue, jésuite, disait de son confrère le Tellier : *il nous n'ène si grand train qu'il nous versera*. Il ne faut point que la philosophie s'amuse à dire des injures aux prêtres ; il faut, comme le dit V. M., qu'elle tâche de rendre la religion utile en la faisant concourir au bonheur des peuples, qu'elle éclaire les souverains sur leurs vrais intérêts, et les sujets sur leurs devoirs, qu'elle rende l'autorité plus douce et l'obéissance plus fidelle. C'est une grande sottise d'accuser les philosophes, au moins ceux qui méritent ce nom, de prêcher l'égalité ; cette égalité est une chimère impossible dans quelque Etat que ce puisse être. La vraie égalité des citoyens consiste en ce qu'ils soient tous également soumis aux lois, et également punissables quand ils les enfreignent : c'est ce qui a lieu dans tous les Etats bien gouvernés, où le supérieur n'a jamais le droit d'opprimer son inférieur impunément ; mais c'est malheureusement ce qui n'a pas lieu par-tout ; l'auteur en a peut-être été témoin, et c'est peut-être ce qui a si violemment échauffé sa bile contre ceux qui gouvernent. J'ai vu à peu près les mêmes choses que lui, mais je les ai vues plus de sang froid, et j'ai conclu que ceux qui commandent et ceux qui obéissent sont souvent aussi répréhensibles les uns que les autres, et que toutes les classes de l'espèce humaine n'ont rien à se reprocher. Je vois, par exemple, que si les rois ont souvent fait des guerres injustes, les républiques, comme le

remarque très-bien V. M., ont été aussi souvent dans le même cas, et je regarde en particulier cette république romaine, tant célébrée dans l'histoire, comme un des plus grands fléaux qui aient défolé l'humanité. Je n'ajouterai rien à cette réflexion, sinon que, sur la guerre de 1756, j'ai admiré la modération avec laquelle V. M. s'exprime. Tout ce qu'elle dit sur ce sujet, de la nécessité des guerres, et de celle des impôts, me paraît plein de sens et de raison; mais pour l'application de ces principes, il faut un fond d'équité dont par malheur tous ceux qui ont le pouvoir en main, ne sont pas toujours capables. J'aurais l'honneur d'en dire davantage à V. M., si une lettre pouvait souffrir les détails délicats dont cette matière est susceptible; je me contente donc de prier le St. Esprit d'éclairer les rois et les peuples, et sur-tout de conserver long-temps V. M. pour l'exemple des uns et le bonheur des autres.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

LETTRE LVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 6 juillet.

SIRE,

J'ose espérer que V. M. pardonnera la liberté que je vais prendre, à la tendre et respectueuse confiance que ces bontés m'ont inspirée, et qui m'encourage à lui demander une nouvelle grâce.

Une société considérable de philosophes et de gens

de lettres , du nombre desquels je suis , ont résolu , Sire , d'ériger à M. de Voltaire une statue , comme à celui de tous nos écrivains à qui la philosophie et les lettres sont les plus redevables.

Les philosophes et les gens de lettres de toutes les nations , et en particulier de la nation française , vous regardent , Sire , depuis long-temps comme leur chef et leur modèle. Qu'il serait donc flatteur et honorable pour nous , qu'en cette occasion V. M. voulût bien permettre que son auguste et respectable nom fût à la tête des nôtres ! Elle donnerait à M. de Voltaire , dont elle aime tant les ouvrages , la marque d'estime la plus précieuse et la plus éclatante , dont il serait infiniment touché , et qui lui rendrait cher ce qui lui reste de jours à vivre. Elle ajouterait beaucoup , et à la gloire de ce célèbre écrivain , et à celle de la littérature française , qui en conserverait une reconnaissance éternelle.

Permettez-moi , Sire , d'ajouter que dans l'état de faiblesse où m'ont réduit mes travaux , et qui ne me permet plus que des vœux pour les lettres , la nouvelle marque de distinction que j'ose vous demander en leur faveur , serait pour moi la plus douce consolation. Elle augmenterait encore , s'il est possible , l'admiration dont je suis pénétré pour votre personne , le sentiment profond que je conserverai toute ma vie de vos bontés , et la tendre vénération avec laquelle je ferai jusqu'à mon dernier soupir , etc.

L E T T R E L I X.

D U R O I.

Le 7 juillet.

J E suis bien fâché de vous savoir toujours languissant. Pour l'ordinaire , la belle saison corrobore les corps et leur rend les forces que les indispositions de l'hiver leur ont fait perdre. J'avais espéré du printemps le même bénéfice pour vous. C'est, je pense, au dérangement de saison de cette année , qu'il faut attribuer l'état où vous vous trouvez , et je crois que l'usage de quelques eaux minérales ou des bains pourrait vous rétablir entièrement ; mais c'est à la faculté à en décider

A peine vous avais-je envoyé mes remarques sur cet Essai des préjugés , qu'un autre livre m'est tombé entre les mains ; et comme j'étais en train d'examiner des ouvrages philosophiques et d'écrire , j'ai couché ces remarques par écrit et je vous les envoie. C'est le *Système de la nature* , où je me suis attaché à relever les contradictions les plus palpables et les mauvais raisonnemens qui m'ont le plus frappé. Il y aurait encore bien des choses à dire sur ce sujet et bien des détails où je n'ai pas eu le temps d'entrer ; je me suis borné aux quatre points principaux que l'auteur traite.

Quant au premier , où il prétend qu'une nature privée d'intelligence à l'aide du mouvement produit tout , je crois qu'il lui sera impossible de soutenir cette opinion contre les objections que je lui fais. Pour le second point , qui roule sur le fatalisme , il lui reste encore des réponses , et c'est selon moi de toute la métaphysique la question la plus difficile à résoudre. Je propose

1770.

un tempérament, c'est une idée qui m'a séduit et qui pourrait bien être vraie. Je prends un milieu entre la liberté et la nécessité ; je limite beaucoup la liberté de l'homme , mais je lui en laisse cependant la part que l'expérience commune des actions humaines m'empêche de lui refuser. Les deux derniers points roulent sur la religion et le gouvernement.

Il y a outre cela une infinité d'endroits de cet ouvrage où l'auteur donne prise sur lui ; il affirme assez doctoralement que la somme des biens l'emporte sur la somme des maux. C'est de quoi je ne suis point d'accord avec lui, et ce qu'il lui serait impossible de prouver, si l'on voulait pousser un peu vivement la dispute sur ce sujet. Enfin, en ramassant mes remarques, je me suis cru un docteur de Sorbonne, un pilier de l'église, un saint Augustin ; mais en relisant ce que j'avais jeté sur le papier, je me suis trouvé très-hétérodoxe. J'ai trouvé mes propositions malsonnantes, hérétiques, sentant l'hérésie et dignes d'encourir les foudres du Vatican. Cependant ce qui m'a consolé, c'est que mon adversaire fera pour le moins doublement cuit et rôti, si je le suis une fois dans l'autre monde. Je ne comprends pas comment il se trouve des auteurs assez étourdis pour publier de tels ouvrages, qui les exposent à des malheurs très-réels. Si l'auteur du *Système de la nature* allait par hasard être découvert en France, le moins qui lui arriverait serait de passer le reste de sa vie dans la Bastille, et cela pour avoir eu le plaisir de dire tout ce qu'il pensait. Il faut se contenter de penser pour soi, et laisser un cours libre aux idées du vulgaire. Je ne fais point ce qui a pu animer l'auteur contre le gouvernement de France. Il peut se passer

bien des choses dans l'intérieur de ce royaume, dont mon éloignement m'empêche d'être instruit. Je suis persuadé qu'il s'y commet des injustices et des violences contre lesquelles le gouvernement devrait sévir; mais comprenez donc bien que lorsque quatre, six mille, enfin une multitude d'hommes se sont donné le mot pour en tromper un seul, cela arrive infailliblement. Cela est arrivé en tout pays et de tout temps, et à moins que l'espèce humaine ne soit refondue par un habile chymiste, et que quelque philosophe ne mêle d'autres matières à cette composition, il en fera toujours de même. Il faut s'assurer qu'un homme est coupable et ensuite l'accuser: mais souvent on se précipite. Il est bon que les hommes aient un archétype, un modèle de perfection en vue, parce qu'ils ne s'en écartent que trop, et que cette idée même s'efface de leur esprit. Mais avec tout cela ils ne parviendront jamais à cette perfection, qui malheureusement est incompatible avec notre nature. J'en reviens toujours là, mon cher d'Alembert, et j'en conclus que ceux qui travaillent sincèrement pour le bien de la société, sont, comme votre défunt abbé de saint Pierre, des rêves d'un honnête homme. Cela ne m'empêche pas d'y travailler dans le petit cercle où le hasard m'a placé, pour rendre heureux ceux qui l'habitent, et la pratique de ces choses qui me passent journellement par les mains, m'éclaire sur leurs difficultés. Croyez, mon cher, qu'un homme qui aurait l'art de vous faire bien digérer, serait plus utile au monde qu'un philosophe qui en bannirait tous les préjugés. Je vous souhaiterais un tel médecin d'autant plus sincèrement,

1770. que personne ne s'intéresse à votre conservation, ni ne vous estime plus que celui qui prie Dieu qu'il vous ait en sa sainte et digne garde.

L E T T R E L X.

D U R O I.

Le 28 juillet.

LE plus beau monument de Voltaire est celui qu'il s'est érigé lui-même, ses ouvrages, qui subsisteront plus long-temps que la basilique de saint Pierre, que le Louvre et tous ces bâtimens que la vanité humaine consacre à l'éternité. On ne parlera plus français, que Voltaire sera encore traduit dans la langue qui aura succédé au français. Cependant, rempli du plaisir que m'ont fait ses productions si variées, et si parfaites chacune en leur genre, je ne pourrais sans ingratitude me refuser à la proposition que vous me faites, de contribuer au monument que lui élève la reconnaissance publique. Vous n'avez qu'à m'informer de ce qu'on exige de ma part ; je ne refuserai rien pour cette statue, qui fera plus d'honneur aux gens de lettres qui la lui consacrent qu'à Voltaire même. On dira que dans ce XVIII^e siècle, où tant de gens de lettres se déchiraient par envie, il s'en est trouvé d'assez nobles, d'assez généreux pour rendre justice à un homme doué de génie et de talens supérieurs à tous les siècles ; que nous avons mérité de posséder Voltaire, et la postérité la plus reculée nous enverra encore cet avantage : Distinguer les hommes célèbres, rendre justice au mérite, c'est encourager les talens et les vertus, c'est la seule récompense des belles ames ; elle est bien due à tous ceux qui cultivent supérieurement

les lettres. Elles nous procurent les plaisirs de l'esprit, plus durables que ceux du corps ; elles adoucissent les mœurs les plus féroces , elles répandent leurs charmes sur tout le cours de la vie ; elles rendent notre existence supportable et la mort moins affreuse. Continuez donc, Messieurs, de protéger et de célébrer ceux qui s'y appliquent et qui ont le bonheur en France d'y réussir ; ce fera ce que vous pourrez faire de plus glorieux pour votre nation , et qui obtiendra grâce du siècle futur en faveur de quelques actes svelches et hérules qui pourraient flétrir votre patrie.

Adieu , mon cher d'Alembert , portez-vous bien , jusqu'à ce qu'à votre tour une statue vous soit élevée. Sur ce , etc.

LET T R E L X I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 2 août.

S I R E ,

QUOIQUE l'état de saiblesse où ma tête est toujours, ne me permette pas les discussions abstraites auxquelles V. M. se livre avec autant de facilité que de profondeur , je ne puis cependant différer plus longtemps à la remercier très-humblement de l'écrit qu'elle m'a fait l'honneur de m'envoyer sur le *Système de la nature* , et à lui faire part des observations que cet excellent écrit m'a fait naître ; observations que je soumets au jugement de V. M. et qui sont bien plus destinées à confirmer ses idées qu'à les combattre.

Rien de plus sage , Sire , et , ce me semble , de plus vrai , que les réflexions par lesquelles V. M. débute

1770.

— dans cet écrit , sur le peu de certitude des connaissances métaphysiques ; la devise de Montagne , *que fais-je ?* me paraît la réponse qu'on doit faire à presque toutes les questions de ce genre ; et je pense en particulier , par rapport à l'existence d'une intelligence suprême , que ceux qui la nient , avancent bien plus qu'ils ne peuvent prouver , et qu'il n'y a dans cette matière que le scepticisme de raisonnable. On ne peut nier sans doute , qu'il n'y ait dans l'univers , et en particulier dans la structure des animaux et des plantes , des combinaisons de parties qui semblent déceler une intelligence ; elles prouvent l'existence de cette intelligence , comme une montre prouve l'existence d'un horloger ; cela paraît incontestable ; mais quand on veut aller plus loin , et qu'on se demande : quelle est cette intelligence ? a-t-elle créé la matière , ou n'a-t-elle fait simplement que l'arranger ? La création est-elle possible ? et si elle ne l'est pas , la matière est donc éternelle ? Et si la matière est éternelle , et qu'elle n'ait eu besoin d'une intelligence que pour être arrangée , cette intelligence est-elle unie à la matière , ou en est-elle distinguée ? Si elle y est unie , la matière est proprement Dieu , et Dieu la matière ; et si elle en est distinguée , comment conçoit-on qu'un être qui n'est pas matière , agisse sur la matière ? D'ailleurs , si cette intelligence est infiniment sage et infiniment puissante , comment ce malheureux monde qui est son ouvrage , est-il si plein d'imperfections physiques et d'horreurs morales ? Pourquoi tous les hommes ne sont-ils pas heureux et justes ? V. M. assure que l'éternité du monde répond à cette question ; elle y répond sans doute , mais ce me semble , dans ce seul sens , que le

monde étant éternel , et par conféquent nécessaire ,
 tout ce qui est , ne peut pas être autrement , et pour
 lors on rentre dans le systême de la fatalité et de la
 nécessité , qui ne s'accorde guères avec l'idée d'un
 Dieu infiniment sage et infiniment puissant. Quand
 on se fait , Sire , toutes ces questions , on doit , ce me
 semble , redire cent fois , *que fais-je ?* Mais on doit
 en même temps se consoler de son ignorance , en pen-
 sant que puisque nous n'en savons pas davantage , c'est
 une preuve qu'il ne nous importe pas d'en savoir plus.

Quant à la liberté , rien de plus juste , Sire , et de
 plus philosophique que la définition que V. M. en
 donne ; il me semble que si on voulait s'entendre , on
 éviterait bien des disputes à ce sujet. L'homme est
 libre , en ce sens , que dans les actions non machinales,
 il se détermine de lui-même et sans contrainte ; mais
 il ne l'est pas , en ce sens , que lorsqu'il se détermine ,
 même volontairement et par choix , il y a toujours
 quelque chose qui le porte à se déterminer , et qui
 fait pencher la balance pour le parti qu'il prend. Je
 conviens d'ailleurs avec V. M. , qu'un philosophe qui
 croit à la fatalité et à la nécessité , et qui en fait la base
 de son ouvrage , ne doit regarder les criminels que
 comme des malheureux , plus dignes de compassion
 que de haine ; mais je ne crois pas que dans le systême
 où les hommes seraient des machines assujetties à la
 loi de la destinée , les châtimens d'une part , et de
 l'autre l'étude de la morale , fussent inutiles au bien de
 la société ; car dans l'homme-machine même , la
 crainte d'une part , et de l'autre l'intérêt , sont les
 deux grands régulateurs , les deux roues principales
 qui font aller la machine ; or de ces deux régulateurs ,

1770. le premier est mis en action par les peines exercées contre les coupables , et qui servent de frein à ceux qui voudraient leur ressembler ; et l'autre est mis en jeu par l'étude de la morale bien entendue , étude qui nous persuade que notre premier intérêt est d'être vertueux et justes , ainsi que V. M. l'a si bien prouvé dans son excellent écrit sur ce sujet. Sur la religion chrétienne , je ferai , Sire , bien aisément d'accord avec V. M. ; sa morale est sans doute excellente , et elle aurait dû s'y borner ; mais ses dogmes et son intolérance font grand tort à cette morale avec laquelle ils sont comme amalgamés. Je dis son *intolérance* , car elle me paraît essentielle à une religion exclusive de toutes les autres , comme la religion chrétienne , qui prétend être la seule manière d'honorer la Divinité , et qui , par une conséquence nécessaire , doit chercher à s'établir par tous les moyens possibles , même en employant la violence , quand elle a le pouvoir et la force en main. Voilà pourquoi la religion chrétienne a fait couler des flots de sang , et je ne puis m'empêcher de la regarder à cet égard comme un des plus grands fléaux de l'humanité.

Je ne dirai , Sire , qu'un mot sur les gouvernemens. Je pense que la forme du gouvernement est indifférente en elle même , pourvu que le gouvernement soit juste , que tous les citoyens aient également droit à sa protection , qu'ils soient également soumis aux lois , et également punis s'ils les violent ; que les supplices ne soient pas réservés pour les petits coupables , et les honneurs pour les grands. Quant à Louis XIV , ce serait la matière d'une grande discussion , de savoir s'il a fait plus de bien que de mal à son royaume :

s'il n'a pas été un fléau pour l'Europe en donnant aux autres princes l'exemple de ces armées nombreuses que les plus sages font aujourd'hui forcés d'entretenir, et qu'ils emploieraient sûrement bien plus volontiers aux manufactures, et à la culture des terres, si une malheureuse nécessité ne leur liait pas les mains à ce sujet. Je suis bien persuadé que V. M. ne m'en défavouera pas. Je suis, etc.

L E T T R E L X I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 12 août.

S I R E,

JE n'ai pas perdu un moment pour apprendre à M. de Voltaire l'honneur signalé que V. M. veut bien lui faire, et celui qu'elle fait en sa personne à la littérature et à la nation française. Je ne doute point qu'il ne témoigne à V. M. sa vive et éternelle reconnaissance. Mais comment, Sire, pourrais-je vous exprimer toute la mienne ? Comment pourrais-je vous dire à quel point je suis touché et pénétré de l'éloge si grand et si noble que V. M. fait de la philosophie et de ceux qui la cultivent ? Je prends la liberté, Sire, et j'ose espérer que V. M. ne m'en défavouera pas, de faire part de sa lettre à tous ceux qui sont dignes de l'entendre, et je ne puis assez dire à V. M. avec quelle admiration et quelle vénération respectueuse ils voient tant de justice et de bonté unies à tant de gloire. Vous étiez, Sire, le chef et le modèle de ceux qui écrivent et qui pensent ; vous êtes à présent (je

— rends à V. M. leurs propres expressions) leur Dieu
 1770. rémunérateur et vengeur ; car les récompenses accordées au génie sont le supplice de ceux qui le persécutent. Je voudrais que la lettre de V. M. pût être gravée au bas de la statue, elle ferait bien plus flatteuse que la statue même pour M. de Voltaire et pour les lettres. Quant à moi, Sire, à qui V. M. a la bonté de parler aussi de statue, je n'ai pas l'impertinente vanité de croire mériter jamais un pareil monument ; je ne demande qu'une pierre sur ma tombe, avec ces mots : *le grand Frédéric. L'honora de ses bienfaits et de ses bontés.*

V. M. demande ce que nous désirons d'elle pour ce monument ? Un écu, Sire, et votre nom, qu'elle nous accorde d'une manière si digne et si généreuse. Le Maréchal de Richelieu a donné vingt louis ; les souscriptions ne nous manquent pas ; mais elles ne feraient rien sans la vôtre, et nous recevrons avec reconnaissance ce qu'il plaira à V. M. de donner.

Permettez-moi, Sire, de remercier par la même occasion V. M. de la grâce qu'elle a faite à M. Cochiu en le nommant de l'académie, et en lui accordant une pension ; il est digne des bontés de V. M. par son respect et son attachement pour elle, par son mérite et par son peu de fortune. J'oserai, en même temps, Sire, recommander de nouveau à ces mêmes bontés M. Béguelin, qui vient de donner dans les mémoires de l'académie, d'excellentes recherches sur les lunettes achromatiques, très-propres à perfectionner cet objet important. Outre l'estime que je fais de ses talens, je lui dois encore de la reconnaissance pour quelques excellentes remarques qu'il a faites sur un de mes écrits qui a rapport au même objet.

Je suis avec le plus profond respect , la plus vive admiration et une reconnaissance éternelle , etc. 1770.

P. S. L'académie française , Sire , vient d'arrêter d'une voix unanime , que la lettre dont V. M. m'a honoré , serait inférée dans ses régîtres , comme un monument honorable à M. de Voltaire et aux lettres ; elle me charge , Sire , de mettre à vos pieds sa très-humble reconnaissance et son profond respect.

L E T T R E L X I I I .

D U R O I .

Le 18 août.

JE trouve votre faculté de médecins bien aimable. Ah ! si j'avais de pareils médecins , que je ferais à mon aise ! Mais ceux de ce pays-ci , ne prescrivent à leurs patients que des gouttes et des drogues abominables. Cependant vos médecins ont failli ; car si j'avais leur bonnet fourré en tête et que vous m'eussiez consulté à Paris , je vous aurais prescrit l'air de ce pays comme le plus propre à vous guérir ; mais comme je ne suis pas docteur , il faut en croire ceux qui ont le privilège de se moquer de leurs malades ou de les abuser. Je suis sur mon départ pour la Silésie et la Moravie : à mon retour on vous fera toucher à Paris la somme que vous demandez. C'est une consolation pour moi , que ces rois tant vilipendés puissent être de quelque secours aux philosophes ; ils sont au moins bons à quelque chose. Adieu mon cher. Je vous en dirai davantage à mon retour.

L E T T R E L X I V.

D U R O I.

Le 26 septembre.

— 1770. **J**E ne m'attendais certainement pas à ce que la lettre d'un Tudesque fût lue en pleine académie française. L'abbé d'Olivet y aurait déterré plus d'un solécisme ; mais par bonheur pour l'auteur de la lettre , l'abbé d'Olivet était trépassé quand elle parut. Je vous pardonne de l'avoir montrée , parce qu'elle contient quelques vérités qui sont bonnes à dire comme à entendre. Sans doute qu'il faut distinguer les talens , sur-tout quand ils sont rassemblés en un degré éminent. Les belles ames ne travaillent que pour la gloire ; il est dur de la leur faire espérer et de ne les en jamais mettre en possession. Les chagrins attachés à toutes les conditions humaines , ne peuvent être adoucis que par ce baume , et il faut un peu de baume même aux plus grands hommes. Je vous crois à présent en route pour l'Italie , et moi je viens de terminer une course longue et vive , que j'ai expédiée assez promptement. Je vais prendre un peu de repos , après quoi je compte de répondre à votre lettre très-philosophique que je viens de recevoir , et je vous répons , parce qu'un forbonniqueur m'a appris que le plus grand affront que puisse effuyer un théologien , est de n'avoir rien à répliquer : il faut donc dire quelque chose , et je trouve à propos dans mon magasin un amas de distinctions et de subtilités capables de fournir matière à une duplique , après laquelle , s'il plaît au Ciel , nous ne nous entendrons plus ni les uns ni les autres ,

autres, et dès ce moment la dispute deviendra intéressante. D'ailleurs je suis fort de votre sentiment, qu'après avoir long-temps discuté ces matières abstruses, on est obligé de recourir au *que fais-je* de Montaigne. Du reste, votre contrôleur des finances m'a assuré qu'il avait pourvu à votre voyage, ainsi que pour le buste de Voltaire; Mettra comptera deux cents écus pour cet objet, de sorte que son crâne et sa cervelle seront sûrement à moi, et le reste pour les autres souscripteurs.

Adieu, mon cher Anaxagoras, revenez sain et sauf à Paris, et que votre médecin pour l'année prochaine, vous prescrive pour régime l'air de Berlin. Sur ce etc.

L E T T R E L X V.

D U R O I.

ce 18 Octobre.

MON voyage en Moravie, des camps assemblés dans ces environs, et la visite que j'ai reçue de l'Electrice de Saxe, sont des excuses valables de ne vous avoir point répondu sur ce que vous ni moi n'entendrons jamais bien. Depuis j'ai donné quelque repos à mon esprit, pour le rasseoir de la dissipation du grand monde et le remettre dans son assiette philosophique.

Vous m'obligez de ferrailer avec vous dans l'obscurité, et je m'écrierai avec vous: *Grand Dieu, rends-nous le jour et combats contre nous!* mais enfin, puisqu'il faut entrer dans ce labyrinthe, il n'y a que le fil de la raison qui puisse m'y conduire. Cette

— 1770. raison me montrant des rapports étonnans dans la nature et me faisant observer les causes finales si frappantes et si évidentes, m'obligent de convenir qu'une intelligence préside à cet univers, pour maintenir l'arrangement général de la machine. Je me représente cette intelligence comme le principe de la vie et du mouvement. Le système du chaos développé me paraît insoutenable, parce qu'il eût fallu plus d'habileté pour former le chaos et le maintenir, que pour arranger les choses telles qu'elles sont. Le système d'un monde créé de rien est contradictoire, et par conséquent absurde : il ne reste donc que l'éternité du monde, idée qui n'impliquant aucune contradiction, me paraît la plus probable, parce que ce qui est aujourd'hui, peut bien avoir été hier, et ainsi du reste. Or l'homme étant matière, pensant et se mouvant, je ne vois point pourquoi un pareil principe pensant et agissant ne pourrait pas être joint à la matière universelle. Je ne l'appelle pas esprit, parce que je n'ai aucune idée d'un être qui n'occupe aucun lieu, qui par conséquent n'existe nulle part ; mais comme notre pensée est une suite de l'organisation de notre corps, pourquoi l'univers, infiniment plus organisé que l'homme, n'aurait-il pas une intelligence infiniment supérieure à celle d'une aussi fragile créature ?

Cette intelligence co-éternelle avec le monde ne peut pas, selon que je la conçois, changer la nature des choses ; elle ne peut ni rendre ce qui pèse léger, ni ce qui est brûlant glacé. Asservie à des loix qui sont invariables et inébranlables, elle ne peut que combiner, et ne saurait se servir des choses que selon que leur constitution intrinsèque s'y prête. Les

élémens , par exemple , ont des principes certains , et ils ne pourraient pas exister autrement qu'ils ne sont ; mais si l'on veut en inférer que le monde étant éternel , est nécessaire , et que par conséquent tout ce qui existe est assujetti à une fatalité absolue , je ne crois pas devoir souscrire à cette proposition. Il me paraît que la nature se borne à avoir doué les élémens de propriétés éternelles et stables , et asservi le mouvement à des loix permanentes , qui sans doute influent considérablement sur la liberté , sans cependant entièrement la détruire. L'organisation et les passions des hommes viennent des élémens dont ils sont composés. Or lorsqu'ils obéissent à ces passions , ils sont esclaves , mais libres aussi souvent qu'ils leur résistent. Vous me pousserez plus loin , vous me direz : mais ne voyez-vous pas que cette raison par laquelle ils résistent à leurs passions , est assujettie à la nécessité qui la fait agir sur eux ? Cela peut être à la rigueur. Mais qui opte entre sa raison et les passions , et qui se décide , est ce me semble libre , ou je ne fais plus quelle idée on attache au mot de liberté. Ce qui est nécessaire est absolu. Or si l'homme est rigoureusement assujetti à la fatalité , les peines ni les récompenses n'ébranleront ni ne détruiront cet ascendant vainqueur. Or comme l'expérience nous prouve le contraire , il faut convenir que l'homme jouit quelquefois de la liberté , quoique souvent limitée. Mais , mon cher Diagoras , si vous prétendez que je vous explique dans un plus grand détail ce qu'est cette intelligence que je marie à la matière , je vous prie de m'en dispenser. J'entrevois cette intelligence comme un objet que l'on apperçoit confusément à travers un

1770. — brouillard; c'est beaucoup que de la deviner, il n'est pas donné à l'homme de la connaître et de la définir. Je suis comme Colomb, qui se doutait de l'existence d'un nouveau monde, et qui laissa à d'autres la gloire de le découvrir.

Après un aveu aussi sincère, vous ne direz pas que des préjugés d'enfance m'ont fait embrasser la défense de la religion chrétienne contre le philosophe fanatique qui la déchire avec tant d'animosité. Souffrez que je vous dise que nos religions d'aujourd'hui ressemblient aussi peu à celle du Christ qu'à celle des Iroquois. Jésus était Juif, et nous brûlons les Juifs; Jésus prêchait la patience, et nous persécutons; Jésus prêchait une bonne morale, et nous ne la pratiquons pas. Jésus n'a point établi de dogmes, et les conciles y ont bien pourvu. Enfin un chrétien du troisième siècle n'est plus ressemblant à un chrétien du premier. Jésus était proprement un essénien; il était imbu de la morale des esséniens, qui tient beaucoup de celle de Zénon. Sa religion était un pur déisme, et voyez comme nous l'avons brodée. Cela étant, si je défends la morale du Christ, je défends celle de tous les philosophes, et je vous sacrifie tous les dogmes qui ne sont pas de lui. Des prêtres ayant remarqué quel pouvoir leur crédit idéal leur donnait sur l'esprit des peuples, ils ont fait servir la religion d'instrument à leur ambition; mais si leur politique a défigurée une chose qui dans son institution n'était pas mauvaise, cela ne prouve autre chose, sinon que la religion chrétienne a eu le sort de toutes les choses humaines, qui se pervertissent par des abus. Quand on veut donc se récrier contre cette religion,

il faut désigner les temps dont on parle , et distinguer les abus de l'institution. Mais quels que soient les dogmes, le peuple y est attaché par la coutume ; il l'est de même à certaines pratiques extérieures ; qui les attaque avec acharnement, le révolte. Que faut-il donc faire ? Conserver la morale , et même y réformer ce qui est nécessaire ; éclairer les hommes en place qui influent sur les gouvernemens ; répandre à pleines mains du ridicule sur la superstition ; persiffler les dogmes , éteindre le faux zèle , pour achever les esprits à une tolérance universelle : qu'importe alors à quel culte le peuple est attaché ?

Après vous avoir dit de Dieu ce que j'en fais, et ce que je n'en fais pas, je vous entretiendrai un moment d'une de ses images sur terre, de ce Louis XIV, trop loué pendant sa vie et trop amèrement critiqué après sa mort. Vous accusez ce prince d'avoir le premier donné l'exemple de ces armées nombreuses qu'on entretient de nos jours. Ne vous souvenez-vous donc pas que long-temps avant lui, les Romains en avaient introduit l'usage ? Mettez-vous dans le cas de ce prince. Il prévoyait que la jalousie de ses voisins lui susciterait des guerres toujours renaissantes ; il ne voulait pas être pris au dépourvu. Il voyait la maison royale d'Espagne près de s'éteindre ; ne devait-il pas se mettre en posture pour profiter des événemens favorables que l'occasion lui présentait ? Et n'était-ce pas un effet de sa prudence et de sa sagesse de les entretenir avant qu'il en eût besoin ? Et après tout, les grandes armées ne dépeuplent pas les campagnes, ni ne font manquer de bras à l'industrie. En tout pays il ne peut y avoir qu'un certain nombre d'agricul-

1770.

1770. — teurs, proportionné aux terres qu'ils ont à cultiver, et un certain nombre d'ouvriers proportionnés à l'étendue du débit; le surplus deviendrait ou mendiant ou voleur de grands chemins. De plus, ces nombreuses armées font circuler les espèces et répandent dans les provinces, avec une distribution égale, les subsides que les peuples fournissent au gouvernement. L'entretien coûteux de ces armées abrège la durée des guerres; au lieu de trente ans qu'elles duraient, il y a plus d'un siècle, les monarques par épuisement sont obligés de les terminer bien plus vite. De nos jours sept ou huit campagnes au plus, épuisent les fonds des souverains et les rendent pacifiques et traitables. Il faut encore observer que ces grosses armées fixent les conditions plus définitivement qu'elles n'étaient fixées autrefois. Au premier coup de trompette qui sonne à présent, ni le laboureur, ni le manufacturier, ni l'homme de loi, ni le savant ne se détournent de leurs ouvrages; ils continuent tranquillement à s'occuper à leur ordinaire, laissant aux défenseurs de la patrie le soin de la venger. Autrefois, à la première alarme, on levait des troupes à la hâte, tout devenait soldat, on ne pensait qu'à repousser l'ennemi, les champs restaient en friche, les métiers demeuraient oisifs, et les soldats mal payés, mal entretenus, mal disciplinés, ne vivaient que de rapines, et menaient la vie de brigands sur les malheureuses terres qui servaient de théâtre à leurs déprédations. Tout cela est bien changé, non qu'il n'y ait encore de vils pillards dans quelques armées; mais tout cela n'approche pas du dérèglement qui avait lieu autrefois. Ainsi vous voudrez bien que je suspende mon jugement

sur l'entretien des grandes armées, jusqu'à ce que vous me fournissiez de meilleurs argumens pour les abolir. La politique a d'autres règles sans doute que la métaphysique; mais il en est d'aussi rigoureusement prouvées qu'on en trouve dans la géométrie. 1770.

Tout cela, mon cher Diagoras, ne fait pas que je vous en estime moins. On peut être de différente opinion sans se haïr, sur-tout sans se persécuter. J'ai réfuté l'auteur du *Système de la nature*, parce que ses raisons ne m'ont pas convaincu; cependant si on voulait le brûler, je porterais de l'eau pour éteindre son bûcher. Voilà comme il faut penser quand on veut se mêler de philosophie, ou il faut renoncer au titre de philosophe. Or je vous avertis que si nous poussons notre dispute plus loin sur Dieu et sur la fatalité, nous aurons le malheur de ne nous plus entendre. Je ne saurais vous en dire plus que ce que mes observations et des probabilités m'en ont fourni: ces matières ne sont pour nous qu'un objet de vaine curiosité et d'amusement; par bonheur elles n'influent en rien sur la sérénité de nos jours; le grand article est de se bien porter. Je souhaite que votre voyage rétablisse vos organes dans leur élasticité première, que la dissipation chassant les brouillards de mélancolie qui s'élevaient de votre ame, votre esprit souffrant moins des influences fatales de la matière, puisse se livrer en toute liberté aux impulsions de votre vaste génie. Sur ce etc.

L E T T R E L X V I.

D U R O I.

Le 1 Novembre.

1770.

Vous et Voltaire vous vous égayez sur mon compte, lorsque vous me dites que vous me jugez utile aux progrès de la philosophie. Les sciences ont été illustrées par les Descartes, les Newton, les d'Alembert, les Bayle, les Voltaire; pour moi, qui ne suis que ce qu'on nomme en Italie *dilettante*, je suis avec d'autres amateurs placé dans le parterre, et j'applaudis à ce qui est beau; tout mon mérite consiste à battre des mains à propos. Vous aurez à présent reçu de ma part une épître énorme, où j'épuise pour vous toutes les armes que me fournit mon arsenal d'argumens métaphysiques. De ces matières abstraites, il n'en est qu'une susceptible de démonstration, c'est celle du matérialisme; et celle-là bien éclaircie, on peut se contenter de différens degrés de probabilités pour les autres, qui deviennent des objets de spéculation, d'amusement pour ceux qui se plaisent à donner carrière à leur imagination, et d'exercice pour ceux qui veulent perfectionner la justesse de leur esprit. Après tout, il est plus important pour tout le monde de bien digérer que de connaître l'essence des choses.

Je vous félicite de ce que vous trouvez du soulagement après l'exercice du voyage. Votre fanté se ferait peut-être entièrement remise, si vous aviez pris la médecine entière. Comment! se trouver aux pieds des Alpes et retourner chez le peuple d'oc, au lieu

de voir ce théâtre des grandes actions, renversé à la vérité à présent, mais sur lequel était monté ce peuple roi auquel obéissait tout le monde connu? Quel plaisir ç'aurait été pour vous de voir cette troupe de charlatans dont les apôtres de la vérité ont décrié la drogue, de les voir, dis-je, sur les ruines de leurs treteaux, sans que personne accoure plus à leurs farces! Au lieu de ce grand spectacle, vous irez assister à Toulouse à une fête de Cannibales, où l'on célèbre encore régulièrement l'anniversaire d'un meurtre barbare. Vous verrez à Aix les parens et les descendans de ceux qui ordonnèrent le massacre de Merindal, et vous trouverez sur votre chemin des bûchers encore fumans, où tant de malheureux ont perdu la vie dévorés par les flammes. Ah, que l'Italie était préférable à la Provence! Le cordelier Ganganelli est tout accoutumé au mouvement de la terre; il consent tacitement qu'elle tourne, et vous n'auriez point eu à craindre à Rome le sort de Galilée. Mais enfin, tout philosophe que vous êtes, gardez-vous bien de résister à la faculté; les médecins sont infaillibles, autant que le pape à la tête d'un concile écuménique. Je vous prie de vous bien imprimer cette vérité, afin que s'ils vous ordonnent le voyage de Berlin pour vous rétablir l'estomac, vous ne manquiez pas de l'entreprendre, et sur-tout de ne vous point raviser arrivé en Westphalie. Sur ce etc.

L E T T R E L X V I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris ce 26 Novembre.

S I R E ,

— J'AI trouvé, en arrivant à Paris il y a trois jours ,
 1770. trois lettres dont V. M. m'a honoré pendant mon voyage, et qui n'ont pu m'être envoyées, parce qu'ayant fait environ 500 lieues en deux mois, tant pour l'aller que pour le retour, et par conséquent étant peu resté dans les mêmes lieux, il était difficile qu'on pût savoir où me les adresser. Je supplie donc d'abord très-humblement V. M. de m'excuser, si je n'ai pas eu l'honneur de lui répondre plus tôt; elle voit au moins que c'est le premier devoir dont je m'acquitte après quelques momens de repos indispensablement nécessaires. Je la supplie en second lieu de me permettre de différer quelques jours encore, la réponse que je dois à sa lettre très-philosophique et très-profondément raisonnée, en date du 18 Octobre. Une pareille lettre, Sire, demande un peu de temps et de réflexions pour être méditée et discutée; je me bornerai donc aujourd'hui, si V. M. veut bien me le permettre, à répondre aux deux autres lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire, en date des 26 Septembre et 1 Novembre.

V. M. paraît surprise de ce que la lettre d'un *Tudesque* (c'est l'expression dont elle se sert) a été lue en pleine académie française. Quel *Tudesque*, Sire,

qu'un prince qui écrit de pareilles lettres, soit pour le fond des choses, soit pour le style! Je ne puis dire à V. M. combien tous mes confrères *vivans* en ont été pénétrés d'admiration et de reconnaissance; et la délibération unanime qu'ils ont prise d'insérer cette lettre dans nos régîtres, est une preuve suffisante des sentimens qu'elle a excités en eux. Quant au *dé-funt* abbé d'Olivet, je suis persuadé que si son ombre a eu quelque connaissance, elle aura pour le moins grincé les dents de n'y pouvoir trouver de solécisme, supposé cependant qu'une ombre ait des dents.

Tout ce que V. M. a la bonté de me dire sur la gloire due aux talens, est digne d'une ame telle que la sienne, également équitable et élevée. Oui, Sire, ce *baume*, comme V. M. l'appelle, est nécessaire aux plus grands hommes, et sur-tout aux grands hommes persécutés. Les talens éminens et peu considérés dans leur patrie ressembtent assez à ce pauvre indigent, qui n'ayant rien à manger avec son pain, le mangeait à la fumée d'une boutique de rôtisseur. C'est cette fumée qui soutient les philosophes dans leurs travaux; mais cette fumée, Sire, cesse de l'être, et devient une nourriture plus réelle et plus solide, quand elle est dispensée par des héros et par des princes sur lesquels tout leur siècle a les yeux fixés. Je laisse à V. M., ou plutôt à tout autre qu'elle, à faire en cette occasion l'application de cette maxime. V. M. prétend que Voltaire et moi nous nous *égayons sur son compte* en la jugeant utile au progrès de la philosophie; non-seulement *utile*, Sire, mais *très-nécessaire*; nécessaire par vos ouvrages, qui servent à la fois à nous instruire

— et à nous éclairer ; nécessaire par l'exemple que vous
 1770. donnez aux souverains, de ne point étouffer la lumière
 sous le boisseau, lorsqu'elle ne demande qu'à se mon-
 trer ; nécessaire enfin par la protection que vous
 accordez à ceux qui tâchent de rendre leurs travaux
 utiles. Voilà, Sire, ce que nous pensons tous, ce que
 nous disons tous de concert, en tous lieux et dans
 tous les instans, et ce que nous ne cesserons de répéter,
 beaucoup moins pour votre gloire, que pour notre
 encouragement et notre consolation.

V. M. aurait donc mieux aimé que j'eusse été voir
 Notre-Dame de Lorette et les recollets du Capitole,
 que les pénitens blancs, noirs, bleus, gris et rouges
 dont le Languedoc est semé. Un de ces spectacles,
 Sire, vaut bien l'autre pour un philosophe ; et quant
 à Saint-Pierre de Rome et au Vésuve, j'ai craint, Sire,
 d'après l'avis des médecins, et d'après la connaissance
 que j'ai de mon peu de force, que les fatigues d'un
 voyage de 500 lieues de Paris à Naples, à travers les
 neiges et les glaces des Alpes et des Apennins, dans
 les plus mauvais chemins du monde et les gîtes les
 plus détestables, ne fissent plus de mal que de bien à
 ma pauvre tête, et ne me dédommageassent pas des
 beautés de l'art et de la nature que l'Italie pourrait
 m'offrir. Je n'ai pas même osé aller jusqu'au bout de
 la Provence, parce que les vents affreux qui y
 règnent, et dont j'avais déjà éprouvé le mauvais effet
 dans le bas Languedoc, m'ont fait craindre que cet
 effet n'empirât. Me voilà enfin, Sire, de retour chez
 mes Dieux Pénates, jusqu'à présent plus fatigué que
 guéri, mais me trouvant cependant soulagé, ayant
 acquis quelques forces, et n'étant pas sans espérance

de me rétablir cet hiver avec beaucoup de régime et d'exercice.

1770.

M. Mettra m'avait remis avant mon départ, tant en argent qu'en lettres de crédit, la somme que V. M. avait bien voulu m'accorder pour mon voyage d'Italie. Il s'en faut, Sire, de beaucoup plus de la moitié que je n'aie employé cette somme; et j'ai remis à M. Mettra pour 3500 l. de lettres de crédit dont je n'ai point fait usage. M. Mettra fera de cette somme l'usage que V. M. lui ordonnera pour d'autres objets. Plus je suis pénétré de reconnaissance des bontés de V. M., moins je dois abuser de ses bienfaits.

J'ai appris durant mon voyage, par les nouvelles publiques, la mort d'un des Princes de Brunswic, neveux de V. M. Je la supplie d'être persuadée de la part vive et sincère que j'ai prise à son affliction. Tout ce qui peut toucher en bien ou en mal V. M., est ce qui m'intéressera toujours le plus jusqu'à la fin de ma vie. C'est dans ces sentimens, et avec le plus profond respect que je suis, etc.

L E T T R E L X V I I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 30 Novembre.

S I R E,

ME voilà donc encore, puisque V. M. le permet et même l'exige, rentré dans la lice métaphysique, bien moins *contre* V. M. qu'*avec* elle. Ce n'est pas, Sire, par respect seulement que je m'exprime ainsi, c'est

— parce qu'en envisageant de près le sentiment de V. M.
 1770. sur les matières abstruses que je prends la liberté de discuter avec elle, sa métaphysique et la mienne me paraissent réellement différer si peu, que notre discussion ne doit pas même s'appeler controverse, et encore moins dispute. Je vais donc prendre la liberté de converser encore une fois avec V. M. sur ces questions de ténèbres, bien plus pour m'instruire et m'éclairer que pour la contredire.

Je conviens d'abord avec V. M. d'un principe commun, et qui me paraît aussi évident qu'à elle. La création est absurde et impossible; la matière est donc *incréable*, par conséquent *incrée*, par conséquent éternelle. Cette conséquence, toute claire et toute nécessaire qu'elle est, n'accommodera pas les vrais partisans de l'existence de Dieu, qui veulent une intelligence souveraine, non matérielle, et créatrice; mais n'importe: il ne s'agit pas ici de leur complaire, il s'agit de parler raison.

Je vois ensuite dans toutes les parties de l'univers, et en particulier dans la construction des animaux, des traces, qu'on peut appeler au moins frappantes, d'intelligence et de dessein: il s'agit de savoir si en effet cette intelligence est réelle, et supposé qu'elle le soit, de deviner, si nous pouvons, ce qu'elle est.

D'abord je ne puis douter que cette intelligence ne soit jointe au moins à quelques parties de la matière. L'homme et les animaux en font la preuve. Il est certain de plus qu'elle dirige la plus grande partie de leurs mouvemens, et qu'elle est le principe de tout ce que l'homme a fait de raisonné, et sur-tout de grand et d'admirable, comme l'invention des arts et

des sciences. Cette intelligence dans l'homme et dans les animaux, est-elle distinguée de la matière, ou n'en est-elle qu'une propriété, dépendante de l'organisation ? L'expérience paraît prouver, et même démontrer le dernier, puisque l'intelligence croît et s'éteint, à mesure que l'organisation se perfectionne et s'affaiblit. Mais comment l'organisation peut-elle produire le sentiment et la pensée ? Nous ne voyons dans le corps humain, comme dans un morceau de matière brute, solide ou fluide, que des parties susceptibles de figure, de mouvement et de repos ? Pourquoi l'intelligence se trouve-t-elle jointe aux unes et non pas aux autres, qui même n'en paraissent pas susceptibles ? Voilà ce que nous ignorerons vraisemblablement toujours ; mais nonobstant cette ignorance, l'expérience me paraît, comme à V. M., prouver invinciblement la matérialité de l'ame ; comme le plus simple raisonnement prouve qu'il y a un être éternel, quoique nous ne puissions concevoir ni un être qui a toujours existé, ni un être qui commence à exister.

Il s'agit à présent d'examiner, si cette intelligence, dépendante de la structure de la matière, est répandue dans toutes les parties du monde. Cette question paraît plus difficile que les précédentes. D'abord, à l'exception des corps des animaux, toutes les autres parties de la matière que nous connaissons, nous paraissent dépourvues de sentiment, d'intelligence et de pensée. L'intelligence y résiderait-elle, sans que nous nous en doutassions ? Il n'y a pas d'apparence, et je serais assez disposé à penser, non-seulement qu'un bloc de marbre, mais que les corps bruts les plus ingénieusement et les plus finement organisés

— ne pensent ni ne sentent rien. Mais, dit-on, l'orga-
 1770. nisation de ces corps décèle des traces visibles d'intelligence. Je ne le nie pas, mais je voudrais savoir ce que cette intelligence est devenue depuis que ces corps sont construits? Si elle résidait en eux pendant qu'ils se formaient; si elle y résidait pour les former, et si, comme on le suppose, cette intelligence n'est point un être distingué d'eux, qu'est-elle devenue depuis que la besogne est faite? La perfection de l'organisation l'a-t-elle anéantie, quoiqu'elle ait été nécessaire pour le progrès et l'achèvement de l'organisation? Cela paraît difficile à concevoir. D'ailleurs, si dans l'homme, cette intelligence dont nous admirons les effets et les productions, est une suite de l'organisation seule, pourquoi n'admettrions-nous pas dans les autres parties de la matière une structure et une disposition aussi nécessaire et aussi naturelle que la matière même, et de laquelle il résulte, sans qu'aucune intelligence s'en mêle, ces effets que nous voyons et qui nous surprennent? Enfin, en admettant cette intelligence qui a présidé à la formation de l'univers, et qui préside à son entretien, on sera obligé de convenir au moins qu'elle n'est ni infiniment sage, ni infiniment puissante, puisqu'il s'en faut bien, pour le malheur de la pauvre humanité, que ce triste monde soit le meilleur des mondes possibles. Nous sommes donc réduits, avec la meilleure volonté du monde, à ne reconnaître et à n'admettre tout au plus dans l'univers qu'un Dieu matériel, borné, et dépendant; je ne fais pas si c'est-là son compte, mais ce n'est sûrement pas celui des partisans zélés de l'existence de Dieu; ils nous aimeraient autant

athées

athées que spinosistes, comme nous le sommes. Pour —
les adoucir, fefons-nous sceptiques, et répétons 1770
avec Montagne *que fais-je ?*

Je vais à present, Sire, suivre V. M. de ténèbres en ténèbres, puisque j'ai l'honneur d'y être enfoncé avec elle jusqu'au cou, et même par-dessus la tête, et je viens à la question de la liberté. Sur cette question, Sire, il me semble que dans le fond je suis d'accord avec V. M. Il ne s'agit que de bien fixer l'idée que nous attachons au mot de la *liberté*. Si on entend par-là, comme il paraît que V. M. l'entend, l'exemption de contrainte, et l'exercice de la volonté, il est évident que nous sommes libres, puisque nous agissons en nous déterminant nous-mêmes, de plein gré, et souvent avec plaisir : mais cette détermination n'en est pas moins la suite nécessaire de la disposition non moins nécessaire, de nos organes, et de l'effet, non moins nécessaire, que l'action des autres êtres produit en nous. Si les pierres savaient qu'elles tombent, et si elles y avaient du plaisir, elles croiraient tomber librement, parce qu'elles tomberaient de leur plein gré. Mais je ne pense pas, Sire, que même dans le système de la nécessité et de la fatalité absolue, qu'il me paraît bien difficile de ne pas admettre, les peines et les récompenses soient inutiles. Ce sont des ressorts et des régulateurs de plus, nécessaires pour faire aller la machine et pour la rendre moins imparfaite. Il y aurait plus de crimes dans un monde, où il n'y aurait ni peines ni récompenses, comme il y aurait plus de dérangement dans une montre dont les roues n'auraient pas toutes leurs dents.

— 1770. V. M., Sire, veut bien me conduire par la main dans ce labyrinthe d'obscurités philosophiques. Mais grâce à elle, j'entrevois enfin la clarté, et je me vois arrivé à un objet sur lequel j'ai le bonheur d'être absolument d'accord avec elle; c'est sur la nature et les progrès de la religion que l'Europe professe. Il me paraît évident, comme à V. M., que le christianisme dans son origine n'était qu'un pur déisme, que J. C. son auteur n'était qu'une espèce de philosophe, ennemi de la superstition, de la persécution et des prêtres, prêchant aux hommes la bienfaisance et la justice, et réduisant la loi à aimer son prochain, et à adorer Dieu en esprit et en vérité. Tel était le premier état de cette religion. C'est d'abord St. Paul, ensuite les pères de l'Eglise, enfin les conciles, malheureusement appuyés par les souverains, qui ont changé cette religion. Je pense donc qu'on rendrait un grand service au genre humain, en réduisant le christianisme à son état primitif, en se bornant à prêcher aux peuples un Dieu rémunérateur et vengeur, qui réprouve la superstition, qui déteste l'intolérance, et qui n'exige d'autre culte de la part des hommes que celui de s'aimer et de se supporter les uns les autres. Quand on aurait une fois bien inculqué ces vérités au peuple, il ne faudrait pas, je crois, beaucoup d'effort pour lui faire oublier les dogmes dont on l'a bercé, et qu'il n'a saisis avec une espèce d'avidité, que parce qu'on n'y a rien substitué de meilleur. Le peuple est sans doute un animal imbécille, qui se laisse conduire dans les ténèbres, quand on ne lui présente pas quelque chose de mieux; mais offrez lui la vérité; si cette vérité est simple, et sur-

tout si elle va droit à son cœur, comme la religion —
que je propose de lui prêcher, il me paraît infaillible 1776.
qu'il la fera, et qu'il n'en voudra plus d'autre.
Malheureusement nous sommes encore bien loin de
cette heureuse révolution des esprits.

Je viens enfin, Sire, à ce prince tant loué pendant sa vie, peut être trop déchiré après sa mort, mais auquel il semble pourtant qu'on commence à rendre ce qui lui est dû, sans humeur, comme sans flatterie. Malgré l'avantage qu'il a d'être défendu par un prince beaucoup plus grand que lui à tous égards, comme toute l'Europe le pense aujourd'hui, et comme la postérité le pensera encore davantage, je prendrai, Sire, la liberté de dire de ce prince à V. M., ce que la Fontaine disait de St. Paul à son confesseur, *votre St. Paul n'est pas mon homme*. Je conviens de ce qu'il a fait de grand, et même d'utile, je conviens que les sciences, les arts et les lettres lui doivent beaucoup; mais ses guerres souvent très-justes, son faste, son orgueil, son intolérance, la révocation de l'édit de Nantes, son dévouement aux jésuites, tout cela, Sire, met contre lui un furieux poids dans la balance. A l'égard de l'exemple qu'il a donné aux autres souverains d'avoir sur pied des armées énormes, il faut d'abord, Sire, pour peu qu'on soit juste, commencer par convenir, que dans la position actuelle, il est impossible aux souverains mêmes les plus pleins de lumières, de ne pas suivre cet exemple; il serait également contre la raison, et contre ce qu'ils doivent à leurs sujets, de rester sans force, tandis que tout est armé autour d'eux jusqu'aux dents. Mais je prends la liberté de

— le demander à V. M. ; n'aimerait-elle pas mieux , si
 1770. sa situation ne l'y forçait pas , avoir cent mille labou-
 reurs de plus , et cent mille soldats de moins ? Les
 uns l'enrichiraient , les autres lui coûtent beaucoup.
 Je fais que ces grandes armées font finir les guerres
 plutôt ; mais , Sire , ces guerres ne finissent que
 par l'épuisement ; et il vaut , ce me semble , encore
 mieux , si on a cent mille hommes à perdre , les
 perdre en vingt ou trente ans , que de ne les perdre
 qu'en six ou sept années. Je conviens encore que
 ces grandes armées font qu'on n'est point obligé ,
 comme autrefois , d'enrôler des soldats au premier
 coup de canon ; mais , Sire , un prince qui ne ferait
 que guerrier et point philosophe , ne peut-il pas aussi
 abuser de ces grandes armées pour faire la guerre
 plus souvent et plus légèrement , comme Louis XIV
 lui-même se le reprochait au lit de la mort ? D'ailleurs
 les dépenses que ces grandes armées exigent , ne
 mettent-elles pas l'Europe , même en temps de paix ,
 dans un état continuel de tension , qui ne diffère
 pas beaucoup d'un état continuel de guerre ?

Je m'apperçois , Sire , par la fin de cette seconde
 feuille , et je m'en apperçois un peu tard , que j'abuse
 de la patience et des bontés de V. M. Je la supplie
 donc de pardonner à mon long et ennuyeux ver-
 biage , de le regarder comme une suite du désir que
 j'ai de m'instruire avec elle , et sur-tout de lui témoi-
 gner les sentimens inaltérables de profond respect et
 d'éternelle reconnaissance avec lesquels je suis etc.

L E T T R E L X I X.

D U R O I.

Le 12 Décembre.

REGAGNER une partie de sa santé est un avantage, être soulagé est un bien : ainsi je crois pouvoir vous féliciter sur le bon effet des remèdes que vos médecins de Paris vous ont ordonnés. Vous ne vous êtes pas arrêté dans la patrie des anciens troubadours, et vous voilà de retour à Paris. Ne me parlez point de finances, on ne m'en rabat que trop les oreilles ici, et je dis comme Pilate : ce qui est écrit est écrit. 1770.

Je vous envoie le rêve d'un certain philosophe contre lequel Voltaire est irrité ; comme je pressais ce philosophe pour savoir si la vision était sienne, il m'avoua que le petit prophète *Waldstock* étant ici, la perdit de sa poche en tirant son mouchoir. Vous pouvez la lui restituer, car il n'est pas dans l'ordre que mon philosophe s'attribue ce qui n'est point à lui. Je vous remercie de votre condoléance sur la mort de mon neveu ; le pauvre garçon est mort d'une esquinancie après la dernière bataille où les Russes ont pris le camp turc ; la mère en a été inconsolable ; c'était un garçon qui promettait beaucoup.

Je ne vous parle point aujourd'hui de philosophie ; je vous ai envoyé des paquets de métaphysique que vous aurez trouvés à Paris. Après tout, cette matière est comme un fossé ; plus on le creuse, plus il est profond. Nous pouvons ignorer beaucoup de choses sans risque ; la plus importante est de bien vivre, de jouir d'une santé passable, d'avoir des amis, et une

— ame tranquille. Je vous souhaite tous ces avantages,
1770. en priant Dieu etc.

L E T T R E L X X.

D U R O I.

Le 18 Décembre.

Vous trouvez peut-être singulier que je me mêle de la besogne des autres, et qu'écolier sexagénaire je m'avise de m'asseoir sur les bancs des docteurs en métaphysique, pour traiter de choses que les plus savans n'entendent guère mieux que les plus ignorans. C'est pour cela même que je crois qu'il m'est permis de parler de matières métaphysiques tout comme un autre. Car s'il s'agissait du calcul infinitésimal ou des propriétés de quelque courbe, je me bornerais à vous écouter en silence, à vous en croire sur votre parole et à vous admirer. Nous nous transportons ici dans le pays de l'imagination, sur lequel les poètes ont plus de droits que les philosophes: ils ont été comme on fait les premiers théologiens et les premiers maîtres du genre humain. Notre dessein n'étant pas de nous enivrer de leurs anciennes fables qui ont encore cours, mais bien de porter le flambeau de la raison dans une région de ténèbres, pour distinguer, si nous le pouvons, quelques vérités dans ce sombre abyme, et séparer, s'il se peut, quelques objets réels des objets imaginaires qui les enveloppent, il faut mettre à part tous les prestiges de l'imagination et tâcher de raisonner le plus conséquemment que nous pourrons. Ils'agit de Dieu, de la liberté, de la religion et de Louis XIV.

Je commence donc par Dieu et par l'idée la moins contradictoire qu'on peut se former de cet être. Je suis convaincu qu'il ne saurait être matériel, parce qu'il ferait pénétrable, divisible et fini. Si je le suppose un esprit, je me fers d'un terme métaphysique que je n'entends pas, en le prenant selon la définition des philosophes; je dis des sottises, car un être qui n'occupe aucun lieu, n'existe réellement nulle part, et il est même impossible qu'il y en ait un. J'abandonne donc la matière et l'esprit pur, et pour avoir quelque idée de Dieu, je me le représente comme le *sensorium* de l'univers, comme l'intelligence attachée à l'organisation éternelle des mondes qui existent, et en cela je ne m'approche point du système de Spinoza, ni de celui des stoïciens, qui regardaient tous les êtres pensans comme des émanations du grand esprit universel, auquel leur faculté de penser se rejoignait après leur mort. Les preuves de cette intelligence ou de ce *sensorium* de la nature, sont celles-ci: les rapports étonnans qui existent dans tout l'arrangement physique du monde, des végétaux et des êtres animés; en second lieu l'intelligence de l'homme. Car si la nature était brute, elle nous aurait donné ce qu'elle n'a pas elle-même, ce qui est une contradiction grossière.

La matière de la liberté n'est pas moins ténébreuse que celle de l'existence de Dieu: mais voici quelques réflexions qui méritent d'être pesées. D'où vient que tous les hommes ont en eux un sentiment de liberté, d'où vient qu'ils l'aiment? Pourraient-ils avoir ce sentiment et cet amour, si la liberté n'existait point? Mais puisqu'il faut attacher un sens clair aux mots

1779.

dont on se fert, je définis la liberté, cet acte de notre volonté qui nous fait opter entre différens partis et qui détermine notre choix. Si donc j'exerce cet acte quelquefois, c'est un signe que je possède cette puissance. L'homme se détermine sans doute par des raisons : il ferait insensé s'il agissait autrement ; l'idée de sa conservation et de son bien-être est un des puissans motifs qui le font pencher du côté où il croit rencontrer ces avantages : cependant il est de ces âmes bien nées qui savent préférer l'honnête à l'utile, qui sacrifient leurs biens et leur vie volontairement pour la patrie, et ce choix qu'ils font, est le plus grand acte de liberté qu'ils puissent faire. Vous répondrez que toutes ces résolutions sont une suite de notre organisation et des objets extérieurs qui agissent sur nos sens ; mais sans organes nous penserions aussi peu qu'un clavecin pourrait rendre des sons sans cordes. Je suis d'accord que toutes nos connaissances nous viennent par les sens ; mais distinguez ces connaissances de nos combinaisons qui les mettent en œuvre, les transfigurent et en font un usage admirable. Vous insistez encore et vous m'alléguez les passions qui agissent en nous. Oui, vous triompheriez, si ces passions l'emportaient toujours, mais on leur résiste souvent. Je connais des personnes qui se sont corrigées de leurs défauts. Quelle différence ne trouve-t-on pas entre un homme bien ou mal élevé, entre un novice qui entre dans le monde et un autre qui a de l'expérience ? Or s'il y avait une nécessité absolue, personne ne pourrait se corriger, les défauts resteraient invariablement les mêmes, les exhortations seraient vaines, et l'expérience ne corrigerait ni les

imprudens ni les étourdis. J'ose donc soupçonner quelque contradiction dans ce système de la fatalité ; 1770.
car si on l'admet à la rigueur, il faut regarder comme superflues et inutiles les lois, l'éducation, les peines et les récompenses. Si tout est nécessaire, rien ne peut changer. Mais mon expérience me prouve que l'éducation fait beaucoup sur les hommes, qu'on peut les corriger, qu'on peut les encourager, et je m'aperçois de jour en jour davantage que les peines et les récompenses sont comme les remparts de la société ; je ne saurais donc admettre une opinion contraire aux vérités de l'expérience, vérités si palpables, que ceux même qui embrassent le système de la fatalité, le contredisent continuellement tant dans leur vie privée que par leurs actions publiques. Or que devient un système qui ne nous ferait faire que des sottises, si nous nous y conformions au pied de la lettre ?

Nous voici à la religion, et j'ose me flatter que vous me prenez pour juge impartial sur cette matière. Je pense qu'un philosophe qui s'aviserait d'enseigner au peuple une religion simple, courrait risque d'être lapidé. S'il trouvait quelque esprit tout neuf, quelque Américain non prévenu en faveur d'un culte, il pourrait peut-être lui persuader de préférer une religion raisonnable à celles que tant de fables ont dégradées ; mais en supposant même qu'on parvint à propager la religion des Socrate et des Cicéron dans quelque province, sa pureté serait dans peu souillée par quelques superstitions. Les hommes veulent des objets qui frappent leurs sens et qui nourrissent leur imagination. Nous le voyons chez les protestans, qui se trouvant attachés à un culte trop nu, trop simple,

1770.

se font souvent catholiques pour l'amour des fêtes, des cérémonies et des beaux motets dont la religion catholique apostolique et romaine a décoré les fables dont elle a surchargé la simple morale du Christ; témoins le Landgrave de Hesse, Poellnitz et tant d'autres. Mais supposé que vous puissiez retirer les hommes de tant d'erreurs, c'est encore une question de savoir s'ils valent la peine d'être éclairés.

Pour votre Roi Louis XIV, ce serait proprement à ses Français à le défendre; il leur a donné de belles manufactures; il leur a donné de belles frontières, et les a si bien fortifiées, qu'il a rendu son royaume presque inattaquable; il a protégé les lettres. Les Français par reconnaissance devraient le justifier; mais puisque vous voulez que je sois son Don Quichotte, je prendrai la liberté de vous faire observer que long-temps avant lui les Romains avaient entretenu d'aussi grandes armées que les siennes, et que si nous avions ici cent mille laboureurs de plus, il nous faudrait encore trois cent mille arpens pour les placer; car chaque champ a son maître et des bras suffisans pour le cultiver; et puis, quelle confiance placer dans la foi de tant de princes, qui la plupart n'en ont aucune? et ces marionnettes que je ne fais quelle fatalité fait agir, qui les jeterait dans un même moule pour en faire des princes pacifiques?

Qu'il n'y ait en Europe que deux souverains à tête remuante, cela suffit pour mettre tout en alarme et en combustion. Voici donc comme je raisonne: de tout temps il y a eu des guerres: or ce qui a toujours été, doit être nécessairement, (quoique j'en ignore la raison;) donc en tout temps ce fléau destructeur

défolera ce malheureux globe. Vous me permettrez encore de ne pas penser comme vous sur le sujet de la révocation de l'édit de Nantes; j'en ai vraiment une grande obligation à Louis XIV, et si Monsieur son petit-fils voulait suivre cet auguste exemple, j'en ferais pénétré de reconnaissance. Sur-tout s'il bannissait en même temps de son royaume cette vermine de philosophes, je recevrais charitablement ces exilés chez moi. Vous me ferez plaisir de persuader à vos ministres de frapper ce grand coup d'Etat. L'académie irait à votre rencontre et vous porterait sur ses bras, et un philosophe schismatique vous recueillerait avec la plus grande satisfaction: vous qui connaissez ses sentimens, vous n'en douterez pas. Sur ce etc.

1770.

L E T T R E L X X I.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 Janvier.

S I R E ,

VOTRE MAJESTÉ pour me dire comme Auguste à Cinna dans la tragédie de ce nom :

1771.

Je t'ai comblé de biens, je t'en veux accabler.

J'obéis donc avec la plus respectueuse reconnaissance à ses ordres réitérés; et puisqu'elle veut que j'emploie à d'autres besoins la plus grande partie de la somme qu'elle avait destinée à mon voyage d'Italie, je croirais manquer à ce que je dois à mon auguste et respectable bienfaiteur, si j'insistais davantage

— pour ne pas accepter le don qu'elle a la générosité
1771. de me faire.

V. M. m'en a fait un autre dont je ne suis pas moins reconnaissant; c'est celui de sa très-plaisante, très-poétique, très-spirituelle et très-philosophique *facétie*. Je l'ai lue, Sire, et relue plusieurs fois, toujours avec un nouveau plaisir; et je me disais en me donnant des coups de poing à la tête: maudit géomètre, triste ressasséur d'*x* et d'*y*, que n'as-tu le talent des vers plutôt que celui des *z*? Tu emploierais bien mieux ton temps à mettre en vers cette *facétie* charmante; et puis je me consolais en disant: cependant la *facétie* n'y perdra rien, si l'auteur le veut. Car qui peut mieux mettre en vers que lui ce qu'il a déjà si bien exprimé en prose? Je ne doute pas que V. M. n'ait déjà envoyé ce charmant ouvrage au grand et mortel ennemi du fanatisme, qui a l'honneur d'être si glorieusement célébré par le philosophe des rois, et le roi des philosophes. O mon cher Voltaire, quelle douce et consolante satisfaction que celle dont tu vas jouir! Je ne te l'envie pas, car qui est digne de la partager avec toi?

Ce même Voltaire me mande, Sire, que V. M. lui a envoyé des vers charmans de la part du Roi de la Chine. Que ne puis-je les avoir, pour les joindre à la *facétie*! Y aurait-il de l'indiscrétion à les demander à V. M.?

Je vois que quand elle m'a fait l'honneur de m'envoyer son *rêve*, qui n'est assurément pas un conte à dormir debout, elle n'avait pas encore reçu l'ennuyeuse et longue rapsodie philosophique par laquelle j'ai répondu si faiblement à son excellente

lettre métaphysique du premier Novembre dernier. 1771.
Si je ne raisonne pas aussi bien que V. M. sur ces
matières épineuses et sur bien d'autres, j'ai du moins,
Sire, la satisfaction de voir que je pense à peu près
comme elle, et j'aime mieux être ignorant avec elle,
que d'en savoir si long avec l'auteur du *Système de
la nature*, sur des choses où l'on ne fait rien.

On dit qu'on a présenté à V. M. une lunette de
M. Béguelin. Elle doit être excellente, si elle ressem-
ble à ses mémoires sur cet objet, que j'ai lus avec
beaucoup de plaisir et de profit, et dont je puis
d'autant mieux apprécier le mérite, que je me suis
occupé de ces matières, mais avec moins de succès
que lui. Cet académicien, Sire, est bien digne de
la protection et des bontés de V. M.

Recevez, Sire, avec votre bonté ordinaire, les vœux
ardens que je fais pour la conservation de vos jours
précieux, pour la prospérité de vos entreprises, et
pour la gloire et le bonheur que V. M. mérite à tant
d'égards. C'est avec ces sentimens, et avec le plus
tendre et le plus profond respect que je ferai jusqu'au
dernier soupir, etc.

LETTRE LXXII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1 Février.

SIRE,

J'AI eu l'honneur de remercier il y a un mois V. M.
de la facétie, très-plaisante, quoique très-philoso-
phique, qu'elle avait eu la bonté de m'envoyer. Je

— lui dois aujourd'hui de nouveaux remerciemens pour la
1771. lettre , non facétieuse , mais très-profonde et très-lumineuse , qu'elle m'a fait depuis l'honneur de m'écrire ; et je me ferais acquitté beaucoup plus tôt de ce devoir , sans un rhumatisme qui m'a privé d'écrire pendant quinze jours , et dont je ressens même encore quelques atteintes.

Plus j'y réfléchis , Sire , et plus je vois à ma grande satisfaction que je ne diffère de V. M. que par la manière de m'exprimer sur l'existence et la nature de l'être suprême , ou de l'être appelé Dieu. V. M. ne veut pas qu'il soit purement matériel , et j'en suis d'accord ; elle ne peut se former une idée d'un esprit pur ; et j'en suis d'accord aussi , elle regarde Dieu en conséquence , comme *l'intelligence attachée à l'organisation éternelle des mondes qui existent*. Il résulte , ce me semble , de cette proposition que Dieu n'est autre chose , suivant V. M. que *la matière , en tant qu'intelligente* , et je ne vois pas qu'on puisse y rien opposer , puisqu'il est certain d'une part qu'il y a du moins une portion de la matière qui est douée d'intelligence , et qu'on est très-libre de donner le nom de Dieu à la matière , en tant que douée de cet attribut.

Je me trouve encore , Sire , parfaitement d'accord avec V. M. sur la définition de la liberté. Je la définis ainsi que V. M. , *cet acte de notre volonté qui nous fait opter entre différens partis , et qui détermine notre choix*. Mais je prétends , et V. M. n'en disconvient pas , ce me semble , qu'il y a toujours des motifs ou des causes quelconques qui nous déterminent *nécessairement* , et je ne vois pas que les observations de V. M. prouvent le contraire ; ceux qui résistent à leurs

passions. y résistent par des motifs qui sont plus forts auprès d'eux que ces passions mêmes, et les exhortations, les peines, les récompenses, lorsqu'elles déterminent les hommes, les déterminent encore par la raison qu'elles ont plus de pouvoir sur eux que les motifs contraires. Il me semble donc que nous agissons toujours *nécessairement*, quoique *volontairement*. C'est très-*volontairement* que je ne m'empoisonne pas, mais c'est en même temps *nécessairement*, parce que les raisons qui m'attachent en ce moment à la vie, sont plus fortes que celles qui pourraient m'en détacher.

Quant à la question de savoir, s'il faut au peuple un autre culte qu'une religion raisonnable, comme je ne puis malheureusement apporter d'exemple du contraire, tandis que V. M. a pour elle toute la surface de notre petit tas de boue, je serais bien tenté de croire qu'elle a raison. Si le traité de Westphalie permettait une quatrième religion dans l'Empire, je prierais V. M. de faire bâtir à Berlin ou à Potsdam un temple fort simple, où Dieu fût honoré d'une manière digne de lui, où l'on ne prêchât que l'humanité et la justice; et si la foule n'allait pas à ce temple au bout de quelques années, (car il faut bien accorder quelques années à la raison pour gagner sa cause,) V. M. ferait pleinement victorieuse; ce ne serait pas la première fois. Je ne dirai qu'un mot de Louis XIV; je sens très-bien que V. M. lui est très-obligée de la révocation de l'édit de Nantes; mais comme avocat de la France, je prie V. M. de convenir que ce beau royaume doit penser différemment d'elle sur ce sujet. Je ne sais si on y traitera les philosophes comme on

1771. y a traité les hérétiques; mais je fais que si ce malheur arrivait, les Etats de V. M. feraient pour eux le plus flatteur et le plus glorieux asile, et ses bontés la plus douce consolation.

Je suis avec le plus profond respect, et une admiration égale à ma vive reconnaissance, etc.

P. S. Permettez-moi, Sire, de joindre ici un ouvrage que V. M. a eu la bonté d'approuver en manuscrit, et auquel j'ai fait quelques additions.

LETTRE LXXIII.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 6 Mars.

SIRE,

J'AI reçu, il y a environ quinze jours, des vers charmans de V. M., adressés à son confrère en royauté et en philosophie, l'Empereur ou le Roi de la Chine. Je dois d'abord de très-humbles remerciemens à V. M. de la bonté qu'elle a eue de vouloir bien se rendre au désir que je lui avais marqué de lire ces vers, d'après l'éloge que le patriarche de la poésie française m'en avait fait. Mais je dois à V. M. des remerciemens encore plus grands du plaisir que m'a procuré cette lecture. Je ne puis me refuser à celui d'en assurer V. M., quoique je voie par la lettre charmante et très-philosophique qui accompagne ses vers, qu'elle se défie des éloges, même d'un géomètre qui n'en a jamais donné qu'à ce qu'il estime. Mais comme la meilleure manière de louer, c'est-à-dire la plus sincère, est de louer par les faits, je me bornerai à dire

à V. M. qu'en lisant, même dès la première fois, son —
excellente épître, j'en ai retenu, *malgré moi*, si elle 1771.
le veut, un très-grand nombre de vers; et il me semble que le mérite des vers est qu'on les retienne. C'est même selon moi, la pierre de touche infailible pour les apprécier. Je prendrai donc, Sire, la liberté, tout géomètre que je suis, de dire que vos vers sont excellens, puisqu'une tête hérissée d'*x* et d'*y* trouve encore de la place pour eux, et je ferai là-dessus

Dur comme un géomètre en ses opinions.

Je vois que V. M. a toujours une dent secrète contre la géométrie; mais je lui répondrai ce que disait le Duc d'Orléans, Régent, à une de ses maîtresses qui parlait mal de Dieu: *Vous avez beau faire, Madame, vous serez sauvée*. V. M. aura beau dire aussi; elle est plus géomètre qu'elle ne pense, et que bien des gens qui prétendent l'être. Tous les esprits justes, précis, et clairs, appartiennent à la géométrie; et en cette qualité nous espérons, Sire, que V. M. voudra bien nous faire l'honneur d'être des nôtres. Il y a long-temps qu'elle a signé son engagement par ses écrits.

Tandis que V. M. m'envoyait d'excellens vers, je barbouillais de mauvaise prose que je prends la liberté de lui envoyer. C'est un discours et un dialogue que j'ai eu l'honneur de lire en présence de S. M. le Roi de Suède, l'un à l'académie des sciences, l'autre à l'académie française. J'ai eu occasion dans le *discours* de rendre à V. M. l'hommage que lui doivent depuis si long-temps les sciences, les lettres et la philosophie, pour la protection dont elle les honore, et les ouvrages excellens par lesquels elle contribue à

leurs progrès. Je dois rendre à tous mes confrères la
 7771. justice, qu'ils ont applaudi unanimement à cet endroit
 de mon discours; et en effet, Sire, je n'ai fait
 qu'exprimer faiblement, quoiqu'avec toute la force
 et la vérité dont je suis capable, les sentimens profonds
 d'admiration, de reconnaissance et de respect dont
 toute la littérature française est pénétrée pour V. M.
 Le Roi de Suède, son digne neveu, paraît
 vouloir marcher sur ses traces; il ne peut se proposer
 un plus beau modèle; ce prince emporte de France
 l'estime universelle, et l'attachement de tous ceux qui
 ont eu l'honneur de l'approcher. Son départ accéléré
 m'a privé du bonheur de lui faire ma cour, si ce n'est
 pendant quelques instans; mais ses bontés m'ont péné-
 tré de reconnaissance. On dit qu'il doit voir V. M.
 en passant à Magdebourg; qu'il aura des choses lui
 dire de tout ce qu'il a vu, et quelle matière de ré-
 flexions pour V. M., moitié tristes, moitié plaisantes,
 mais toujours très-philosophiques, et telles en un
 mot qu'elle les fait faire!

Je suis avec le plus profond respect, et le plus
géométrique dévouement etc.

L E T T R E L X X I V.

D U R O I.

Le 13 Mars.

POUR égayer quelquefois la stérilité de la philoso-
 phie, je m'amuse de temps en temps avec des sujets
 moins sérieux; mais puisque vous me ramenez dans
 le temple sacré où notre ignorance éclate le plus,
 je vous y suis.

Vous me proposez d'abord un terrible sujet, qui est Dieu, incompréhensible pour un être borné comme je le suis, et dont je ne puis me faire une autre idée, dont je n'ai de compréhension que par celle que me donne tout corps organisé qui jouit du don de la pensée. J'envisage toute l'organisation de cet univers, et je me dis à moi-même : si, toi qui n'es qu'un ciron, tu penses étant animé, pourquoi ces corps immenses qui sont dans un mouvement perpétuel, ne produiraient-ils pas une pensée bien supérieure à la tienne ? Cela me paraît très-vraisemblable ; mais je n'ai point la vanité de présumer, comme les anciens stoïciens, que notre ame est une émanation du grand être auquel elle se rejoindra après la mort ; parce que Dieu n'est pas divisible, parce que nous faisons des sottises et que Dieu n'en fait pas, parce qu'enfin la nature éternelle et divine ne peut ni ne doit se communiquer à des êtres périssables, à des créatures dont l'existence n'a pas la durée d'une seconde comparée à l'éternité. Voilà ma confession de foi, et c'est ce que j'ai pu combiner de moins absurde sur un sujet où depuis que le monde est monde, jamais personne n'a entendu goutte. — 1771.

Vous me conduisez de-là dans un poste pour le moins aussi épineux, et je crois entrevoir quelque mal-entendu, qui étant éclairci nous mettra incessamment d'accord. Si vous entendez par nécessité ce que j'appelle raison suffisante, notre différent est terminé : cependant il me resterait encore quelques instances à vous faire ; car il ne faut pas croire que tous les hommes se déterminent après avoir bien pesé le pour et le contre. Il est des animaux appelés raisonnables,

1771.

à deux pieds sans plumes, qui se décident d'après le premier dictamen de leur imagination; j'ai connu un Duc de Mecklenbourg qui consultait la boutomancie. Tout cela prouve que ce ne sont pas les mêmes ressorts qui agissent sur différentes créatures, et que la raison se borne à guider ceux qu'on appelle les plus sages. Si vous voulez appeler nécessité ce que j'appelle raison, notre dispute est terminée; mais si vous supposez une nécessité fatale, qui nous fait agir comme des marionnettes, j'aurais quelque peine à devenir marionnette sur mes vieux jours.

A vous permis de réprover la révocation de l'édit de Nantes, quoique plusieurs de ceux que le Tellier a proscrits, ayant fait des fortunes brillantes dans les lieux qu'ils ont choisis pour leur asile, et que d'ailleurs la France ne soit que trop peuplée. Nous trouvons dans les temples de ces réfugiés une partie du culte que vous proposez; il n'y est plus question que de discours de morale, et le dogme on le laisse s'enrouiller dans les milliers de volumes écrits sur ces matières, que personne ne lit plus.

Je suis persuadé qu'un philosophe fanatique est le plus grand des monstres possibles et en même temps l'animal le plus inconséquent que la terre ait produit: je me contente donc de n'être point gêné sur ce que mon peu de foi me permet de croire, et loin d'être convertisseur, je laisse à chacun la liberté de bâtir un système selon son bon plaisir. Voilà ma confession entière. Je vous souhaite santé et contentement. Sur ce etc:
P. S. L'affaire que vous me recommandez d'une chanoinesse de Clèves, ne dépend pas de moi; car il y a des lois et des fondations dont on ne saurait s'écarter.

L E T T R E L X X V.

D U R O I.

Le 4 Avril.

Vous faites plus d'éloges de la réponse de l'Empereur de la Chine à Voltaire qu'elle n'en mérite. Ce bon Empereur, quoique poëte, a besoin d'un secrétaire qui travaille pour lui, lorsqu'il a des affaires à traiter avec les occidentaux ; et comme j'ai l'honneur de le servir en cette qualité, je me suis efforcé d'exprimer en welche les sentimens de ce puissant monarque : il a fait connoissance avec des jésuites géomètres, et comme il les a trouvés entiers dans leurs sentimens, par un jugement précipité, il en conclut que tous les géomètres sont dans les mêmes principes ; mais j'espère de le faire revenir de ce préjugé, sur-tout s'il veut se donner la peine de lire le procès de Newton et de Leibnitz sur la découverte du calcul infinitésimal, et les écrits du grand Bernouilli et de son frère, qui se faisaient des défis pour résoudre des problèmes. Il ferait à souhaiter que personne ne fût plus entier dans ses opinions que les géomètres : que le problème de la chaînette soit applicable au balancier d'une montre, ou que cette courbe ne soit d'aucun usage, cela ne fait de mal à personne. Mais quand il s'agit d'opinions que les bourreaux défendent et qu'on soutient, au lieu d'argumens, par des supplices et des cruautés énormes, cela passe la raillerie, et vous avez encore en France de ces sortes d'argumentateurs, auxquels il ne manque que l'impunité pour se livrer à toute la fureur du fanatisme. J'ai appris

1771.

— des choses fâcheuses sur ce chapitre , mais que de
1771. fortes raisons m'empêchent de publier.

J'ai reçu votre discours et le dialogue de Descartes. Je vous remercie de ce que vous avez prononcé mon nom dans une compagnie de philosophes où mon ignorance ne me permettait pas d'ambitionner un éloge. Le dialogue de Descartes est un ouvrage achevé, et d'autant plus admirable que la matière convenait à la personne pour laquelle elle était destinée, que l'éloge est ingénieux, fin et vrai. Je ne connais point le Roi de Suède; je l'ai entendu applaudir par des connaisseurs, et je serai bien aise de le voir; il n'aura qu'à s'imiter lui-même et suivre la route qu'il s'est tracée. Mais quel pays pour les arts que la Suède! Un de ses plus savans hommes soutient que le paradis perdu s'est trouvé en Scanie; un certain Linnæus, botaniste, assure que les chevaux et l'homme sont d'une même espèce; je ne fais quel autre fou conjure les ames et s'entretient avec tel mort qu'on lui propose. A considérer ces gens-là, on ne dirait jamais qu'un philosophe de la trempe de Descartes ait mis le pied en Suède; ou il a mal cultivé ce terrain, ou les germes qu'il a répandus ont étrangement dégénéré. Ceux qui veulent faire honneur à la Reine Christine de son abdication, débilitent, qu'indignée du peu de connaissances et des mœurs agrestes des Suédois de son temps, elle préféra de vivre en personne privée au sein d'une nation civilisée et ingénieuse, au plaisir de commander à un peuple qu'elle n'estimait pas. Pour ce Roi-ci, je parierais bien qu'il n'abdiquera pas pour de telles raisons: il essayera sans doute d'éclairer le nord et

de répandre le goût des arts et des sciences, pour qu'ils règnent à la place d'anciens préjugés et d'une pédanterie gothique dont les universités ne sont pas encore purgées dans ce pays-là. 1771.

Il court ici un testament politique de Voltaire. C'est quelque plaisant qui aura recueilli ses propos, qui l'a sûrement forgé à plaisir. Je serais bien surpris si quelque anonyme ne s'avisait pas de travailler au nom du pauvre d'Argens et de nous régaler de quelque ouvrage qu'il aura composé aux champs élysées. Je le regrette véritablement, il était honnête homme et vrai philosophe, possédant beaucoup de connaissances et sachant en faire usage. Son style avait quelquefois la diarrhée, et c'était par une suite de sa paresse, qui l'empêchait de corriger ce qu'il donnait au public. A peine avait-il achevé un cahier que, sans le relire, il l'envoyait au libraire. Si quelqu'un se donnait la peine de faire le triage de ses œuvres, on y recueillerait d'excellentes choses; mais on peut bavarder et être homme vertueux; cette dernière qualité l'emporte sur toutes les autres: c'est un beau vernis qui couvre bien de petites taches dont l'humanité n'est que trop remplie. Je souhaite que vous ayez à Paris un temps moins rude que celui que nous avons ici, que vous jouissiez d'une santé parfaite et d'une tranquillité d'ame inébranlable. Sur ce etc.

L E T T R E L X X V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 21 Avril.

1771.

J'AI reçu presque en même temps les deux dernières lettres dont V. M. a bien voulu m'honorer; mon premier soin a été de répondre, s'il m'était possible, au désir que V. M. me marque dans la seconde de ces lettres, de lire quelqueune des fables de M. le Duc de Nivernois. Comme il n'était point en ce moment à Paris, je lui ai écrit sur le champ, et je prends la liberté d'envoyer à V. M. en original la réponse qu'il m'a faite. J'ai le plus grand regret de n'avoir pas réussi; je puis au reste satisfaire en partie V. M. sur ce qu'elle désire de savoir du genre de ces fables. Elles sont plus dans celui de la Motte que des autres fabulistes, mais mieux écrites et avec plus de goût.

Je suis très-flatté de l'approbation que V. M. a la bonté de donner aux deux petits ouvrages que j'ai eu l'honneur de lui envoyer. Elle me paraît préférer le dialogue au discours, et je n'ai garde d'appeler de son jugement; cependant je prendrai la liberté de lui dire que le discours m'est beaucoup plus cher que le dialogue, et je voudrais bien que V. M. devinât par quelle raison.

Quant à notre petite controverse ou discussion métaphysique, il me semble qu'elle est épuisée, et qu'il serait fastidieux d'en ennuyer davantage V. M.; je vois que tout bien pesé, il s'en faut bien peu que je ne pense tout-à-fait comme elle, et que si j'en diffère encore, ce n'est qu'autant qu'il le faut pour

l'honneur de l'obscurité métaphysique. L'essentiel, —
comme le remarque très-bien V. M., c'est de sentir et 1771.
de convenir que notre faible intelligence ne voit goutte
en ces matières, et de ne pas sur-tout vouloir soutenir
par les bourreaux et les bûchers ce qu'on a tant de
peine à étayer sur de frêles argumens. La philosophie
pourrait bien éprouver en France ce malheureux
sort, si, comme on nous en menace, les jésuites y sont
rappelés; le parlement qui les avait chassés, vient
d'être chassé à son tour; il n'était guères plus tolérant
qu'eux, et plus favorable à la philosophie; mais la
cohorte jésuitique, si elle revient en France, joindra
la fureur de la vengeance à l'atrocité du fanatisme,
et Dieu fait ce que la philosophie deviendra.

Je joins mes regrets à ceux de V. M. sur la mort du
pauvre Marquis. On ne peut apprécier son mérite
littéraire avec plus de justice et de justesse que ne
l'apprécie V. M. dans ce qu'elle me fait l'honneur de
me dire au sujet de ses ouvrages et de son style. Mais
ce qui me fait sur-tout chérir sa mémoire, c'est l'atta-
chement aussi tendre que respectueux que je lui ai
toujours vu pour V. M. Le voilà délivré des maux de
la vie, et comme disait Fontenelle, de la *difficulté d'être*.
Mon tour viendra, je crois, bientôt, car je m'affaiblis
sensiblement; et sans courir absolument la poste vers
l'autre monde, j'en gagne tout doucement le chemin.
M. de Mairan, mon double confrère, à l'académie
française et à celle des sciences, vient de mourir à 93
ans; je serais bien fâché d'aller jusques-là, car je n'ai
pas lieu d'espérer une vieillesse aussi saine et aussi
douce que lui. Pour Voltaire, il se traîne et il écrit
toujours; il est bien étonnant que sa tête puisse encore

1771.

suffire à tant de travail. Mais ce qui m'intéresse infiniment davantage, c'est que V. M. puisse suffire encore long-temps à ses glorieux et utiles travaux. Les lettres sur-tout ont plus que jamais besoin d'elle, et de la protection qu'elle leur accorde. Puissent-elles, Sire, la conserver encore long-temps! Ce sont les vœux que je ne cesserai de faire jusqu'aux derniers momens de ma vie; et ces vœux sont l'expression des sentimens de reconnaissance, d'admiration, et de profond respect avec lesquels je ferai toujours etc.

L E T T R E L X X V I I.

D U R O I.

Le 7 mai.

C'EST dommage que le Duc de Nivernois prive le public de ses productions. Il n'y a point de plus grand encouragement pour les sciences que lorsque les grands seigneurs les cultivent eux-mêmes sans en rougir. Le Duc de Nivernois est à présent le seul de la haute noblesse, qui rassemble des connaissances et des talens dans un temps où les arts paraissent perdre leur considération en France; il pourrait les relever et les retirer de la roture. Je suis fâché de ce que son extrême circonspection, l'empêche de donner cet encouragement au public. Enfin chacun est le maître d'agir comme il le trouve à propos; cependant on dit que les vertus des cénobites sont perdues pour la société; il en pourrait bien être de même des bons ouvrages qui ne voient pas le jour.

Quant à nos dissertations philosophiques et métaphysiques, croyez que si je m'avise d'exposer mes sentimens à l'Anaxagoras de ce siècle, c'est plutôt pour m'instruire que pour le réfuter. Le point que j'ai osé examiner, est si subtil, qu'il échappe à nos combinaisons; et l'on peut se tromper sans conséquence sur des matières aussi abstruses. Consolons-nous, mon cher d'Alembert, nous ne serons pas les seuls condamnés à ignorer à jamais la nature divine. Si cette ignorance était le plus grand de nos malheurs, nous pourrions nous en consoler facilement; je me rappelle souvent ce vers anglais: *L'homme est fait pour agir, et tu prétends penser?*

Je ne saurais vous dire combien vos Français m'amusement. Cette nation, si avide de nouveautés, m'offre sans cesse des scènes nouvelles: tantôt ce sont les jésuites chassés, tantôt des billets de confession, le parlement cassé, les jésuites rappelés, de nouveaux ministres tous les trois mois: enfin ils fournissent seuls des sujets de conversation à toute l'Europe. Si la Providence a pensé à moi en faisant le monde, (supposé qu'elle l'ait fait,) elle a créé ce peuple pour mes menus plaisirs. Cependant je ne crois pas que la cour rappelle les jésuites. Le Roi les croit coupables du crime de Damien; ce n'est pas une raison pour infecter de nouveau le royaume de cette vermine. Il ne faut pas voir trop noir; mettant les choses au pis, n'avez-vous pas chez moi un asile tout ouvert? Descartes n'alla-t-il pas se réfugier en Hollande, enfin en Suède, pour se mettre à couvert des persécutions de ses compatriotes? Galilée n'aurait-il pas fait sagement de s'expatrier d'Italie, pour éviter les prisons où l'inquisi-

1771. — tion le retint ? La patrie d'un philosophe est le lieu où il peut trouver un asile, et philosopher tranquillement ; et le lieu qui l'a vu naître, devient pour lui une terre ennemie, dès qu'il y est persécuté.

J'ai vu passer ici le Roi de Suède, qui aime bien la France, mais qui la quitte, pour occuper dans sa patrie la première place ; il est très-aimable et très-instruit, mais il trouvera chez lui de quoi donner de l'exercice à sa patience ; c'est un terrible pays à gouverner.

Nous avons vu passer ici Alexis Orlov le Lacédémonien, qui a fait la guerre dans le Péloponnèse et sur la Méditerranée ; il m'a donné une pièce assez curieuse, qu'il a recueillie à Venise ; je souhaite qu'elle contribue à votre édification et à celle du troupeau.

Quittez les pensées noires, mon cher d'Alembert. Il vaut mieux rire des sottises des hommes que d'en pleurer. Dissipez votre mélancolie par des idées gaies, et si vous voulez puiser dans une source de bonne humeur, venez chez nous ; je le souhaite, je vous y exhorte ; vous y vivrez plus tranquille et plus heureux. Sur ce etc.

LETTRE LXXVIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14. juin.

SIRE,

LES philosophes qui aiment à rire, et ce ne sont pas les moins philosophes, doivent être très-obligés à l'abbé Nicolini, de leur avoir procuré le bref édifiant du vicaire de Dieu en terre, au pontife de son envoyé Mahomet. Je ne suis pourtant point étonné de la bonne intelligence qui règne entre eux; les imans et les muphtis de toutes les sectes me paraissent plus faits qu'on ne croit pour s'entendre; leur but commun est de subjuguier par la superstition la pauvre espèce humaine; ils ne diffèrent que par l'espèce de bride qu'ils mettent à leur monture, et ils pourraient se dire comme les médecins de Molière: *passer-moi l'émétique, et je te passerai la saignée*. Mais je soupçonne le révérendissime père en Dieu Ganganelli, d'avoir un secrétaire des brefs qui en fait plus long que lui, et qui se moque de ce que le Pape cordelier lui dicte. On assure même que ce secrétaire des brefs est tout près de jouer un mauvais tour à la chrétienté, en procurant la paix aux schismatiques et aux incirconcis qui s'égorgent sans savoir pourquoi; il est vrai que ce mauvais tour à la chrétienté fera un grand bien pour l'humanité, qui en bénira le secrétaire, et qui le remerciera de ce qu'il ne se contente pas de faire rire les philosophes, et de ce qu'il veut encore essuyer les larmes de tant de malheureux.

— V. M. fait donc l'honneur à la très-plaisante nation
 771. française de se moquer un peu d'elle, et de la croire
 créée et mise au monde pour *ses menus plaisirs*. Tout
 bon Français que je suis, je conviens qu'elle lui en
 fournit quelque sujet; je ne fais ce qui résultera de
 bien ou de mal de tout ce qui se passe ici; mais
 je serai fort tranquillisé, si la prophétie de V. M.
 s'accomplit au sujet de la vermine jésuitique, et
 si l'Etat, la philosophie et les lettres n'ont pas le
 malheur de la voir reparaître. Un autre article non
 moins important m'intéresse; tout ce qui se passe me
 ferait assez indifférent.

Si de quelque argent frais nous avions le secours,
 comme dit Crispin dans la comédie. Mais je crains
 qu'il ne soit encore plus difficile de rappeler l'argent
 dans nos bourses que les jésuites dans le royaume.
 Pour moi, Sire, je ne subsiste depuis six mois que des
 bienfaits de V. M., et au lieu de dire *Benedicite* en me
 mettant à table tous les jours, je dis, *Dieu conserve*
Frédéric. Il faut avouer que quand on voit la manière
 admirable dont ce meilleur des mondes possibles
 est gouverné, on est bien tenté de croire à la pro-
 vidence. Encore si en faisant diète on se redonnait
 un estomac, et qu'on rattrapât le sommeil, il n'y
 aurait que demi-mal; mais je suis destiné à passer
 des jours et des nuits presque également tristes; il
 faut céder et se soumettre à la nature. Ce qu'il y a de
 certain, c'est que soit en pensant, soit en végétant,
 soit en dinant, soit en jeûnant, soit en dormant,
 soit en veillant, il est un sentiment qui ne dort
 jamais au fond de mon cœur; c'est celui de la recon-

naissance éternelle que je dois à V. M., de l'admiration qu'elle m'inspire et qui se renouvelle sans cesse, et du profond respect avec lequel lui sera dévoué toute sa vie etc. 1771.

L E T T R E L X X I X.

D U R O I.

Le 25 juillet.

JE suis bien aise que les philosophes de Paris ne ressemblient ni à*** qui ne rit jamais ni à la roffinante de Don-Quichotte, qui ne galoppa qu'une fois en sa vie. Le pape, le mufti, les derviches et les moines sont faits dans ce siècle pour nous faire rire; autrefois ils se faisaient gémir. Je ne fais si la correspondance du vice-Dieu de Rome et du successeur de Mahomet à Constantinople est bien authentique; mais s'ils ne se sont pas écrit ce qu'on leur attribue, ils ont dû se l'écrire, étant de même métier; il n'y a que le débit de leurs drogues et la concurrence qui les rendent ennemis. Ceux qui combattent pour le croissant et les guerriers des mers hyperborées, sont plus difficiles à concilier que les prêtres; il faut espérer cependant que quelques bonnes ames rétabliront la paix entre eux.

Vous voyez donc que la guerre est un des ingrédients qui entrent nécessairement dans la composition de ce malheureux monde. Depuis l'année trente-quatre, l'Europe n'a vu qu'une succession de guerres perpétuelles, celle de quarante jusqu'à quarante-huit, celle de cinquante-six jusqu'à soixante-trois, celle

1771.

des Russes et des Turcs depuis soixante-neuf qui dure encore. L'Espagne a été sur le point de rompre avec l'Angleterre: enfin rarement se passe-t-il dix ans de suite que toute l'Europe jouisse d'une paix durable. Vos Français, qui se consolent de tout par un vaudeville, crient un peu quand la guerre oblige à lever de nouveaux impôts, et quelques plaisanteries leur font tout oublier. Ainsi, par un heureux effet de leur légèreté, le penchant qu'ils ont à la joie l'emporte sur toutes les raisons qu'ils ont de s'affliger. Un royaume aussi riche que la France, un royaume à ressources immenses que les déprédations de tant de brigands de finance n'ont pu épuiser, ne saurait manquer d'argent; et le Roi très-chrétien, le plus ancien monarque de la chrétienté, doit avoir des richesses bien plus considérables que les Montézuma et les Mogols n'en ont jamais possédées. J'ose donc supposer que les philosophes de Paris se moquent des habitans de la mer Baltique, lorsqu'ils parlent de la disette des espèces. C'est nous; les Danois et les Suédois qui sommes les gueux de l'Europe; sauvages à peine débarbarisés, qui ne voyons que d'un œil et qui imitons mal-adroitement l'industrie des peuples policés. Le père Bouhours l'a bien dit, que hors de la France on pouvait à toute rigueur avoir du bon sens, mais non de l'esprit. Vous êtes dans le beau pays d'Eldorado, dont les cailloux sont de brillans et les rochers d'or, etc. Et dans votre opulence vous vous plaignez de n'être pas dans la Jérusalem céleste, encore supérieure à Eldorado. Qu'on lise le Siècle de Louis XIV; on voit comme les arts sont en honneur en France; on y voit la protection marquée que ce souverain

souverain leur accordait. On a vilipendé ce siècle, et vous voyez ce qu'on fait à présent pour n'être pas vilipendé à son tour par la postérité. Je demande donc humblement à un grand philosophe, qu'il daigne me fournir une méthode toute nouvelle pour être approuvé de tout le monde et de tous les siècles; il me fera plaisir d'éclairer mon ignorance vandale sur un sujet aussi intéressant, et je l'assure qu'il aura tout l'honneur de sa découverte.

A propos, j'ai lu le quatrième tome des questions encyclopédiques de Voltaire, très-surpris d'y trouver une sortie épouvantable qu'il fait sur Maupertuis. Il y a quelque chose de si lâche à calomnier les morts, il y a tant d'indignité à noircir la mémoire des hommes de mérite, il y a quelque chose dans ce procédé qui dénote une vengeance si implacable, si atroce, que je me répons presque de la statue qu'on lui érige. Bon Dieu! comment tant de génie se peut-il allier avec tant de perversité! Je vous avoue que cela me fait de la peine. Enfin, vous qui avez le cœur bon, vous devriez faire des remontrances à Voltaire sur cette conduite, qui lui fait plus de tort qu'à Maupertuis. Je vous avoue qu'on se lasse de retrouver à tout propos Maupertuis, l'abbé des Fontaines, Fréron, le Franc de Pompignan, le poète Rousseau et Abraham Chaumeix dans ses ouvrages: des injures si souvent répétées dégoûtent le lecteur, et démasquent trop le fond de l'ame de Voltaire. Cela est triste et n'est pas plaisant. Toutefois les pauvres Vandales de ces cantons saluent le philosophe habitant de l'Athènes moderne, l'Anaxagoras de Paris: ils se recommandent à sa protection, à ses prières;

— ils le prient de les associer à ses œuvres pies , comme
 1771. ces Vandales se sont associés aux prières des bons
 pères jésuites : c'est le moyen de ne pas manquer le
 paradis, d'un côté un géomètre , de l'autre un jésuite ;
 avec cette escorte il faut faire chemin , ou l'on
 n'en fera jamais. Conservez votre bonne humeur ,
 riez de tout avec Démocrite. Vivez sur-tout , portez-
 vous bien , et soyez sûr que personne ne s'y inté-
 resse plus que le solitaire Vandale de Sans-Souci.
 Sur ce etc.

L E T T R E L X X X.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce, 17 août.

S I R ,

LA lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire ,
 en réponse à mes doléances sur le triste état des finan-
 ces françaises , m'a rappelé la fable de la fourmi , qui
 étant bien pourvue de toutes ses provisions , se mo-
 que de la pauvre cigale pour n'avoir pas eu la même
 prévoyance. *Un royaume tel que la France*, dites-
 vous , *ne saurait manquer d'argent* ; cela se peut ;
 mais en cas que le dieu Plutus n'ait pas tout à fait
 pris congé de nous , il s'est au moins si bien caché ,
 qu'il serait difficile de déterrer sa retraite ; M. l'abbé
 Terray , notre contrôleur général , fait de son mieux
 pour la découvrir , sans en pouvoir venir à bout. Je
 ne fais pas si le père Bouhours a eu raison , quand il
 a prétendu qu'on ne pouvait avoir de l'esprit qu'en
 France , comme autrefois un fameux maître de danse ,
 nommé Marcel , prétendait qu'il n'y avait que la

France où l'on fût danfer; ce ferait bien le cas de nous dire, comme la fourmi à la cigale : *Eh bien, dansez maintenant*; et quant à l'épigramme bonne ou mauvaise du père Bouhours, j'aimerais mieux avec Crispin que nous eussions la philosophie d'avoir de l'esprit en argent. V. M. va peut-être me trouver bien Harpagon, et n'ayant que le mot d'argent à la bouche. Je n'en suis pourtant pas plus triste, et j'envisage même dans le sort prochain dont je suis menacé, un grand avantage pour mon estomac, qui n'aura sûrement plus d'indigestions à craindre. O Providence! Providence! il faut avouer que tout est arrangé pour le mieux, et que vous savez parfaitement, comme dit St. Paul, tirer le plus grand bien du plus grand mal. Le roi Alphonse disait, à propos du fatras de cercles qu'avait imaginés l'astronomie ancienne, que *s'il avait été au conseil de Dieu quand il fit le monde, il lui aurait donné de bons avis*; je suis tenté de croire quelquefois, dans des momens où ma dévotion s'attédie, que Dieu avait pour le moins autant besoin de conseils quand il fit le monde moral, que quand il fit le monde physique; mais je rejette bientôt cette pensée, quand je songe à toutes les perfections du monde moral, au bonheur qui inonde la surface de la terre, et à l'esprit de justice, de désintéressement, de vérité qui règne sur l'espèce humaine. Il faut avouer, Sire, qu'un pareil séjour est délicieux pour un philosophe, et qu'il doit être bien fâcheux d'en être expulsé, soit par la faim, soit par une indigestion, soit par les vrais fidèles, Russes ou Mahométans, qui sont si dignement occupés à s'égorger. V. M. espère qu'il se trouvera

1771.

de bonnes ames qui rétabliront la paix entr'eux. Mon premier mouvement est de le souhaiter, mais il reste à savoir si, tout bien considéré, c'est procurer un grand bien à la triste espèce humaine que de l'empêcher de se détruire. C'est à V. M. à voir ce qu'il y a de mieux à faire sur ce point important; et je suis bien assuré d'avance qu'elle fera ce qu'il y a de mieux; mais pour cela il est nécessaire qu'elle songe d'abord à se conserver; voilà ce qu'elle a de mieux à faire pour le bien de l'humanité, et pour l'intérêt de la philosophie.

V. M. voudrait que j'écrivisse à Voltaire, à propos de philosophie, pour l'engager à ne point s'acharner sur les morts, ni sur les vivans qui sont censés morts, et qui devraient l'être pour lui par le peu de mal qu'ils peuvent lui faire. Hélas, Sire! il y a long-temps que j'ai pris la liberté de lui donner ce conseil, et V. M. voit quel en est le fruit. Il faut gémir sur le sort de l'humanité, qui ne permet pas qu'un seul homme ait à la fois tous les talens et toutes les vertus, et qui devrait pourtant le permettre, ne fût-ce que pour dédommager la terre de porter tant d'hommes qui n'ont ni talens ni vertus. Cependant je ferai encore un nouvel effort d'après les représentations de V. M.; je représenterai aussi d'après elle à l'écrivain dont la France s'honore, qu'il est trop grand pour cette guerre de chicane avec des pandours; qu'il est trop juste pour ne pas rendre au mérite réel et reconnu la justice qui lui est due; que le plus grand homme a besoin d'indulgence, et s'en rend digne sur-tout par celle qu'il a pour les autres; que non-seulement sa tranquillité, mais ses écrits mêmes y gagneront, et

que ces expressions de sa haine qui reviennent à chaque page, les rendent d'autant moins intéressans qu'il en est des auteurs à peu près comme des comédiens : 1771.

Que de leurs démêlés le public n'a que faire.

Si j'avais à joindre l'exemple au conseil, et à lui rappeler les grands hommes qui n'ont opposé à la satire que la modération et leur gloire, je fais bien, Sire, le modèle que j'aurais à lui proposer. Mais peut-être me répondrait-il que ce modèle est plus admirable qu'imitable, et je ne fais pas trop ce que j'aurais à lui répondre.

Je suis avec le plus profond respect, et une reconnaissance qui ne finira qu'avec ma vie etc.

LET TRE LXXXI.

D U R O I.

Le 16 septembre.

SI vous le voulez absolument, je croirai que le beau royaume de France est sans argent. Cela supposé, je le félicite des prospérités qui l'attendent dans ce monde-ci et dans l'autre. Lycurgue, ce sage législateur de Sparte, rendit sa république fameuse en lui interdisant l'entrée de tous les métaux, à l'exception du fer. A son exemple, vos Français vont donc devenir la nation la plus déshéritée de l'Europe, la plus attachée à sa patrie, la plus vertueuse et la plus invincible; et quelle perspective encore au-delà de ces biens terrestres l'avenir ne lui présente-t-il pas? La vie éternelle et ce paradis interdit à tous possesseurs d'espèces.

1771. Voilà, mon cher d'Alembert, la carrière qui s'ouvre pour vos compatriotes, j'en excepte quelques vilains financiers, trésoriers, archevêques et gens de leur séquelle, qui trop esclaves de la coutume et fidèles à leurs anciens usages, continueront d'entasser, d'accumuler et de receler des richesses. Je ne saurais vous dissimuler néanmoins que je crois qu'un mot suffirait pour rappeler dans ce royaume la même abondance d'espèces qui s'y trouvait autrefois; le crédit rétabli, voilà tout. Ce mot ressusciterait les trésors enfouis crainte de les perdre; il remettrait l'or et l'argent en circulation, et les philosophes seraient payés comme le pourraient être les maîtresses. A présent ce mot de conjuration est plus efficace que de certaines paroles que des gens à crâne fêlé prononcent devant des marmoufets en certaines occasions. Pardonnez-moi cette comparaison scandaleuse, elle m'est échappée *currente calamo*; et puisqu'elle est écrite, je ne l'effacerai pas.

Mais ne pensez pas que vous autres Français vous soyez les seuls qui souffriez à présent; nous éprouvons ici en Allemagne des fléaux pires presque que ceux qu'occasionne chez vous la stagnation des espèces: nous avons eu consécutivement deux mauvaises récoltes; la première année, la prévoyance y avait pourvu; mais celle-ci nous prend sans vert. Les magasins sont épuisés, et toute notre industrie suffira peut-être à peine pour nourrir le peuple et pour gagner la récolte de l'année prochaine. Voilà le sort des hommes dans le meilleur des mondes possibles. J'ajoute mes plaintes physiques à vos plaintes morales, et cependant il n'en fera ni plus ni moins. Je vous

avoue que j'avais une grande envie de procurer la paix aux peuples de l'orient et à mes barbares voisins les Sarmates. Je crains fort de n'y pas réussir. On accorderait plutôt les jansénistes et les molinistes, que l'on ne mettrait certain nombre de têtes couronnées sous un chapeau : passe encore, pourvu que ce feu n'aille pas se communiquant de proche en proche jeter quelque étincelle sur les maisons voisines. 1771.

Et voilà pour les querelles des despotes ; pour celles des auteurs, vous faites une œuvre méritoire d'admonester Voltaire sur ce tas d'injures usées qu'il répand, et sur Maupertuis (qui ne les avait pas méritées ,) et sur tant de gredins de la littérature, qu'il tire par-là de l'oubli où probablement ils croupiraient à toute éternité. Je conclus de la conduite de Voltaire, que s'il était souverain, il ferait avec tous ses voisins à couteau tiré ; son règne ne ferait qu'une guerre perpétuelle ; et alors Dieu sait de quels argumens il se servirait pour prouver que la guerre est l'état naturel de la société, et que la paix n'est pas faite pour l'homme. Les passions, ingénieuses à se déguiser, se servent souvent de la dialectique pour plaider leur cause. On ne veut point convenir qu'on a tort, on appelle la raison à son aide, et on lui donne la torture pour qu'elle paraisse autoriser notre conduite. Si, convaincu du mal que ces passions occasionnent, quelque docteur atrabilaire en s'échauffant, voulait anéantir ces passions, autant qu'il est en lui, il nous précipiterait dans une autre extrémité ; il ferait d'un homme animé un automate stupide, un être sans ressort. Ainsi à tout prendre, il faut laisser les choses telles qu'elles sont, se procurer du pain quand il est rare, déterrer l'argent

— quand il en faut, crier sur la place, *crédit ! crédit !*
 1771. laisser faire la guerre à ceux qui ne veulent pas de la paix, souffrir que les soi-disant philosophes impriment des injures, et se contenter d'avoir la paix dans sa maison. Sur ce, etc.

L E T T R E L X X X I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 8 novembre.

S I R E ,

J E vois par la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, qu'on n'est guères plus heureux au nord qu'au midi de notre pauvre Europe; dans la précédente lettre votre philosophie prévoyante se moquait un peu de notre embarras causé par nos sottises, et j'avais pris la liberté de la comparer à la fourmi qui se moque de la cigale; mais en ce moment, grâce à la divine providence qui arrange si bien toutes choses, tout est cigale, des Pyrénées à la mer Glaciale. Si je n'avais pas pour cette sainte providence le profond respect qu'elle mérite, je prendrais, je l'avoue, en ce moment un peu d'humeur contr'elle; et je suis presque assuré que V. M. la partagerait; car enfin si nous avons pu en France prévoir et même empêcher une partie de la détresse où nous sommes, V. M. n'est pas dans le même cas; cela me rappelle ce que disait un fameux maître à danser nommé Marcel, à une femme son écolière qui avait les pieds en dedans: *Madame*, lui disait-il en lui montrant un crucifix qui était dans sa chambre, *vous avez les jambes*

aussi mal tournées que ce crucifix-là : il est vrai que ———
pour lui ce n'est pas sa faute. Mais laissons-là, Sire, ^{1771.}
et les cigales et les crucifix; V. M. croit que pour
nous tirer du borbier, il faudrait crier sur la place,
crédit rétabli; il y aurait, ce me semble, un autre
mot à crier auparavant, *économie*; sans cela on
répondrait au premier cri, comme les marchands qui
veulent de l'argent, *crédit est mort*. Mais, il sera, je
crois, encore plus difficile de crier efficacement *éco-*
nomie à nos déprédateurs, que de crier *modération*
à Voltaire et de le persuader. Je ne lui écris guère
sans l'exhorter à mépriser les chenilles qu'il écrase,
et à ménager les hommes de mérite qu'il vilipende,
et V. M. voit comme il profite de mes remontrances.
Il faut prendre le parti de laisser aller les choses et les
hommes, et dire non pas *tout est bien*, comme Pope,
mais *tout est comme il peut*. Les lettres auraient
pourtant d'autant plus besoin de se respecter elles-
mêmes, qu'il me semble qu'elles sont dans une situa-
tion moins favorable que jamais; il me semble même
que dans presque toute l'Europe on est assez disposé
à les opprimer. On prétend qu'on va supprimer ici
le collège royal fondé par François I, le père des
lettres; ce ne peut pas être pour la dépense, car je
doute qu'il en coûte vingt mille francs à l'Etat pour
tous les professeurs de ce collège; à moins qu'on
n'imagine d'affamer la philosophie pour la faire taire,
ce qui serait fort bien imaginé. J'avoue que la philo-
sophie a rendu aux souverains de grands services, ne
fût-ce qu'en détruisant la superstition qui les rendait
esclaves des prêtres; mais le champ est labouré, on
n'a plus besoin des bœufs qui ont tiré la charrue, et

— on ne se soucie pas de les nourrir. J'ai tiré, Sire, la
 1771. charrue le mieux que j'ai pu, et selon mon petit pouvoir ; V. M. a bien voulu regarder mes efforts avec bonté, je lui dois la première récompense de mes travaux ; je lui dois plus encore, ma subsistance dans le moment présent ; grâce aux bienfaits dont elle a bien voulu m'honorer l'année dernière ; mon économie ménagera le plus long-temps qu'elle pourra ces bienfaits, et elle aura recours sans hésiter au bienfaiteur quand ils lui manqueront.

J'ai pour le présent une autre grâce à demander à V. M. ; ce serait de vouloir bien faire chercher dans la *bibliothèque de Magdebourg* (si cette bibliothèque qui existait dans le dernier siècle, n'a pas été transportée ailleurs) un ouvrage de *Pline le naturaliste*, qu'on prétend se trouver dans cette bibliothèque. Je doute beaucoup, Sire, de la vérité de cette anecdote ; je n'ennuierai point V. M. des raisons sur lesquelles est fondé mon doute ; mais enfin l'objet est assez important pour s'en éclaircir de manière à n'y plus revenir. Il s'agit d'une *histoire en vingt livres, des guerres des Romains contre les différens peuples de la Germanie*. La littérature, qui a déjà tant d'obligations à V. M., lui en aurait une nouvelle, si elle voulait bien donner les ordres pour vérifier ce fait, et pour s'assurer au moins que ce précieux manuscrit n'existe pas, comme il n'y a que trop lieu de le croire.

En priant V. M. de vouloir bien faire éclaircir cette anecdote, je prendrai la liberté de lui en apprendre une autre. Il est mort au mois de janvier dernier, dans un village nommé Vitry, tout près de Paris, une femme qui y vivait assez obscurément, et même assez

pauvrement, et qu'on assure avoir été la veuve du Czarowitz Alexis, que son père le Czar Pierre I fit mourir. Si la chose était vraie, cette femme ferait la belle-sœur du feu Empereur Charles VI, dont la femme était Wolfenbittel comme celle du Czarowitz. Cette dernière, à ce qu'on répandit dans le temps, était morte d'un coup de pied dans le ventre que son mari lui avait donné dans une grossesse; mais on prétend qu'on avait enterré une bûche à sa place, qu'elle s'était ensuie de Russie, qu'elle a été à la Louisiane, et de-là à l'île de France, où elle avait épousé un officier nommé Maldack, dont elle portait le nom à sa mort. Plusieurs circonstances réunies, et dont la réunion forme d'assez fortes preuves, paraissent prouver que cette femme était réellement la veuve du Prince Alexis; il paraît certain qu'elle recevait une pension de la cour de Brunswic, et peut-être V. M. pourrait-elle en savoir davantage par cette voie.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

LET TRE L X X X I I I.

D U R O I.

Le 30 novembre.

JE crois que les Dieux se sont réservés pour eux le bonheur et qu'ils en ont laissé aux hommes l'apparence; nous le cherchons toujours et ne le trouvons jamais: mais si nous sommes privés de tout ce qui est parfait, nous avons en revanche deux consolateurs qui dissipent nombre de nos maux. L'un c'est

1771.

l'espérance, et l'autre un fonds de gaieté naturelle, que vos Français sur-tout possèdent au suprême degré; une chanson, un mot bien frappé dissipent leurs ennuis : si l'année est stérile, la providence a son couplet; si les impôts haussent, malheur aux traitans dont les noms peuvent entrer dans leurs vers. Aussi se consolent-ils de tout; ils n'ont pas tort, je me range de leur avis. Il y a du ridicule à s'affliger de choses passagères, dont le propre est l'instabilité. Si Héraclite en pleure, Démocrite en rit. Rions donc, mon cher d'Alembert, vous de vos finances, moi de la mauvaise année, de ma goutte, etc. etc. C'est le parti que j'ai pris, et je m'en trouve bien. A peine ai-je été délivré de mes grandes douleurs, que je me suis diverti sur le sujet des confédérés de la Pologne. Je me suis amusé à les peindre au vrai: je vous envoie quelques chants de ce poëme. Je ne dis pas qu'il soit bon; c'était comme un remède qui en faisant diversion à mes maux les a suspendus; je souhaite qu'il vous guérisse de vos vapeurs, qu'il vous fasse oublier pour quelques momens vos embarras, et que vous vous souveniez en le lisant, que ce sont les vers d'un malade et d'un homme qui a dépassé le demi-siècle de dix ans.

Vous me parlez du peu d'honneur où sont à présent les lettres en France. Je ne crois pas que cela soit général en Europe; mais convenez avec moi que bien des gens de lettres donnent lieu, par leur conduite à la mésestime où ils vivent. Le gros du monde, qui ne réfléchit point, confond le caractère et le talent de l'artiste, et du mépris de ses mœurs, il passe à celui de son art. On croit, parce que les connaissances n'adoucissent et ne corrigent pas le caractère

des plus favans, qu'un grand nombre abuse même de
ses connaissances, qu'il est inutile d'apprendre et de 1771.
savoir, que les lumières de l'esprit ne servent qu'à une
vaine ostentation, et puisqu'il n'en revient aucun
avantage, qu'elles sont inutiles à la société. Ce rai-
sonnement est géométriquement faux, parce que si
l'on voulait condamner toutes les bonnes institutions
à cause de l'abus que le monde en fait, il n'en reste-
rait aucune. Que voulez-vous que le public pense,
lorsqu'il voit des écrits du même auteur se contredire,
qu'on discerne ce que sa plume a librement écrit
de ce que sa plume vénale a barbouillé, qu'on voit
des libelles infâmes paraître contre le gouvernement,
et des cyniques effrontés qui mordent indifféremment
tout ce qu'ils rencontrent; que dans des ouvrages
philosophiques on retrouve les abominables maximes
des Jean Petit, des Busembaum, des Malagrida? est-
ce à des amateurs de la sagesse d'encourager le crime?
Et après l'attentat des Damiens, ne devrait-on pas
être assez circonspect pour ne point échauffer quelque
cerveau brûlé par des maximes infernales qui le peu-
vent porter aux crimes les plus atroces? Si Virgile,
si Cicéron, si Varron, si Horace avaient été noircis
de ces traits, ils n'auraient jamais joui dans Rome de
la réputation qu'ils conservent encore. Pour rendre
les lettres respectables, il faut non-seulement du
génie, mais sur-tout des mœurs. Mais ce métier est
devenu trop commun, trop de grimands s'en
mêlent, et ce sont eux qui le décréditent.

Pour ce qui vous regarde, je suis bien aise de voir
la confiance que vous avez en moi; elle ne sera pas
trompée, quoique ce délabrement des finances d'un

1771. prince qui a 400 millions de revenus me paraît bien étrange. Vous voulez savoir si un manuscrit de Pline le naturaliste, qui concerne les guerres des Germains, se trouve à Magdebourg? Quoique je n'aie pas encore reçu de réponse de là-bas, je crois que c'est un fait controuvé, accrédité sur la foi d'un voyageur; car si un tel manuscrit existait, vous pouvez être persuadé qu'il serait connu; je n'en ai jamais entendu parler, non plus que nos doctes.

Je puis vous répondre avec plus de précision sur le sujet de cette Dame qui prétendait passer pour l'épouse du Czarowitz; son imposture a été découverte à Brunswic, où elle a passé peu après la mort de celle dont elle emprunta le nom; elle y reçut quelques charités, avec ordre de quitter le pays et de ne jamais prendre un nom dont sa naissance l'écartait si fort. Croyez qu'on fait comme il faut tuer son monde en Russie, et que lorsqu'on expédie quelqu'un, principalement à la cour, il ne ressuscite de sa vie. Le contraire pourrait nous arriver, à nous qui ne sommes pas aussi versés dans ce métier. Demandez donc, s'il vous plaît, quand vous verrez quelque ressuscité: de grâce, Monsieur ou Madame, où vous a-t-on tué? Et sur le pays qu'il vous nommera, jugez de la vérité du fait. Si l'on vous parle de la Judée, vous savez que c'était l'usage: si l'on vous nomme mon pays, doutez; si c'est la Russie, n'en croyez rien. Voilà vraiment une belle dissertation, digne de l'académie des belles-lettres et inscriptions.

A propos, comme j'ai vu quelques ouvrages où la louange des français n'est pas épargnée, faits par des auteurs qui postulaient une place à l'académie

française et qui l'ont obtenue, je me suis avisé de me ———
mettre sur les rangs; et pour devenir un de vos 1771.
quarante babillards, je me suis proposé de faire
l'apologie de quelques-unes des campagnes de vos
généraux dans la dernière guerre; l'ouvrage fera
bientôt fait, je le dédie à la fatuité nationale, et par
ce moyen je compte dans peu devenir votre con-
frère. En voilà assez pour cette fois: si vous voulez
me faire bavarder davantage, c'est à vous à m'y
provoquer par une nouvelle lettre. Sur ce, etc.

L E T T R E L X X X I V.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 2 janvier.

S I R E ,

Je crains que V. M. ne me prenne tout au moins ———
pour un procureur, ou pour quelque chose de pis, 1772.
de prendre la liberté de lui envoyer tant de papiers
jointes à cette lettre. Mais avant d'exposer à V. M.
l'objet de ces papiers, je dois commencer par un objet
qui m'intéresse davantage sans comparaison; ce
sont, Sire, les très-humbles remerciemens que je
dois à V. M. des vers charmans qu'elle m'a fait l'hon-
neur de m'envoyer, et du plaisir extrême que m'a
fait la lecture de ces vers. L'Épître à S. M. la reine
de Suède est pleine de philosophie, de sensibilité, et
cependant de force contre les détracteurs des rois,
qu'il faut respecter lors même qu'ils s'égarent. Le
poëme sur les confédérés est un ouvrage très-
agréable, plein d'imagination, d'action, et sur-tout de

gaïeté; ce qui n'était pas facile en un si triste sujet.
 1772. Il y a dans ce poëme, parmi plusieurs traits dignes d'être retenus, un vers sur lequel je prendrai la liberté de demander à V. M. un éclaircissement; la *St. Barthélemi en tableau* chez l'évêque de Kiowie est-elle un vérité historique, ou une fiction seulement vraisemblable, et assortie aux sentimens du prélat, fiction semblable à celle que les poëtes se permettent? Je connais quelques philosophes qui ont pris en pitié ces pauvres confédérés, qu'ils croient bonnement ne combattre que pour la liberté de leur pays; s'ils savaient que le prélat, un de leurs chefs, a pour toute bibliothèque un tel tableau, je ne doute point qu'ils ne dissent alors comme cet ami de la Brinvilliers à qui on apprenait qu'elle avait empoisonné son père: *si cela est, j'en rabats beaucoup*. Quoi qu'il en soit, je désire fort, Sire, et avec la plus grande impatience, de voir la suite de ce poëme; je prie V. M. de vouloir bien ne m'en pas priver; mais je désirerais sur-tout que le dernier chant eût pour titre: *La paix donnée par Frédéric le grand aux confédérés et aux dissidens; aux Turcs et aux Russes, à l'Europe et à l'Asie*. V. M. ressemblerait à ce juge, qui faisait venir devant lui les parties, commençait par se moquer de leur querelle, et finissait par les faire embrasser et les renvoyer contentes.

Voilà, Sire, ce que l'humanité espère de vous; cette besogne, toute difficile qu'elle est peut-être, l'est peut-être encore moins que le rétablissement de nos finances, délabrées par trente ans de guerres, de rapines, et d'opérations ruineuses. Le délabrement n'est guère moindre dans notre pauvre république

des

des lettres, et je suis bien fâché que V. M. ait raison dans les torts dont elle accuse mes confrères. Je voudrais que les réflexions si justes et si sages que V. M. me fait l'honneur de m'écrire à ce sujet, fussent imprimées et affichées à la porte de tous les gens de lettres. J'ai tâché du moins, pour ce qui concerne mon petit individu, de conformer, autant que j'ai pu, ma conduite à des principes si vrais et si sûrs, et de mériter par là les bontés dont V. M. m'a honoré.

Je viens maintenant, Sire, aux deux papiers ci-joints. Le premier qui a pour titre : *Histoire de Madame Maldack*, sont les anecdotes vraies ou fausses que j'ai pu recueillir sur la prétendue veuve du Czarowitz. Je crois sans peine que toute cette histoire est une imposture ; mais V. M. ne fera peut-être pas fâchée de savoir ce qu'on a débité en France à ce sujet, pendant la vie et depuis la mort de cette femme. Ce mémoire m'a été donné par quelqu'un qui avait une maison de campagne dans le village où cette femme faisait son séjour ; et peut-être la cour de Brunswic, qui avait la bonté de lui faire une petite pension, et la cour de Russie, seraient-elles un peu étonnées de l'histoire et des propos de cette aventurière.

L'autre mémoire qui a pour titre, *article destiné à la gazette du bas Rhin*, intéresse, Sire, une famille honnête et estimable à tous égards, dont je suis l'ami depuis long-temps. Il a plu à celui qui fait cette gazette à Clèves, dans les Etats de V. M., à ce *corneur qui suit la Renommée*, comme V. M. l'appelle très plaifamment, (bien entendu que ce corneur n'a qu'un cornet à bouquin) il a donc plu à ce folliculaire d'insérer dans son N° 88 un article injurieux à cette famille, à

1772. — l'occasion de la mort d'un parent, homme de mérite qu'elle vient de perdre. Cette famille, Sire, implore les bontés de V. M., non pour faire punir ce malheureux auquel elle pardonne, mais pour lui faire envoyer la retractation ci-jointe, avec ordre de l'insérer au plutôt dans sa gazette, sans y changer un seul mot, et avec défenses de parler désormais ni en bien ni en mal de cette famille, et de ce qui lui appartient. Comme elle fait les bontés dont V. M. m'honore, elle m'a prié de faire parvenir ses prières aux pieds de V. M., et je m'en acquitte, Sire, avec d'autant plus d'empressement et de zèle, que je mets le plus vif intérêt à l'obliger; je supplie donc très-humblement V. M. et avec la plus grande instance, de vouloir bien donner ses ordres pour la satisfaction de cette honnête et respectable famille.

Il ne me reste que l'espace nécessaire pour prier V. M. de me faire dire si l'histoire germanique de Plin se trouve à Magdebourg, ce que je ne crois pas plus qu'elle; et de souhaiter que l'année où nous allons entrer soit pour V. M. aussi glorieuse que les précédentes. Elle ne fera, s'il est possible, qu'ajouter encore aux sentimens de profond respect, et d'éternelle reconnaissance avec lesquels je suis etc.

L E T T R E L X X X V.

D U R O I.

Le 26 janvier.

JE vois par votre réponse qu'il y a beaucoup d'objets qui gagnent à être vus de loin. La confédération de Pologne pourrait bien être de ce nombre. Nous qui

sommes les voisins de cette nation agreste , nous qui —
connaissions les individus et les chefs du parti , nous 1772
ne les croyons dignes que de sifflets. Cette confédération s'est formée par le fanatisme , tous les chefs en sont divisés , chacun a ses vues et ses projets différens : ils agissent avec imprudence , combattent avec couardise et ne sont capables que du genre de crimes que des lâches peuvent commettre. Si j'avais un évêque Turpin ou un abbé Trithème à ma disposition , je le citerais volontiers ; mais comme personne ne fait écrire en Pologne , je suis réduit à être moi-même le garant des faits que j'annonce dans ce poëme. Or comme ce n'est point une démonstration géométrique , il m'a paru que j'avais la licence de me livrer à mon imagination. Je ne vous réponds pas que l'évêque de Kiowie ait réellement en sa résidence le tableau de la saint Barthélemi , mais il pourrait l'avoir. Henri III avait assisté à cette sainte boucherie ; il peut l'avoir fait peindre et avoir donné le tableau à l'évêque de Kiowie d'alors , comme un témoignage de son orthodoxie , et cet évêque peut l'avoir laissé à celui d'après , qui ne demanderait pas mieux , s'il en avait le pouvoir , que de renouveler un pareil massacre dans sa patrie. Vous avez vu par l'attentat que ces misérables avaient projeté contre leur Roi , de quoi leur esprit de vertige les rend capables. La cause de leur haine contre ce prince , est qu'il n'est pas assez riche pour leur donner des pensions au gré de leur cupidité ; ils aimeraient mieux un prince étranger qui pût fournir de son domaine à leur profusion. Je plains les philosophes qui s'intéressent à ce peuple méprisable à tous égards. On ne peut les excuser qu'en

1772.

confidération de leur ignorance. La Pologne n'a point de lois , elle ne jouit pas de ce qu'on appelle liberté ; mais le gouvernement a dégénéré en une anarchie licentieufe ; les feigneurs y exercent la plus cruelle tyrannie fur leurs esclaves. En un mot , c'est de tous les gouvernemens de l'Europe (si vous en exceptez les Turcs) le plus mauvais. J'insère dans cette lettre deux chants du même poëme , qui auront toujours quelque mérite , s'ils servent à dissiper les vapeurs de ceux qui les liront.

Vous vous imaginez qu'on fait aussi facilement une paix entre des puissances ennemies que de mauvais vers : cependant j'entreprendrais plutôt de mettre toute l'histoire des Juifs en madrigaux , que d'inspirer les mêmes sentimens à trois souverains entre lesquels il faut compter deux femmes. Quoi qu'il en soit , je ne me décourage pas , et il n'y aura pas de ma faute si cette paix ne se conclut pas aussi vite que je le désire. Quand la maison de notre voisin brûle , il faut éteindre le feu , pour qu'il ne gagne pas la nôtre. Voilà comme agit le quizième des Louis. Sans ses soins infinis , déjà l'Espagne et l'Angleterre se battraient dans les quatre parties du monde connu : chaque année qu'il prolonge la paix , doit rétablir ses finances. Un royaume comme la France est inépuisable en ressources , et il faut être bien mal-adroit avec quatre cents millions de livres de revenus pour ne pouvoir pas payer ses dettes. Vos académies vont s'enrichir et vos académiciens rouler sur l'or.

Pour le pauvre Helvétius , il ne roulera sur rien ; j'ai appris sa mort avec une peine infinie , son caractère m'a paru admirable. On eût peut-être désiré qu'il eût moins consulté son esprit que son cœur. Je crois qu'il

paraîtra de lui des œuvres posthumes ; une rumeur se ———
répand qu'il y a un poëme de lui sur le bonheur , dont 1772.
on dit du bien ; si on l'imprime , je l'aurai. L'ouvrage
de Plin qu'on a prétendu être à Magdebourg , ne
s'est point trouvé ; on dit que le manuscrit est à Augs-
bourg , mais ce ne sont que des discours vagues ; il est
apparent que ce Plin n'existe nulle part. L'histoire de
Madame de Maldac , soi-disante Czarowitzine , n'est
pas plus vraie. Cette personne a été , ce me semble ,
fille de garde-robe de la princesse dont elle a pris le nom.
Son histoire est un tissu de faussetés. Jamais la Comtesse
de Kœnigsmarck n'a mis le pied en Russie , le Comte
de Saxe n'avait pas vu la femme du Czarowitz ; donc
il ne pouvait pas la reconnaître dans madame de
Maldac. Observez sur-tout que si une princesse ,
comme elle prétendait l'être , s'était sauvée par miracle
de la Russie , elle aurait cherché un asile naturel dans
le sein de sa famille et ne ferait pas l'aventurière
comme la créature dont vous parlez ; elle peut avoir
eu quelque ressemblance avec sa maîtresse ; c'est sur
quoi elle a fondé son imposture , pour avoir quel-
que considération ; mais elle s'est bien gardée de
paraître à Brunswic , parce que la Czarowitzine était
trop connue de sa famille , pour qu'on put abuser tous
ses parens par une ressemblance vague et par des
propos qui auraient décelé la friponnerie.

Vous me chargez d'une autre commission plus
embarrassante pour moi , d'autant plus que je ne suis
ni correcteur d'imprimerie , ni censeur de gazettes. Je
crois que la famille de Loiseau de Mauléon a été à
l'école chez le Franc de Pompignan ; elle suppose toute
l'Europe les yeux fixés sur elle et l'univers unique-
ment occupé de cette famille. Pour moi , qui vis en

1772.

Allemagne et qui fais ce qui se passe, je puis assurer sur mon honneur à la famille de Mauléon qu'un très-petit nombre de personnes fait qu'elle existe, et que ceux qui la connaissent le mieux, sont peut-être une quarantaine de personnes qui ont lu un factum fait par cet avocat en faveur de Calas. Je puis vous protester que personne ne s'oppose en Allemagne à la noblesse de cette famille, qu'il est très-indifférent à la diète de Ratisbonne que cet avocat soit mort d'un polype au cœur ou d'un crachement de sang, que la Duchesse d'Orléans ait consulté son père ou non, et qu'enfin tous les avocats de Paris, la cour des aides, la tour-nelle, la grand'chambre, les présidens à mortier et le chancelier peuvent vivre et mourir comme bon leur semble; l'on promet même de l'ignorer en Allemagne. Pour le gazetier du bas-Rhin, la famille de Mauléon trouvera bon qu'il ne soit point inquiété, vu que sans la liberté d'écrire, les esprits restent dans les ténèbres et que tous les encyclopédistes, (dont je suis disciple zélé,) en se récriant contre toute censure, insistent sur ce que la presse soit libre et que chacun puisse écrire ce que lui dicte sa façon de penser. Faites prendre ceci comme une poudre tempérante à la famille de l'avocat; elle donne quelques symptômes de fièvre chaude, qu'il fera bon de prévenir par des saignées et de fréquentes émulsions. Que de personnes, mon bon d'Alembert, qui ne voient les objets qu'à travers ces grandes lunettes avec lesquelles on observe les satellites de Saturne! Il faudrait mettre leurs yeux pour quelque temps au régime du microscope, pour leur apprendre à mieux apprécier les grandeurs des figures, et, s'il se pouvait, la leur propre; mais je n'en ai que trop dit aujourd'hui. Sur ce etc.

L E T T R E L X X X V I.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 3 mars.

S I R E.

LA lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, en date du 26 janvier dernier, ne m'est parvenue que le 21 du mois dernier; la malheureuse goutte dont V. M. a été attaquée ne lui ayant permis de signer cette lettre qu'au bout de trois semaines. J'aurais eu l'honneur d'y répondre sur le champ, si dans le temps où j'ai eu le bonheur de la recevoir, je n'avais été attaqué moi-même d'une espèce de *goutte* à la tête, ou pour parler plus proprement, d'un rhumatisme dans cette partie, qui m'interdisait et le sommeil et la plus légère application.

Les vers charmans que V. M. a eu la bonté de m'envoyer, n'étaient pas propres, Sire, à guérir mon insomnie; ces deux nouveaux chants me paraissent ne céder en rien aux deux précédens. J'ai été sur-tout charmé de la peinture de l'Eglise catholique dans le troisième, et de l'alliance qui en résulte des très-catholiques confédérés avec le très-chrétien Mustapha. Dans le quatrième la délivrance que la sainte Vierge Marie procure aux confédérés assiégés en s'adressant à son fils, est une imagination vraiment plaisante et poétique. Mais ce qui me plaît sur-tout de cet ouvrage, Sire, c'est que nulle part l'imagination n'y fait rien perdre à la raison, que jamais elles n'ont été si bonnes amies, et que V. M. fait par-tout mêler,

1772.

— 1772. suivant le précepte d'Horace, *utile dulci*, l'utile à l'agréable. A l'égard des confédérés, je ne fais ce que mes confrères les philosophes en pensent; je crois bien qu'ils pourraient avoir gagné à n'être vus que de loin; mais si ces confédérés se plaignent, à tort ou à droit, d'être opprimés par la Russie, j'entends d'un autre côté cent mille payfans et davantage, qui se plaignent ou qui peuvent se plaindre, non à tort, mais à très-grand droit, d'être opprimés de temps immémorial par ces mêmes confédérés; et tant que ces derniers seront oppresseurs, je ne verrai dans leurs ennemis, qu'un maître qui rend à son valet de chambre les coups de bâton que celui-ci donne aux laquais. C'est à peu-près le tableau que je me fais de l'état actuel de la Pologne, et je ne suis nullement surpris que V. M. travaille à empêcher, si elle le peut, que la guerre ne s'y allume encore davantage, et que les maux de l'humanité, déjà si accumulés dans ce malheureux pays, ne s'y entassent encore par de nouvelles dévastations. Ce projet et ces vues sont bien dignes de l'ame de V. M.; je fais plus, je fais qu'elle a fait proposer à une grande puissance de l'Europe de se rendre médiatrice, et je désirerais vivement, pour mille raisons, que les vœux si respectables de V. M. pussent être remplis à cet égard. Mais je n'entre point, comme de raison, dans le conseil et les desseins des rois, et je me contente de prier à la porte de leurs palais, que la sagesse et l'amour de l'humanité y président et règnent avec eux. S'il y a pour les manes des sages un lieu de retraite, je ne doute pas que le pauvre Helvétius, quelque part qu'il soit, ne fasse des vœux semblables à ceux

de V. M. et aux miens pour la paix et le bonheur de la malheureuse espèce humaine. J'ai vivement regretté ce digne, et aimable, et vertueux philosophe; à toutes les qualités respectables qui me le rendaient cher, il en joignait une qui m'attachait encore particulièrement à lui, c'étaient les sentimens de respect et d'admiration dont il était rempli pour V. M. Combien de fois elle a fait le sujet de nos entretiens! Combien nos cœurs s'échauffaient et s'attendrissaient mutuellement en parlant d'elle! Combien de fois nous nous plaisions à répéter les obligations de toute espèce que lui ont en ce malheureux temps les lettres et la philosophie!

1772.

Je m'attendais bien, Sire, que l'histoire du prétendu ouvrage de Plin encore existant, était une chimère, et je ne doute pas qu'il n'en soit de même de la fille de garde-robe qui a pris le nom de sa maîtresse, la femme du Czarowitz. Je n'insiste pas non plus sur ce qui concerne la famille de Mauléon; et je respecte la manière de penser de V. M. à ce sujet. J'aimerais pourtant mieux, qu'au lieu de persiffler les pauvres encyclopédistes sur leurs vœux, réels ou prétendus, pour la liberté de la presse, elle eût bien voulu m'éclairer sur cette grande question, et me dire ce qu'elle en pense. Pour l'y engager, j'oserais presque hasarder avec elle quelques réflexions sur ce sujet. Je ne fais pas si cette liberté doit être accordée, mais je pense que si on l'accorde, elle doit être sans limites et indéfinie. Car pourquoi ferait-il plus permis d'insulter un citoyen honnête, de lui dire qu'il est un fripon, ou si on veut, qu'il est le fils d'un laquais, que de dire à un homme en place

1772. — qu'il est un voleur, un oppresseur, ou un imbécille ? En un mot, si la satire personnelle est permise, ce que je ne crois pas devoir être, je ne vois pas pourquoi on la restreindrait aux faibles et aux petits, et pourquoi les forts et les grands n'en auraient pas leur part comme les autres. Mais je crois que dans tout État bien policé, monarchique ou républicain, cette sorte de satire devrait être interdite, depuis les rangs le plus élevés de la société jusqu'aux moindres, parce qu'enfin tous les citoyens ont droit également à la protection de la société, et à la conservation de l'existence morale que la satire leur ôte, ou veut leur ôter. A l'égard des ouvrages de toute espèce, littérature, philosophie, matières même de gouvernement et d'administration, je pense que la liberté d'écrire sur ces sujets, de critiquer même, doit être pleine et entière, pourvu néanmoins, Sire, que la satire en soit bannie, parce qu'encore une fois le but de la liberté de la presse doit être d'éclairer et non d'offenser. Mais il est temps de réprimer moi-même la liberté de ma plume, en désirant à V. M. une pleine délivrance et de la goutte et de la guerre, et en lui renouvelant les assurances des sentimens d'admiration, de reconnaissance éternelle, et de plus profond respect avec lesquels je suis etc.

L E T T R E L X X V I I.

D U R O I.

Le 7 avril.

JE ne fais par quel hafard il fe rencontre toujours des obstacles , quand il s'agit de répondre à vos lettres. Tantôt la goutte me tenait garrotté sur le grabat, ensuite c'était le féjour de la Reine douairière de Suède et de la Duchesse de Brunfwic qui m'ont empêché de vous écrire. Vous n'y perdez pas grand chose : au contraire , vous y gagnez de n'être pas affommé d'un fatras de mauvais vers. Voici encore un chant de ce poëme que je vous envoie : j'espère que rempli d'une vertu narcotique , il vous tiendra lieu des pavots que Morphée vous refuse. Nous autres Allemands , comme l'a très-bien dit le bon père Bouhours, nous ne sommes guères propres à la poésie, encore moins au poëme épique. Nous n'avons que l'instinct grossier du bon sens, et notre Pégase n'a point d'ailes. Je pourrais vous dire ce que van Haren répondit à Voltaire , qui le louait sur son poëme de Léonidas ; *mes vers sont bons* , dit-il , *car je n'ai point d'imagination*.

On dit que le bon Helvétius a laissé dans ses papiers un poëme sur le bonheur. Je vous prie de me dire ce qui en est ; j'avoue que je serais curieux de l'avoir , si ce n'est être trop indiscret que de le demander. J'ai bien regretté ce vrai philosophe , qui a donné des marques d'un parfait désintéressement , et dont le cœur était aussi pur que l'esprit facile à s'égarer ; mais les philosophes ne sont pas moins

— 1772. sujets aux lois éternelles que les autres hommes , qui sages et fous , grands et petits sont obligés de payer ce tribut à la nature , ou plutôt de lui restituer ce qu'elle leur avait prêté pour un temps. Il est très-probable que le bon Helvétius ne lit plus les gazettes , ni les nouvelles ecclésiastiques , et qu'ainsi il ne s'embarasse guères des confédérés ni des Turcs ; cependant , si quelque nouvelliste de Paris envoie des nouvelles dans le pays où il est , il pourra lui apprendre que tous ces troubles vont s'apaiser , et qu'une paix générale va fermer les plaies que les calamités passées avaient ouvertes , et le sort des confédérés fera sans doute d'être cocus , battus et contens ; il n'y aura que les gazetiers de mécontents de la fin de cette guerre ; elle mettra fin à leur bavardage sur les conjectures qu'ils font au hasard et sur les fausses nouvelles qu'ils débitent pour les révoquer l'ordinaire suivant. Voilà ma confession de foi sur les gazetiers , pour répondre à ce que vous me demandez. Mais si vous voulez savoir ce que je pense de la liberté de la presse , et des ouvrages satiriques qui en font une suite inévitable , je vous avouerai , (sans vouloir cependant choquer Messieurs les encyclopédistes , que je respecte ,) que connaissant les hommes , pour m'être assez long-temps occupé d'eux , je suis très-persuadé qu'ils ont besoin de remèdes réprimans , et qu'ils abuseront toujours de toute liberté dont ils jouiront , de sorte qu'il faut en fait de livres que leurs ouvrages soient assujettis à l'examen , non pas fait à la rigueur , mais tel cependant qu'il supprime tout ce qui se trouve de contraire à la tranquillité publique , comme au bien de la société , à

laquelle la satire est contraire; mais en même temps je ne vous dissimule pas que je trouve bien fade à la famille d'un petit avocat de se formaliser sur une 1772.
généalogie mal faite; au contraire, votre avocat ou ses parens devraient se réjouir de ce que Loiseau de Mauléon se trouve dans le cas des grands hommes dont on a donné également une généalogie peu exacte. Si cependant il s'agit de contenter cette famille éplorée, nous trouverons ici en Allemagne des érudits qui feront descendre défunt l'avocat en droite ligne des anciens Rois de Léon et de Castille, et j'ose assurer que le courrier du bas-Rhin inférera cette belle découverte dans ses feuilles. Voilà tout ce que je puis opérer pour la conciliation de ces deux illustres parties: j'en tirerai vanité, et je mettrai dans mes mémoires qu'ayant contribué à pacifier les troubles de la Pologne et de la Turquie, j'avais été encore assez favorisé de la fortune pour réussir à rétablir la paix entre les Mauléon et le courrier du bas-Rhin. Tenez, mon cher Anaxagoras, après ceci j'espère que votre philosophie sera contente de la mienne. Je travaille, autant qu'il est en moi, à concilier les esprits; je propose des expédiens, et j'espère que la famille de Mauléon ne sera pas plus intraitable que le grand Seigneur et son divan. Muni de mes pleins-pouvoirs, vous pouvez signer cet acte important pour le bien de l'Europe, et rendre par-là au courrier du bas-Rhin, la tranquillité et la liberté d'esprit qu'il lui faut pour débiter ses balivernes.

Il ne me reste, après avoir parlé d'aussi grands intérêts, qu'à faire des vœux pour votre conservation, à vous faire souvenir du petit troupeau de philoso-

— phes établis aux bords de la Baltique, et à vous assu-
 1772. rer de mon estime; sur quoi je prie Dieu etc.

L E T T R E L X X X V I I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 16 Mai.

S I R E ,

PERMETTEZ-moi de commencer cette lettre par le compliment que je crois devoir à V. M. sur les succès d'un savant que ses bontés ont fait connaître à l'Europe, succès dont la gloire rejaillit sur votre académie, dans laquelle vous avez bien voulu lui donner une place distinguée. M. de la Grange vient de remporter pour la quatrième ou cinquième fois le prix de notre académie des sciences, avec les plus grands éloges et les mieux mérités; et je crois pouvoir annoncer d'avance à V. M. qu'il sera élu dans peu de jours associé étranger de notre académie. Ces places sont très-honorables, parce qu'elles sont en petit nombre, fort recherchées, occupées par les savans les plus célèbres de l'Europe, qui ne les ont obtenues que dans leur vieillesse, au lieu que M. de la Grange n'a pas, je crois, 35 ans. Je me félicite tous les jours de plus en plus, Sire, d'avoir procuré à votre académie un philosophe aussi estimable par ses rares talens, par ses connaissances profondes, et par son caractère de sagesse et de désintéressement. Je ne doute point

que V. M. ne veuille bien lui témoigner sa satisfaction. Cette espérance est fondée, et sur l'estime que V. M. veut bien avoir pour lui, comme elle m'a fait l'honneur de me le dire plus d'une fois, et sur le beau discours qu'elle vient de faire lire à son académie, et qu'elle a eu la bonté de m'envoyer. J'avais déjà lu, Sire, cet excellent discours dans la gazette de littérature qui s'imprime aux deux Ponts, et j'avais admiré la saine philosophie qui y règne, les vues justes et dignes d'un grand Roi qu'il présente, l'éloquence avec laquelle il est écrit, et la force avec laquelle V. M. y foudroie les *charlatans sacrés et profanes*, ces maîtres d'erreurs payés pour abrutir la nature humaine; et les détracteurs des sciences, autre espèce de charlatans non moins dangereux, et hypocrites d'une autre espèce, aussi méprisables que les premiers.

Je n'ai pas lu avec moins de plaisir et d'admiration le Vème chant du poème contre les confédérés. Je devrais peut-être néanmoins demander merci à V. M. pour les pauvres Welches mes compatriotes, dont elle célèbre si plaisamment la gloire et les exploits à Rosbac, à Créfeld, et ailleurs. Mais, Sire, la part qui me revient de cette gloire ou de cette honte est si petite, que je ne cours pas après, et que j'en fais les honneurs à qui voudra. Comme je n'ai pas l'avantage ou le malheur d'être ni ministre, ni général, je les laisse jouir en paix de ce qu'ils font; je ne prétends rien ni aux lauriers qu'ils cueillent, ni aux coups d'étrivières qu'ils reçoivent; et quelque chose qui leur arrive, je ne leur dirai jamais, *j'en retiens part*, comme disent les mendiants aux gueux de leur

— 1772. espèce qui trouvent et ramassent quelque guenille dans la rue.

Au reste, j'avouerais, Sire, que le plaisir que me donnent vos vers et votre prose, quelque grand qu'il soit, n'est pas plus vif que celui que je ressens à un article de la lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire. Elle m'y annonce la paix comme prochaine. Toute l'Europe en fait l'honneur à V. M., et cette circonstance de sa vie n'en fera pas la moins glorieuse.

Le poëme du pauvre Helvétius *sur le bonheur* est resté imparfait à sa mort. Cependant on assure qu'il fera imprimé, même dans cet état d'imperfection. On dit même qu'il est actuellement sous presse en Hollande. V. M. pourra aisément en favoir la vérité.

Depuis un mois j'ai acquis, Sire, une dignité nouvelle; celle de secrétaire de l'académie française; cette place demande plus d'assiduité que de travail; les émolumens en sont d'ailleurs très-peu de chose, et j'ajoute, les dégoûts et les désagrémens assez grands dans les circonstances présentes, où la littérature est plus opprimée et plus persécutée parmi nous que jamais. Je ne ferai point à V. M. le détail des traverses de tout genre que la philosophie et les lettres essuyent; ce détail ne ferait que l'affliger, puisqu'elle ne peut y apporter de remède, elle se contente de protéger dans ses Etats les sciences et les arts, de gémir sur le sort qu'ils éprouvent ailleurs, et d'encourager par ses leçons et par son exemple ceux qui les cultivent. Au reste, pourquoi les sages se plaindraient-ils de leur sort? Ils liront le beau morceau qui commence le Vème chant de votre poëme sur le malheur commun à

tous

tous les états; ils jeteront les yeux sur tout ce qui les ———
 environne, et ils répéteront ce beau vers de V. M. 1772.

C'est même joie et ce sont mêmes pleurs.

Je suis avec tous les sentimens de profond respect,
 de reconnaissance et d'admiration qui ne finiront qu'avec
 ma vie etc.

LETTRE LXXXIX.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 1 juin.

SIRE,

UN jeune militaire, plein d'ardeur, d'esprit et de ———
 connoissances, nommé M. de Guibert, désire de 1772.
 mettre aux pieds de V. M. l'hommage que lui doi-
 vent tous les militaires et tous les philosophes. Il
 prie V. M. de vouloir bien recevoir l'ouvrage qui est
 joint ici, et dont il est l'auteur; et comme il connaît
 les bontés dont V. M. m'honore, il m'a prié de lui
 faire parvenir son livre et son profond respect.

Quintilien dit qu'on doit juger du progrès qu'on a
 fait dans l'éloquence, par le plaisir qu'on prend à la
 lecture de Cicéron. Si on doit juger par une règle
 semblable des progrès qu'on a fait dans l'art mili-
 taire, j'ai lieu de croire, Sire, que M. de Guibert
 en a fait de grands, par l'admiration profonde dont
 il est pénétré pour le génie que V. M. a su porter
 dans cet art nécessaire et funeste. C'est au César de
 notre siècle à en juger. S'il juge l'ouvrage digne de
 quelque estime, l'auteur serait infiniment flatté du

— témoignage que César voudrait bien lui en donner ;
 1772. ce ferait la plus noble récompense de son travail.

L'académie des sciences de Paris a élu pour associé étranger M. de la Grange, comme j'ai eu l'honneur de l'annoncer à V. M. ; il a dû l'unanimité des suffrages à son mérite supérieur, et en même temps à l'assurance que j'ai donnée à mes confrères qu'ils feraient une chose agréable à V. M., dont le nom est si cher et si précieux aux sciences par la protection qu'elle leur accorde, et les lumières qu'elle y répand.

L'Europe espère, Sire, que V. M. ne se contentera pas de l'éclairer, qu'elle va encore la pacifier. Comme je ne doute point qu'elle n'ait une grande influence dans le traité entre la Porte et la Russie, je prends la liberté de lui recommander toujours un point que je ne cesse point d'avoir à cœur, c'est d'obtenir de Sultan Mustapha la réédification du temple de Jérusalem, pour l'embarras de la Sorbonne, et le menu plaisir de la philosophie. Mais ce que je désire encore plus, c'est que l'être, quel qu'il soit, qui préside à l'univers, conserve long-temps V. M. pour l'avantage de cette pauvre philosophie, persécutée ou vilipendée presque par-tout ailleurs que dans vos Etats.

Je suis avec le plus profond respect etc.

L E T T R E X C.

D U R O I.

Le 30 Juin.

JE commence par vous féliciter de votre nouvelle dignité académique, qui montre que le mérite est encore récompensé en France et qu'on fait discerner ceux dont les grands talens sont dignes de récompense. Vous savez que tout ce qu'Apollon promet à ses nourrissons, se borne à quelques feuilles de laurier et à de l'encens. Vous en jouissez à présent dans la plus célèbre académie de l'Europe, et de-là vous distribuez des brevets de grands hommes à ceux qui se distinguent parmi les nations étrangères. Je suis bien aise que notre la Grange soit de ce nombre. Je suis trop ignorant en géométrie pour juger de son mérite scientifique; mais je suis assez éclairé pour rendre justice à son caractère plein de douceur et à sa modestie.

L'approbation que vous donnez au petit discours académique lu en présence de la Reine de Suède, me le rend supportable car au fond cette matière est usée; tout le monde devine ce qu'on peut dire sur un pareil sujet; il ne me restait que de présenter ce tableau sous un autre point de vue et relativement au bien d'un Etat. Mes succès surpasseraient mes espérances, si ce morceau pouvait réveiller dans l'esprit des lecteurs l'amour des sciences et le goût des beaux arts; mais je ne m'attends pas à de tels miracles. Pourvu que ce goût prenne chez nous, comme je fais tous mes efforts pour le répandre, cela doit me suffire: car les scien-

— ces voyagent; elles ont été en Grèce, en Italie, en
 1772. France, en Angleterre, pourquoi ne se fixeraient-elles pas pour un temps en Prusse? Il faut s'en flatter, et l'idée seule de cet événement me réjouit.

Savez-vous bien que vous venez de m'énorgueillir? Quoi! Un des quarante de l'académie française cite mes tudesques? Je commence à me croire poète, et dès que cette paix dont vous voulez me faire l'honneur, sera conclue, vous aurez le sixième chant. J'ai fait écrire en Hollande pour avoir ce qu'on imprime des œuvres posthumes du pauvre Helvétius; mais je n'ai point encore de réponse; apparemment que l'impression n'en est pas tout à fait achevée. C'était un si honnête homme, que je relirai avec plaisir ses ouvrages. J'aurai dans peu de jours grande compagnie. La Reine de Suède vient ici avec une partie de la famille. Je lui donne Phèdre et Mahomet. Les acteurs qui joueront ces pièces ne font que d'arriver; ainsi je ne saurais juger de leurs talens. A propos, nous venons de perdre Toussaint; il me faut un bon Rhétoricien à sa place; j'ai pensé à ce de Lille, traducteur de Virgile; je vous prie de lui en faire la proposition; il serait en même temps membre de notre académie avec les émolumens. En cas qu'il refuse, je vous prie de me proposer quelque autre sujet de mérite et qui puisse figurer pour les belles-lettres dans notre académie. Voilà des commissions; mais qui est plus capable de les remplir que vous? Ainsi j'espère que vous voudrez bien vous en charger.

Sur ce etc.

L E T T R E X C I.

D U R O I.

Le 23 Juillet.

JE ne m'attendais pas à recevoir un ouvrage de tactique des mains d'un philosophe encyclopédiste : c'est comme si le pape m'adressait un ouvrage sur la tolérance. Je n'ai pas lu en entier le livre du jeune militaire ; mais en jetant les yeux sur la préface , j'y ai trouvé des choses qui méritent sûrement d'être corrigées , pour rendre hommage à la vérité. Le jeune auteur avance inconfidérément que les Prussiens ne sont pas braves ; et c'est cependant à leur valeur que j'ai dû tous les succès que j'ai eus à la guerre. Ce jeune homme devrait avoir compris que quelque adresse et quelque dextérité qu'aient les troupes , elles ne battront jamais l'ennemi qu'en le déposant du terrain où il se trouve , et cela ne peut s'exécuter que par des hommes braves et déterminés ; ce passage , digne de censure , devrait être effacé , car en parcourant les titres des chapitres , j'ai vu que c'est l'ouvrage d'un génie qui travaille à s'éclairer et à éclairer les autres , et qui n'attend que les occasions pour se distinguer. Vous aurez la complaisance d'avalier ce petit détail d'une profession que vous n'aimez pas , sous l'abri de laquelle cependant toutes les autres s'exercent.

Vous me faites bien de l'honneur de m'attribuer un si grand crédit auprès de Mustapha ; il n'a pas été difficile de lui inspirer des sentimens pacifiques, parce

1772.

qu'il n'avait plus les moyens de continuer la guerre, et qu'il risquait en la prolongeant encore, le bouleversement entier de son empire. Je vous réponds d'avance que les abymes de la terre ne s'ouvriront pas pour vomir des flammes et consumer les ouvriers qui rebâtiront le temple de Jérusalem. Mustapha n'a point assez de fonds, après les énormes dépenses qu'il a faites dans cette guerre, pour se charger d'une pareille entreprise. Les Juifs de Constantinople ne sont pas assez riches pour l'entreprendre; il faudrait pour y réussir que les encyclopédistes fissent une quête dans tout l'univers et imposassent une taxe aux franc-penseurs, et de cet argent nous élèverions cet édifice en bravant les flammes. Cependant ne pensez pas que ce temple édifié démontât Messieurs de la Sorbonne; ils se jeteraient dans des distinctions, dans des sophismes, et ils trouveraient le moyen de persuader qu'on n'a pas bâti ce temple sur la place où il fut autrefois; ils feraient à Paris des cartes de Jérusalem sans y avoir jamais été, et démontreraient aux dévots que Dieu par un miracle, abusant les incrédules, leur aurait si bien fasciné les yeux, qu'ils auraient pris pour fonder un édifice un terrain tout opposé à celui du temple de Salomon. Des cagots, qui veulent toujours avoir raison, qui ne respectent pas la vérité et qui sont dans l'usage de mentir impunément, ne demeurent jamais sans réplique. Mais ces bons Messieurs sont si fort vilipendés, si décrédités dans l'esprit des penseurs, qu'on ne saurait les avilir plus qu'ils ne le sont déjà. Laissons donc au docteur Tampionet, au docteur Riboulet, aux Garasses modernes le faible argument d'Ammien Marcellin, pour étayer leur vieux palais magique qui s'écroule.

Ce sont les philosophes, ces ames divines, nées de la raison universelle, qui en apprenant à penser aux hommes, ont enfin nettoiyé leur esprit des contes de peau d'âne et de barbe bleue si long-temps consacrés par des fripons en soutane. Voilà pourquoi j'aime ces philosophes et pourquoi tout homme sensé devrait leur ériger des autels; j'en dédie un petit à l'Anaxagoras de l'encyclopédie et je lui dis : mon bon sens bénit ta raison supérieure, qui dérouille les ressorts engourdis de l'entendement des hommes, et qui leur apprend à examiner, à combiner, à se défier d'eux-mêmes et à ne croire que des faits constatés par l'expérience. J'adresse ensuite une petite prière au Génie heureux de la France, et je lui dis : Oh ! Génie, si tu protéges l'empire gaulois, veille sur les jours d'Anaxagoras; c'est le seul grand homme qui lui reste; ne permets pas que la mort de sa faux tranchante le moissonne au milieu de sa course; raffermis sa santé, et qu'il voie autour de lui s'élever des rejetons de sa science capables de le remplacer un jour!

Sur ce etc.

LETTRE XCII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 14 Août,

SIRE,

J'E n'ai rien négligé pour répondre à la confiance dont V. M. a bien voulu m'honorer, en me chargeant de choisir un professeur de rhétorique et de logique pour son académie des gentilshommes. Après les

1772. informations et les perquisitions les plus exactes, je crois y avoir réussi, et j'ai l'honneur d'envoyer ce professeur à V. M. Je crois pouvoir lui répondre de sa capacité, de son caractère et de sa conduite. J'écris sur ce sujet plus en détail à M. de Catt, qui en instruira V. M.

Ce n'est point, Sire, comme *philosophe encyclopédiste*, que j'ai pris la liberté d'envoyer à V. M. l'*Essai de Tactique* de M. Guibert; c'est comme admirateur avec toute l'Europe des grands et rares talens militaires de V. M. que j'ai cru devoir lui faire connaître un ouvrage où l'on rend à ses sublimes talens les hommages qu'ils méritent; un ouvrage dont V. M. est le meilleur juge que l'auteur puisse désirer, et celui dont le suffrage peut être le plus honorable et le plus flatteur pour lui. Ce suffrage, Sire, pourrait en cas de besoin, être mis dans la balance contre celui de tout le reste de l'Europe, comme Lucain y a mis le suffrage de Caton contre celui des Dieux. Je vois avec peine que V. M. n'a pas été contente d'un endroit du discours préliminaire, où elle a cru voir que les Prussiens étaient accusés de manquer de bravoure. Je n'ai point l'ouvrage sous les yeux pour justifier l'auteur, qui vient d'ailleurs de partir pour un voyage de quelques mois, et à qui je ne puis demander raison de ce reproche. Mais je suis bien sûr au moins que son intention n'a point du tout été de reprocher le défaut de courage à des troupes qui ont gagné au moins douze batailles. Je suis persuadé qu'il a voulu dire seulement que les Prussiens n'auraient pas eu tant de succès, s'ils n'eussent été que braves, et s'ils n'eussent eu à leur tête un général aussi

consommé dans les manœuvres militaires, devenues aujourd'hui plus nécessaires que jamais; et cette assertion, bien loin d'être un reproche, me paraît au contraire un nouvel éloge, et de ces braves troupes, et sur-tout du héros qui les commande. Voilà, Sire, ce que ma *philosophie encyclopédique* croit pouvoir répondre à V. M. pour justifier un jeune militaire, dont je connais toute l'admiration pour elle, et toute l'estime qu'il fait de ses troupes. Je ne serai pas aussi empressé à me justifier moi-même de ce que V. M. ajoute, que je *n'aime pas la guerre*; et comment pourrais-je m'en justifier auprès d'un prince philosophe, qui a si bien peint dans ses ouvrages les maux que la guerre fait à l'humanité, qui ne l'a jamais entreprise que forcé par les circonstances, qui depuis quatre à cinq ans ne paraît occupé qu'à l'éviter, et qui s'est conduit pour y parvenir avec une sagesse et une habileté dont toute l'Europe parle en ce moment avec admiration?

Je ne doute point que Mustapha ne fasse le mieux du monde de se conformer aux sentimens pacifiques que V. M. lui a inspirés, nouvelle preuve qu'elle n'aime pas la guerre plus que moi. Mais je ne serai point content que V. M. ne lui ait fait dire un petit mot du temple de Jérusalem. Cette réédification, Sire, est ma folie, comme la destruction de la religion chrétienne est celle du patriarche de Ferney. Je fais bien que si la Sorbonne voyait ce temple debout, elle trouverait moyen d'éluder la prophétie; elle a répondu, Dieu merci, à des objections tout aussi pressantes; mais j'ai encore cependant assez bonne opinion d'elle, pour présumer qu'au moins dans les premiers

— momens de l'objection, elle aurait quelque petit en-
 1772. barras; et je désirerais fort que Mustapha eût l'esprit
 de lui jouer ce petit tour de page; après quoi nous
 irions à la messe comme à l'ordinaire, en riant seule-
 ment un peu plus de ceux qui la diraient.

Je ne fais si V. M. osera faire part aux Russes, ses
 chers alliés, d'un petit malheur qui vient d'arriver
 aux eaux de Spa à quelqu'un de leurs compatriotes.
 Il avait, dit-on, passé quelques mois à Paris, où il
 avait appris à s'habiller avec élégance. Il a donc fait
 faire un habit, du vert le plus élégant du monde; un
 cheval, qui l'a vu habillé de la sorte, a pris le tout
 pour une botte de foin, et l'a mordu si vivement à
 l'épaule, que le pauvre habillé de vert en est sérieu-
 sement malade. Je crois que l'infanterie russe est
 habillée de vert: cet événement, Sire, ne ferait-il pas
 une bonne raison pour lui faire changer d'uniforme?

Hélas! Sire, je ris, et je n'en ai pas trop d'envie.
 Car si les chevaux de Spa prennent les Russes pour
 des bottes de foin bonnes au moins à manger, les
 inquisiteurs de France prennent les philosophes pour
 des bottes de foin qui ne sont bonnes qu'à brûler. Je
 suis dégoûté d'écrire, et malgré le peu de cas que
 V. M. fait de la géométrie, je me réfugierai dans cet
 asile, si ma pauvre tête pouvait encore supporter
 l'application qu'elle exige. Je vais cependant essayer
 la continuation de l'histoire de l'académie française:
 mais combien de peine il faudra que je me donne
 pour ne pas dire ma pensée! Heureux même, si en
 la cachant, je puis au moins la laisser entrevoir!

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive
 reconnaissance et la plus immuable admiration, etc.

LETTRE XCIII.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 22 Août.

SIRE,

CETTE lettre sera présentée à V. M. par M. Borrelly, que j'ai l'honneur de lui envoyer pour remplir la double place de feu M. Toussaint, à l'académie royale des nobles, et à l'académie royale des sciences, deux établissemens qui honorent également V. M., l'un par son institution, l'autre par son renouvellement et par la protection que lui accorde le philosophe des rois, et le roi des philosophes. M. de Catt a déjà dû, Sire, rendre compte à V. M. des informations exactes et multipliées que j'ai prises au sujet de M. Borrelly. Je suis persuadé, Sire, et d'après ces informations, et d'après ce que je connais par moi-même de ses talens et de son caractère, qu'il méritera les bontés dont je prie V. M. de vouloir bien l'honorer. J'ai été assez heureux jusqu'à présent pour répondre à la confiance de V. M. dans les différens choix dont elle m'a fait l'honneur de me charger, et j'ai tout lieu d'espérer qu'elle ne me fera point de reproche de celui-ci.

M. Borrelly, en présentant cette lettre à V. M., s'est chargé de lui remettre en même temps un ouvrage que l'auteur, qui est de mes amis, m'a chargé de présenter à un aussi excellent juge. Cet auteur, Sire, est M. le Chevalier de Chatelux, homme de qualité, et d'une des plus anciennes maisons de

— 1772. France, Brigadier des armées du Roi, homme d'ailleurs de beaucoup d'esprit et de mérite, et pénétré d'admiration pour V. M. L'application constante que M. le Chevalier de Chatelux donne à son métier, ne l'empêche pas, Sire, à l'exemple de V. M., de cultiver avec succès les lettres et la philosophie. L'ouvrage qu'il a l'honneur d'offrir à V. M. lui prouvera qu'il joint à une connaissance très-étendue de l'histoire, des vues philosophiques, l'amour de l'humanité et le talent d'écrire. Il se propose de prouver que l'espèce humaine est moins malheureuse qu'autrefois, et que son malheur ira toujours en diminuant, grâce aux progrès des lumières. Je le souhaite encore plus que je ne l'espère. Mais de quelque manière que V. M. pense à ce sujet, j'ai lieu de croire que cet ouvrage lui inspirera de l'estime pour l'auteur, qui ferait infiniment flatté que V. M. voulût bien l'en assurer elle-même. Il mérite d'autant plus, Sire, de recevoir de vous cette marque flatteuse de bonté, qu'il est presque aujourd'hui la seule personne distinguée par sa naissance dans ce malheureux royaume, qui aime vraiment les lettres et ceux qui les cultivent. Ah! Sire, que ces lettres infortunées ont besoin de conserver long-temps un protecteur tel que vous! Il y a long-temps, à dater du ministère du Cardinal de Fleury, et même de plus loin, qu'elles sont en France sans encouragement et sans considération. Aujourd'hui on fait plus, on les hait, et il n'y a pas un homme en place qui ne soit leur ennemi secret ou déclaré. V. M. qui a eu la bonté de me marquer sa satisfaction de ma nouvelle et très-mince dignité de secrétaire de l'académie française, ne peut pas imaginer

toutes les intrigues qu'on a fait jouer pour m'en écarter. Il s'en faut bien que j'aie eu l'unanimité des suffrages; j'avais contre moi tous nos académiciens de cour et d'église, c'est-à-dire près d'un tiers; mais ce qui me console et me flatte, parce qu'enfin il est agréable d'être jugé par ses pairs, j'avais pour moi tous mes confrères les gens de lettres, excepté un seul qui est prêtre et dévot politique; et un habitant de Versailles m'a assuré que malgré la pluralité des suffrages, j'aurais eu l'exclusion de la part de la cour, si les marques de bonté et d'estime que j'ai reçues des étrangers, et sur-tout de V. M. n'avaient été ma sauve-garde. Ce n'est pas la première fois, Sire, que j'ai éprouvé combien je dois aux bontés de V. M., pour me mettre à l'abri de la persécution dans mon propre pays. Le maréchal de Richelieu, le plus acharné ennemi des lettres, de la philosophie, et de toute espèce de mérite, cet homme si gratuitement célébré par le philosophe de Ferney, était à la tête de la cabale; outré de n'avoir pu réussir, il s'en est vengé sur le pauvre Delille, auteur des *Géorgiques*, qu'il a fait exclure de l'académie, quoiqu'il eût eu presque l'unanimité des suffrages, et qu'il soit aussi estimable par son caractère et par sa conduite que par ses talens. Il est bien flatté, Sire, et bien honoré du désir que V. M. lui témoigne de voir une traduction entière de Virgile de sa façon; il en a déjà traduit le quatrième livre, qui m'a paru très-beau. La superstition aura beau faire, les gens de lettres sont comme les fourmis, qui réparent leur habitation quand on l'a détruite.

On m'a assuré qu'on trouvait aux Deux-Ponts, le poëme du Bonheur de M. Helvétius, et qu'il y a une

1772.

très-belle préface à la tête, dont j'ignore l'auteur. On m'assure aussi qu'on imprime actuellement un autre ouvrage en prose et beaucoup plus considérable du même M. Helvétius. J'en ignore jusqu'au titre, mais c'est, dit-on, une espèce de supplément au livre de l'*Esprit*.

Je suis avec le plus profond respect, etc.

P. S. Je prends la liberté, Sire, de joindre à ce long et ennuyeux verbiage en prose un portrait qu'on vient de graver ici, et au bas duquel on a mis des vers que ma muse géométrique a osé faire pour V. M., à qui je crois que ces mauvais vers sont déjà connus. Ce portrait, Sire, m'est précieux, en ce qu'il sera un monument des sentimens que j'ai voués depuis si long-temps à V. M. Je voudrais que ces vers fussent meilleurs, mais cependant j'oserai dire avec Despréaux dans un sujet bien différent :

Non, non, sur ce sujet pour écrire avec grâce,
Il ne faut point monter au sommet du Parnasse;
Et sans aller rêver dans le double vallon,
Le *sentiment* suffit, et vaut un Apollon.

J'ai placé, Sire, ce portrait dans mon cabinet entre Descartes, Newton, Henri IV et Voltaire, et j'espère que V. M. ne me reprochera pas de l'avoir mise en mauvaise compagnie. J'en reste-là, Sire, honteux d'abuser si long-temps du temps précieux de V. M. J'ajouterai seulement que si V. M. avait encore besoin de quelques bons sujets pour son académie des nobles, ou pour quelque autre objet, je ne désespère pas de pouvoir les lui procurer.

L E T T R E X C I V .

D U R O I .

Le 17 Septembre.

LE professeur en rhétorique dont vous venez de faire l'emplette, ajoute aux obligations que je vous avais déjà, et contribuera à perfectionner une académie que j'ai beaucoup à cœur et dont les progrès ont jusqu'ici assez bien répondu à mon attente. Le soin de l'éducation est un objet important que les souverains ne devraient pas négliger et que j'étends jusques aux campagnes. Ce sont les hochets de ma vieillesse, et je renonce en quelque manière à ce beau métier dont M. de Guibert donne de si éloquentes leçons. La guerre demande une jeunesse vive, et ma vieillesse pesante n'y convient plus : d'ailleurs me confortant aux sentimens de nos maîtres les encyclopédistes, je ne me contente pas de maintenir mon petit domaine en paix. je prêche encore cette paix aux autres. J'espère que le Turc m'en croira, quoique bien d'autres qui se mêlent du métier, lui prêchent la guerre. Cependant j'ai encore une peroraison en poche, qui j'espère l'emportera sur les phrases des prédicans guerriers. Enfin vous aurez ce fixième chant des confédérés, pour qu'il ne vous manque aucune des sottises qui m'ont passé par la tête.

En qualité de prophète j'annonce la paix, quoiqu'elle ne soit point encore conclue ; s'il y avait moins de difficultés à la déterminer, le temple de Jérusalem pourrait être réédifié par un des articles ; mais

— il ne faudrait pas à présent ajouter une condition
1772. pareille, qui ne ferait qu'embrouiller les choses; ce
pourrait être le sujet d'une négociation particulière;
que la Sorbonne cependant n'en ait pas le moindre
suspçon, ou vous la verrez épuiser les bourses
dévotes, envoyer le plus pur de votre or en Turquie,
pour contrecarrer les protecteurs du temple: enfin
ce temple existerait et les sorbonniques soutien-
draient avec leurs sophismes usités et une noble
effronterie, qu'il n'en est rien. Tant les prêtres, sur-
tout les docteurs, ont la cervelle dure et s'opiniâtrent.
On les a vus soutenir souvent leurs opinions malgré
l'évidence. Vous rirez d'eux et ils vous anathématiseront,
mais riez toujours à bon compte.

Je ne fais si les chevaux de Spa mangent les Russes;
mais ce que je fais certainement, c'est que les janissaires
ne les mangent pas. J'espère que cette aventure ne
fera pas insérée dans l'histoire de votre académie,
dont vous vous acquitterez aussi bien que de toutes
les choses dont vous vous êtes chargé jusqu'à
présent. Il est sûr que l'académie ne pouvait pas faire
un meilleur choix de secrétaire perpétuel; c'était le
seul moyen de faire lire ses mémoires depuis que
Fontenelle n'y est plus: je serai un de vos lecteurs,
de vos admirateurs, et de ceux qui s'intéressent à
tout ce qui concerne votre contentement et votre
conservation. Sur ce etc.

L E T T R E

L E T T R E X C V.

D U R O I.

Le 6 octobre.

MONSIEUR Borrelly vient d'arriver. Il m'a remis le paquet dont vous l'avez chargé. Autant que j'en puis juger, il paraît habile et plein de bonne volonté. Je l'ai d'abord mis au fait de la besogne dont il doit être chargé; et comme dans le plan d'éducation qui est reçu à l'académie, il y a des méthodes qui diffèrent beaucoup des autres écoles, je les lui ai indiquées, et je ne doute pas qu'il ne remplisse l'attente que donne sa bonne réputation, sur-tout votre suffrage. Le désir que j'ai de voir réussir ma petite institution de l'académie des nobles, me rend d'autant plus reconnaissant des moyens que vous me fournissez de la perfectionner. Plus on avance en âge et plus on s'aperçoit du tort que font aux sociétés les éducations négligées de la jeunesse: je m'y prends de toutes les façons possibles pour corriger cet abus. Je réforme les collèges ordinaires, les universités, et même les écoles de village; mais il faut trente années pour en voir les fruits; je n'en jouirai pas, mais je m'en consolerais en procurant à ma patrie cet avantage dont elle a manqué.

Je ne comprends en vérité rien à vos Français. Ces gens pensent-ils donc que la haute réputation où ils étaient du temps de Louis XIV, était fondée sur autre chose que sur l'avantage que leur donnait sur les autres nations la culture des arts et des sciences, en y ajoutant cet air de grandeur que Louis XIV avait

1772.

— donner à toutes les actions ? On devrait se souvenir à
 1772. Paris qu'autrefois Athènes attirait le concours de toutes les nations, et même de ses vainqueurs les Romains, qui rendaient hommage à leurs connaissances et y venaient pour s'instruire. A présent cette ville devenue agreste, n'est plus visitée de personne. Le même sort menace Paris, s'il ne fait pas mieux conserver les avantages dont il jouit. Vous recevrez ci-joint une lettre pour le Chevalier de Châtelux ; ses semblables se trouvaient autrefois abondamment en France, la noblesse dépourvue de connaissances n'est qu'un vain titre qui place un ignorant au grand jour et l'expose au perffilage de ceux qui s'en amusent.

Je vois par ce que vous me mandez, que l'académie a ses intrigues comme la cour ; des personnes nées avec un esprit inquiet tracassent par-tout, mais le vrai mérite surmonte tous ces obstacles ; il perce, il se fait jour, il triomphe à la fin. Voilà ce qui vous est arrivé et ce qui ne manquera pas d'arriver à M. de Lille, qui est à mes yeux plus académicien que la moitié de vos quarante. Je vois par votre apostille que vous avez placé très-honorablement mon estampe dans la compagnie de gens bien supérieurs à ce que je suis et à ce que je puis être. Je vous envoie une médaille qu'on vient de frapper par rapport à un événement qui intéresse les Sarmates et je ne sais qui. Je voudrais que c'eût été à l'occasion de la paix que cette médaille se fût faite ; mais quoi qu'on machine, quoi qu'on intrigue, cette paix se fera pourtant, et s'il plaît au *fatum*, bientôt : je me flatte qu'alors, selon que me l'a fait espérer M. Borrelly, j'aurai le plaisir de vous voir et de pouvoir vous assurer moi-même de toute l'estime que j'ai pour vous. Sur ce etc.

L E T T R E X C V I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 9 Octobre.

S I R E ,

J'AI reçu la nouvelle *diatribe* de V. M. contre les *pauvres* et très-pauvres confédérés Polonais, et leurs non moins *pauvres* alliés; si pourtant on doit donner à un excellent morceau de poésie le triste nom de *diatribe*. Si les objets de cette plaisanterie méritent par leur ridicule conduite de n'essuyer que des *diatribes*, la plaisanterie en elle-même mérite un nom plus digne d'elle, par les traits de finesse, de gaieté, et de légèreté dont elle est remplie. Cependant, Sire, permettez-moi d'ajouter, comme bon et même brave Français, que j'aurais autant aimé ne pas voir mes chers compatriotes mêlés dans cette plaisanterie: je n'examine point s'ils la méritent, ni le rôle qu'ils ont joué dans cette affaire; je suis seulement fâché que le bout du bâton dont V. M. a frappé les Polonais, soit allé jusqu'aux *Chevaliers* qui les ont secourus; quoi qu'il en soit, comme je n'ai pas pris ma part de leur gloire, je ne la prends pas non plus des nasardes qu'on leur donne; c'est à eux à voir s'ils les acceptent.

Ce qui me plaît le plus, Sire, dans cette charmante fin de votre poëme, c'est la paix qu'elle nous annonce. Car quoique je me pique, tout géomètre que je suis, d'aimer un peu les bons vers, j'aime encore mieux la

— 1772. paix et l'union entre les hommes. La lettre que V. M. me fait l'honneur de m'écrire, me confirme dans cette douce espérance, en me faisant envisager cette paix comme prochaine. On nous assure pourtant ici que le congrès est rompu; mais sur la parole de V. M., que je crois comme la vérité même, j'espère que s'il est rompu, il se renouera bientôt, grâce à la *peroraison en poche* dont V. M. me fait l'honneur de me parler, et qui, autant que je puis le deviner, doit être une *peroraison* très-efficace. Plein de confiance, Sire, en cette éloquente *peroraison*, je me suis hâté de l'annoncer d'avance à mes confrères les *encyclopédistes*, qui ont avec l'Eglise cela seul de commun, d'abhorrer le sang comme elle. Plaisterie à part, Sire, cette paix comblera de gloire V. M., qui joue dans toute cette affaire un rôle si grand et si digne d'elle; j'avoue qu'une nouvelle gloire à V. M. est, comme on dit, de l'eau portée à la rivière; mais cette eau, Sire, est toujours bonne, quand elle vient d'une aussi bonne source, et qu'elle joint au titre de héros celui de pacificateur.

Je suis seulement fâché, et mes confrères les *encyclopédistes* partagent ma peine; que la *réédification* de ce temple si *édifiant* de Jérusalem ne puisse pas faire dans le traité un petit article secret. Il faudra donc que les Juifs prennent patience pour aller s'établir sur les bords du Jourdain; j'espère au moins que les Turcs se feront encore battre dans la première guerre qu'ils feront à quelque monarque philosophe en effet, et chrétien pour la forme, et que ce héros philosophe et mauvais chrétien rendra ce petit service aux Juifs, dont il pourrait même tirer quelque argent

à cette bonne intention; car tout bienfait mérite reconnaissance. — 1772.

Le professeur que j'ai eu l'honneur d'envoyer à V. M., doit actuellement, si je ne me trompe, être arrivé à Berlin; j'espère que V. M. l'aura vu, et je ne doute point qu'il ne justifie par son travail et par sa conduite ce que j'ai annoncé de lui. Je ne fais si V. M. est informée que M. Thiriot, chargé ici de sa correspondance littéraire, tire absolument à sa fin; en cas que V. M. ne lui ait pas déjà destiné un successeur, et qu'elle veuille bien avoir sur ce sujet quelque confiance en mon choix, je prends la liberté de lui proposer pour remplacer M. Thiriot, et aux mêmes conditions, M. Suard, homme d'esprit, de goût et de probité, qui a travaillé long-temps avec succès au *journal étranger* et à la *gazette littéraire*, et qui est auteur d'une excellente traduction française de l'histoire de Charles-Quint par Robertson. J'ose assurer V. M. qu'elle ne peut faire à tous égards un meilleur choix pour remplacer M. Thiriot, et j'ose de plus me flatter qu'elle voudra bien m'en croire, tant par le zèle qu'elle me connaît pour ce qui l'intéresse, que par l'expérience qu'elle a déjà faite de l'attention scrupuleuse que j'ai apportée à tous les choix dont elle m'a fait l'honneur de me charger.

Je suis avec le plus profond respect, la plus vive reconnaissance, et la plus sincère admiration etc.

L E T T R E X C V I I.

D U R O I.

Le 27 octobre.

— 1772. J'AI conçu toute la témérité d'un Allemand qui envoie des vers français à un académicien à Paris, et de plus encore à un des quarante. J'ai senti toute l'impertinence qu'il y a d'envoyer à une des premières têtes de la littérature française une satire sur des aventuriers de sa nation; mais si j'excepte de ces aventuriers trois ou quatre personnes de mérite, le gros de leurs compagnons n'était composé que de la lie des dernières réductions de vos troupes, et quant aux vers, comme ils ne s'élèvent pas plus haut que le ton du vaudeville, il m'a paru qu'un poëte tudesque, muni d'effronterie, pouvait les hasarder.

Cette paix à laquelle vous vous intéressez s'achève à grands pas; le congrès vient de renouer les négociations, et avant la fin de l'hiver les troubles de l'orient seront pacifiés. Je ne suis qu'un faible instrument dont la Providence se sert pour coopérer à cette œuvre salutaire. Les dispositions pacifiques de l'impératrice de Russie font tout dans cette affaire; le seul honneur qui peut m'en revenir, est d'avoir soutenu les intérêts de l'impératrice par des négociations à Constantinople et dans d'autres cours. La paix est sans doute le but où tous les politiques doivent tendre; mais que de matières combustibles répandues dans le monde, et que d'embrasemens nouveaux à craindre! Toutes les eaux de l'océan ne

seraient peut-être pas suffisantes pour les éteindre, et tous les encyclopédistes armés de seaux et de seringues se consumeraient dans les plus durs travaux avant que d'y réussir. J'enverrais volontiers au nouveau temple de Jérusalem une verminée hébraïque dont je serais bien aise de me défaire, si l'on pouvait persuader à monsieur Mustapha d'en permettre la réédification. Ce bon sultan est plus embarrassé de reconquérir l'Égypte que de ce qui se passe à Sion. Si un Juif bien riche d'Amsterdam ou de Londres lui proposait (en lui offrant une grosse somme) de permettre de rebâtir ce temple, je crois que le sultan ne s'y opposerait pas; mais les Juifs riches aiment mieux les espèces que les synagogues, et d'ailleurs il y a si peu de zèle dans les sectes, que dans ce siècle elles n'achèteraient pas à vil prix des libertés pour lesquelles elles se sont fait égorger autrefois. Il n'y a de zélateurs en Europe qu'en France; Amiens et Toulouse en ont naguère fourni des exemples. L'Espagne est glacée, Vienne se refroidit chaque jour, et les Anglais ont même fait mettre dans leurs gazettes, que le pape s'était fait calviniste. Je ne garantis pas le fait, mais je l'ai vu imprimé.

Votre professeur est arrivé et vous en aurez déjà reçu mes remerciemens. Il a bien débuté, et je ne doute pas que votre choix n'ait été aussi bon qu'éclairé. Le pauvre Thiriot s'en va donc? Il y a quarante ans que je le connais, sans l'avoir vu. On l'appelait dans sa jeunesse le colporteur des ouvrages de Voltaire: il baissait notablement, ses feuilles étaient stériles et ne contenaient rien de piquant ni d'amusant. Que celui que vous me proposez m'envoie

1772. — une feuille de sa façon, pour voir s'il me conviendrait, mais sur-tout qu'il n'omette pas les historiettes de Paris, si elles sont plaisantes; car les bons livres deviennent si rares, qu'à peine en paraît-il un dans l'année, tandis que la gaieté, qui fait le caractère de la nation, lui reste. Que vous dirai-je d'ici; sinon qu'on m'a donné un bout d'anarchie à morigéner? J'en suis si embarrassé, que je voudrais recourir à quelque législateur encyclopédiste pour établir dans ce pays des lois qui rendraient tous les citoyens égaux, qui donneraient de l'esprit aux imbécilles, qui déracineraient l'intérêt et l'ambition du cœur de tous les citoyens, et qui ne présenteraient qu'un fantôme de souverain qu'on mettrait dehors au premier ordre, où personne ne connaîtrait de taxes ni d'impôts et qui se soutiendrait de lui-même. Voilà les hautes pensées qui m'occupent maintenant. Quelque beau que soit ce gouvernement, je désespère de mon peu de capacité pour le monter sur le pied que vos savans législateurs (qui n'ont jamais gouverné) prescrivent. Enfin, il en arrivera ce qu'il pourra, et l'on me tiendra compte de ma bonne volonté, à peu-près comme à un écolier qui veut donner des leçons dans l'absence de ses maîtres, et qui ne les ayant pas assez bien comprises, les rend de travers.

Portez-vous bien, conservez votre santé, pour que j'aie encore le plaisir de vous voir. Sur ce etc.

L E T T R E X C V I I I .

D E M . D ' A L E M B E R T .

A Paris , ce 20 novembre.

S I R E ,

JE viens de recevoir la belle médaille que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, et qui a pour objet les nouveaux États qu'elle vient d'acquérir. La légende *Regno redintegrato*, prouve que V. M. n'a fait que rentrer dans des possessions qui lui ont appartenu autrefois. La voilà, si je ne me trompe, maîtresse en grande partie du commerce de la Baltique, et j'en fais compliment à cette mer, qui n'a point, ce me semble, encore eu un maître si couvert de gloire, j'espère qu'elle s'en trouvera bien, et l'Europe aussi, quant au commerce qui en dépend, et je souhaite ardemment pour l'un et pour l'autre la continuation des jours glorieux de V. M. Je me doutais bien que la *peroraison* dont elle m'a fait l'honneur de me parler dans une de ses dernières lettres, serait efficace pour engager à la paix M. Mustapha, et je me réjouis pour le bien de l'humanité que cette paix si désirée et si nécessaire soit enfin sûre et prochaine, comme V. M. veut bien me le faire espérer. J'avoue en tremblant qu'il y a en effet encore bien des matières *combustibles*, et peut-être même assez près de vos États; mais j'ai une ferme confiance que celui qui a su jeter si efficacement de l'eau sur le feu qui brûlait depuis quatre ans, fera encore plus heureux pour éteindre celui qui ne fait que couver encore.

1772.

Il vaut mieux pour V. M. de s'occuper, comme elle le fait avec tant de succès, des progrès de l'éducation chez elle, que de s'engager dans les querelles des autres. J'espère qu'elle sera contente du professeur que j'ai eu l'honneur de lui envoyer.

Je compte que V. M. recevra par ce courrier-ci une feuille littéraire de la part de M. Suard, que j'ai eu l'honneur de proposer à V. M. pour remplacer le pauvre Thiriot. Ce dernier vient de mourir depuis peu de jours, et j'ai lieu de croire que V. M. ne sera pas mécontente de la feuille que M. Suard lui envoie. Il se conformera avec autant de zèle que d'intelligence à tout ce que V. M. pourra désirer, et je prends la liberté en conséquence de renouveler à V. M. mes très-humbles prières pour lui demander en faveur de M. Suard les mêmes bontés dont elle honorait M. Thiriot. J'attends à ce sujet ses derniers ordres, et j'ose me flatter qu'ils seront favorables.

J'ai envoyé à M. le Chevalier de Châtelux, qui en ce moment n'est point à Paris, la lettre dont V. M. l'a honoré, et je ne doute point qu'il n'ait l'honneur d'en faire incessamment lui-même de ses très-humbles remerciemens à V. M. Il est digne de ses bontés et de son estime par ses connoissances, son caractère, son ardeur pour s'instruire, et son application à son métier, qui ne souffre point de ses autres études; et il n'est que trop vrai, par malheur pour notre nation, qu'on ne peut aujourd'hui donner le même éloge qu'à un très-petit nombre de ses semblables. La plupart de nos courtisans sont même plus qu'indifférens aux lettres; ils en font les ennemis déclarés, parce qu'ils sentent au fond de leur cœur que les

hommes éclairés les méprisent, et il faut avouer que les hommes éclairés ont grand tort à cet égard. Nous vivons encore un peu de notre ancienne réputation littéraire; mais cette vie précaire ne durera pas long-temps, et nous finirons par être à tous égards la fable de l'Europe; c'est dommage, car nous étions faits pour être aimables.

V. M. ne veut donc pas encore donner à la Sorbonne, ou lui procurer au moins par l'entremise de Mustapha la petite mortification de voir rebâtir ce temple qu'elle ferait un peu embarrassée de retrouver debout? Je me soumetts à tout pour la plus grande gloire de notre sainte religion, qui est pourtant plus intolérante et plus persécutrice que jamais. Dieu merci, je ne verrai pas encore long-temps ces maux; des insomnies presque continuelles m'annoncent une disposition inflammatoire qui se terminera vraisemblablement par me faire prendre congé de ce meilleur des mondes possibles. Je me consolerais sans peine, si le *fatum* daigne ajouter aux jours précieux de V. M. ce qu'il paraît vouloir retrancher aux jours très-inutiles du plus sincère, du plus reconnaissant, et du plus dévoué de ses admirateurs. C'est avec ces sentimens et avec le plus profond respect que je ferai toute ma vie etc.

1772.

L E T T R E X C I X.

D U R O I.

Le 4 décembre.

1772. **V**ous nous faites trop d'honneur et à la Baltique et à moi, de vous intéresser à notre sort; toutefois je fais bien, nonobstant notre union, que je n'aurais pas envie de consommer mon mariage au fond de cette mer, ni de m'y promener beaucoup, comme le doge de Venise. Le climat de ces parages est rude, et le voisinage tient un peu de vos Iroquois, à présent assujettis aux Anglais. Je ne fais ce que feront ces autres barbares, habitans de Byzance, et si ma peroraison fera plus d'impression sur eux que les harangues factieuses de quelques-uns de leurs soifisant amis, qui voudraient je crois les voir expulsés de l'Europe, pourvu que les troubles continuassent d'agiter le nord. Il y a toute apparence que la Sorbonne verra d'un œil tranquille cette guerre, et la paix, si elle se fait, et qu'il ne sera pas plus question de rebâtir le temple de Jérusalem que de reconstruire la tour de Babel. Pendant toutes ces agitations diverses, on va entièrement abolir l'ordre des jésuites, et le pape, après avoir biaiisé long-temps, cède enfin à ce qu'il dit, aux importunités des fils aînés de son église. J'ai reçu un ambassadeur du général des ignatiens, qui me presse pour me déclarer ouvertement le protecteur de cet ordre. Je lui ai répondu que lorsque Louis XV avait jugé à propos de supprimer le régiment de Fitz James, je n'avais pas cru devoir

intercéder pour ce corps, et que le pape était bien maître chez lui de faire telle réforme qu'il jugeait à propos, sans que des hérétiques s'en mêlassent. 1772.

Vous vous plaignez toujours du peu de cas que vos Français font présentement de la littérature. Bien des raisons y contribuent. La nation, avide de gloire, protégea les premiers grands hommes qui, après la renaissance des lettres, illustrèrent leur patrie par leurs écrits, et dont quelques-uns ne le cédèrent pas en mérite aux plus célèbres auteurs anciens; ensuite on se rassasia de ces chefs-d'œuvre; les auteurs qui suivirent ces grands hommes, ne les égalèrent pas; les études furent moins profondes et tout le monde se mêla d'écrire et d'imprimer. La plupart de ces auteurs, décriés par leurs mœurs, ne sauraient mériter l'estime du public, et l'on passe du mépris de la personne au mépris de l'art. Ajoutez à ces considérations que Paris est un gouffre de débauche, dans lequel se précipite votre jeunesse ardente; beaucoup y périssent ou perdent le goût de l'application; et comme les hommes n'aiment que les choses dans lesquelles ils espèrent de réussir, cette jeunesse frivole ne connaissant que les plaisirs grossiers des sens, n'aime point les arts qu'elle ne connaît pas assez pour en juger, et il lui est plus facile de mépriser ce qu'elle n'a point étudié que de convenir de son ignorance; car quel temps reste-t-il à un homme du grand monde à Paris, je ne dis pas pour étudier, mais pour penser? La matinée, des visites, un déjeuner, ensuite le spectacle, de-là au jeu, au souper, encore jusqu'à deux heures du matin, puis bonnes aventures, ensuite on se couche; on se lève à onze heures; ainsi tous les

— momens sont pris, et l'on est fort occupé sans rien faire.

1772. Mais je ne sais à quoi je pense. Ce n'est certainement pas à moi à vous faire la description de Paris, que vous connaissez mieux que moi. L'éclat que la France jeta au siècle de Louis XIV était trop grand pour pouvoir se soutenir long-temps : il y a un certain point d'élévation qu'il ne nous est pas possible de surpasser. Les matières les plus intéressantes sont épuisées, il ne reste plus qu'à glaner sur les pas de ceux qui ont fait d'amples moissons, et avec un génie aussi élevé que le leur, on ne les égalerait pas, parce que le succès des ouvrages dépend en grande partie du choix judicieux de la matière qu'on traite. A présent ce qui me dégoûte de cette petite correspondance littéraire que j'ai entretenue en France, ce ne sont pas ceux qui écrivent, mais les matières qui leur manquent. Lorsqu'un Fontenelle, un Voltaire, un Mairan, un Crébillon encore, et même l'auteur de *Ver-vert* composaient, c'était un plaisir d'apprendre des nouvelles de la France, qui étaient celles du Parnasse, parce que les ouvrages de ces auteurs méritaient d'être lus par tout le monde; mais aujourd'hui qu'il ne paraît que des compilations ou des recueils de 23,633 grands hommes que la France a produits, et de 8,566 femmes illustres, il n'y a plus moyen de soutenir les journaux qui en font les extraits. Qui, par exemple, s'avisera de s'instruire de la méthode nouvelle de donner des lavemens, d'un nouvel art de raser dédié à Louis XV, pour lui apprendre à se faire la barbe lui-même, de dictionnaires et d'encyclopédies en tout genre? Tout cela me cause des dégoûts, et comme je n'entretiens plus de correspondant à

Athènes depuis qu'elle est devenue Sétines , je n'en veux plus avoir à Paris, parce qu'on n'y trouve plus la marchandise dont je fais cas ; mais cela ne m'empêche pas de dormir. Souvenez-vous que le sommeil et l'espérance sont les deux calmans que la nature a daigné accorder à l'humanité , pour lui faire su pporter les maux réels qu'elle endure. Dormez et espérez , et tout ira bien. Vivez , car votre existence sera plus de peine à vos envieux ou bien à vos ennemis , que votre mort ne leur ferait de plaisir. Souvenez-vous que l'univers n'est pas concentré dans Paris , et que si l'on ne connaît pas dans votre patrie le prix que vous valez , l'on vous rend plus de justice ailleurs. Sur ce etc.

L E T T R E C.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 1 janvier.

S I R E ,

PÉNÉTRÉ , comme je le suis , des sentimens aussi tendres que respectueux que V. M. me connaît depuis long-temps pour sa personne , je la prie de me permettre de commencer la lettre que j'ai eu l'honneur de lui écrire , à peu près comme Démofthène commence sa harangue pour la couronne. Je prie d'abord tous les Dieux et toutes les Déeses de conserver dans l'année où nous entrons , comme ils ont fait dans les précédentes , un prince si précieux aux

1773. lettres , à la philosophie , et à moi chétif personnage en particulier. Je prie encore ces mêmes Dieux , s'il est vrai que *le cœur des rois soit entre leurs mains* , de vouloir bien conserver ce grand et digne prince dans les sentimens de bonté dont il m'a honoré jusqu'ici , et dont je me flatte de n'être pas tout-à-fait indigne , par la vivacité de ma reconnaissance , de mon dévouement et de mon admiration pour lui.

Cette admiration , Sire , augmenterait , s'il est possible , par la lecture que j'ai faite de la lettre charmante que V. M. vient d'écrire à M. de Voltaire. Comme il fait toute mon amitié pour lui , et tout ce que je sens pour V. M. , il n'a pas cru faire une indiscretion de m'envoyer copie de cette lettre , dont je lui ai bien promis de ne donner de mon côté copie à personne , mais que je voudrais faire lire à tous les gens de lettres , pour les pénétrer des sentimens qu'ils vous doivent. L'estime que vous marquez pour leur chef mérite toute leur reconnaissance , et la manière dont vous exprimez cette estime est pleine de cette grâce et de ce charme que toutes les lettres de V. M. respirent. L'article des Turcs battus , *quoiqu'ils n'eussent point de philosophes* , est sur-tout charmant , ainsi que l'article de la lyre de la *Henriade* , d'*Amphion* , et du poisson qui le porta , et ce que V. M. ajoute , que *c'est tant pis pour les . . . s'ils n'aiment pas les grands hommes* , est digne de faire proverbe parmi les gens de lettres. Pour moi , ce sera désormais le refrain de tous mes discours , en voyant les lettres opprimées et persécutées comme elles le sont.

Il faut que ces pauvres ignatiens soient bien malades , puisqu'ils ont recours à un médecin tel que

V. M.

V. M., qui en effet n'a guères de remèdes efficaces à leur offrir. Je doute qu'ils soient contents de la réponse de V. M., et qu'ils lui fassent l'honneur de *répondre* à leur ordre, comme ils l'ont fait à notre grand Louis XIV, qui aurait bien pu se passer de cet honneur, et au pauvre misérable Roi Jaques II, qui était plus fait pour être frère jésuite, que pour être Roi. Quoi qu'il en soit, je ne pense pas que le roi d'Espagne, qui sollicite vivement la destruction de cette vermine, soit fort édifié de l'ambassade qu'elle a envoyée à V. M. pour se mettre sous sa protection spéciale. Je ne doute point que quand il saura cette nouvelle intrigue jésuitique, qui leur a valu de la part de V. M. un si excellent persifflage, il ne redouble ses efforts auprès du St. père pour leur destruction, et pour notre délivrance. Je fais qu'après l'anéantissement de cet ordre, la philosophie et les lettres n'en feront guères mieux dans la plus grande partie de l'Europe; mais enfin ce sera un nid de chenilles de moins, et de chenilles très-pullulantes et très-dangereuses.

Le jugement que V. M. porte du poëme de M. Helvétius, dans sa lettre à M. de Voltaire est, comme tous ses autres jugemens, très-juste, dans les deux sens de *justice* et de *justesse*. Je suis persuadé, ainsi que V. M., que l'auteur aurait touché ce poëme avant que de le publier, s'il eût assez vécu pour faire ce présent aux lettres. Mais V. M. n'a-t-elle pas été charmée de la préface qu'on a mise à la tête de cet ouvrage, et qui me paraît pleine de goût, de philosophie, de sensibilité, et très-bien écrite? Nos prêtres n'en sont pas contents, et c'est pour cette préface un éloge de plus.

V.M. ne veut donc plus de correspondant littéraire.
 1773. J'avoue que notre littérature est un peu en décadence, nous avons beaucoup de chardons, quelques fleurs bien passagères, et peu de fruits; cependant ce qui doit nous consoler, c'est qu'il me semble que les autres peuples ne font pas mieux que nous, et que si nous sommes déchus, nous tenons encore au moins la place la plus distinguée. J'ai peur que nous ne conservions pas même long-temps cet avantage, et que les autres nations dont nos écrivains ont contribué à former le goût, et à augmenter les lumières, ne nous battent bientôt, comme un enfant fait à sa nourrice, quand elle n'a plus de lait à lui donner. Je gémis dans le silence sur le sort qui menace notre littérature: et ma seule consolation est de savoir qu'il y a encore dans le nord un héros philosophe qui connaît le prix des lumières, qui aime et protège les lettres; et qui sert tout à la fois de chef et d'exemple à ceux qui les cultivent.

Je suis avec le plus profond respect etc.

LETTRE CI.

DU ROI.

Le 28 Janvier.

J'IMPLORE moi (au lieu des Dieux auxquels s'adressait Démosthène) les lois du mouvement, ces principes vivifiants de toute la nature, (dont vous avez si sagement calculé les effets, pour qu'ils prolongent

en vous, autant qu'il est possible, leur activité, afin que vous éclairiez encore pendant longues années vos contemporains, et nous autres ignorans qui n'avons pas l'honneur d'être géomètres. Je souhaite en même temps que la Fortune, Déesse à laquelle vous ne sacrifiez guères, répande ses heureuses influences sur vos jours prolongés; car sans le bonheur la vie n'est qu'un fardeau, et un fardeau souvent insupportable. Si vous me demandez ce que j'entends par la Fortune? Ce sera tout ce que vous voudrez, le destin, le *fatum*, la nécessité, en un mot, ce qui rend heureux. Et voilà, non pas pour la nouvelle année, mais pour un grand nombre de suivantes.

J'ai été flatté de l'approbation que vous donnez à ma façon de penser au sujet du patriarche de Ferney. La postérité éclairée enviera aux Français ce phénomène de la littérature, et les blâmera de n'en avoir pas assez connu le prix. De pareils génies ne naissent que de loin en loin. L'antiquité grecque nous fournit un Homère; c'était le père de la poésie épique; un Aristote, qui avait, quoique mêlées d'obscurités, des connaissances universelles; un Epicure, auquel il a fallu un commentateur comme Newton pour qu'on lui rendit justice. Les Latins nous fournissent un Cicéron, aussi éloquent que Démosthène et qui embrassait beaucoup d'érudition dans la sphère de sa capacité; un Virgile que je regarde comme le plus grand des poètes. Il se trouve ensuite une très-grande lacune jusqu'aux Bayle, aux Leibnitz, aux Newton, aux Voltaire; car une infinité de beaux esprits et de gens à talens ne peuvent se ranger dans cette première classe. Peut-être faut-il que la nature

— 1773. fasse des efforts pour accoucher de ces génies sublimes, peut - être y en a - t - il beaucoup d'étouffés par les hafards de la naissance et par des jeux de la fortune qui les détournent de leur destination , peut-être y a-t-il des années stériles pour la production des esprits, comme il y en a pour les semences et pour les vignes. La France , comme vous le dites , se sent de cette stérilité. On y voit des talens, mais peu de génies. Quoique cette stérilité s'apperçoive chez les voisins, ces voisins mêmes n'en sont pas mieux pourvus. L'Angleterre et l'Italie sont languissantes ; un Hume , un Metastasio ne peuvent entrer en parallèle , ni avec le lord Bolingbrocke , ni même avec l'Arioste. Pour nos Tudesques , ils ont vingt idiomes et n'ont aucune langue fixée : cet instrument essentiel qui manque , nuit à la culture des lettres. Le goût de la saine critique ne leur est pas encore assez familier. J'essaye de rectifier les écoles sur cette partie si essentielle des humanités ; mais peut-être suis-je un borgne qui veut enseigner le chemin à des aveugles. Quant aux sciences , nous ne manquons ni de physiciens ni de mécaniciens ; mais le goût de la géométrie ne prend pas encore. J'ai beau dire à mes concitoyens qu'il faut des successeurs à Leibnitz , il ne s'en trouve point. Quand des génies naîtront , tout cela se trouvera. Je crois cette chance supérieure à votre calcul. Il faut attendre que la Nature , libre dans ses opérations , agisse ; nous autres pauvres créatures nous ne pouvons ni réclamer ses efforts , ni prévenir les mouvemens qu'elle s'est proposés pour opérer ces productions tant désirables. Il y a encore des érudits ; cependant croiriez - vous bien que je suis obligé

d'encourager l'étude de la langue grecque , qui sans les soins que je prends , se perdrait tout à fait ? 1772.

Vous jugerez vous-même par cet exposé véridique que votre patrie ne doit pas craindre encore que les autres nations la surpassent. Pour moi, je bénis le Ciel d'être venu au monde au bon temps. J'ai vu les restes de ce siècle à jamais mémorable pour l'esprit humain : tout déperit à présent , mais la génération suivante fera plus mal que la nôtre. Il paraît que cela n'ira qu'en empirant , jusqu'au temps où quelque génie supérieur s'élèvera pour réveiller le monde de son engourdissement , et lui rendre ce *stimulus* qui le porte à l'amour de ce qui est estimable , et utile à toute l'espèce humaine. En attendant , jouissons du présent , sans nous embarrasser du passé , ni de l'avenir. Voyez avec des yeux stoïques tout ce qui peut vous faire de la peine , et saisissez avec empressement ce qui peut vous être agréable : après bien des réflexions il en faut venir là ; je souhaite de tout mon cœur que les objets du plaisir l'emportent chez vous sur les désagréables , ou que vous vous fassiez illusion à vous-même ; car quoi qu'on en dise , il vaut mieux être heureux par l'erreur que malheureux par la vérité. Sur ce etc.

L E T T R E C I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce saint Vendredi, 9 Avril.

S I R E ,

1773. **L**ES nouvelles publiques ont tant parlé depuis deux mois des grandes occupations de V. M., que j'ai respecté ces occupations, et craint d'importuner V. M. par mes bavarderies philosophiques ou littéraires. Ce n'est pas que je n'aye été fort occupé du grand prince, qui après avoir été si long-temps le héros du nord, semble en être devenu aujourd'hui l'arbitre, sans cesser d'en être le héros. Mais, Sire, quelque intérêt que je prenne à la gloire de V. M., je désirerais fort, pour son repos et sa conservation, qu'elle ne fût plus que l'arbitre de ses voisins, et que les circonstances ne la forçassent pas à se montrer encore une fois héros à la guerre. On nous menace si fort de ce fléau, *que moi, qui Dieu-merci de courage me pique comme le fourreau de la Fontaine, j'en suis presque mort de frayeur*, non pour moi, que les coups de fusil n'ont pas l'air d'atteindre sitôt, mais pour V. M., qui a maintenant beaucoup plus à craindre de la fatigue que de ses ennemis, si elle peut en avoir. Le philosophe Fontenelle, dans le temps des troubles du système, alla un jour à l'audience ou à l'audiance du Régent qui l'aimait, et lui dit : *Permettez-moi, Monseigneur, de vous demander en toute humilité, si vous espérez vous en tirer ?* Je ne ferai pas la même

question à V. M. , qui s'est tirée d'affaires plus difficiles ; je prendrai seulement la liberté de lui dire, 1773.
 si elle nous conserve la paix , *Dieu vous bénisse !* et
 si elle est forcée à la guerre , *Dieu vous conserve !*

Si je jugeais des occupations de V. M. par la lettre pleine de philosophie et de lumière qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire , je croirais qu'elle n'est livrée qu'à la littérature et aux beaux arts ; on ne soupçonnerait pas que les choses dont elle parle si bien et avec un détail si profond , ne fussent qu'un délassement pour elle , et un délassement de quelques instans dérobés aux plus importantes affaires. Il faut toujours finir par admirer V. M. ; mais cette admiration fera pour moi un sentiment douloureux , tant que je craindrai pour elle. Ayez pitié, Sire , de la philosophie et des lettres , qui crient à V. M. comme David fait à son Dieu dans ses Psaumes : *ne m'abandonnez pas , Seigneur , car je n'espère qu'en vous.*

Cette pauvre philosophie a déjà eu cet hiver une alarme assez chaude. Nous avons craint de perdre le patriarche de Ferney , qui a été sérieusement malade , et pour la damnation duquel les ames pieuses faisaient déjà les prières les plus touchantes. Il est mieux , et j'espère qu'il pourra encore , comme il le dit , *donner quelques façons à la vigne du Seigneur.* La littérature et la nation seraient en lui une perte immense et irréparable , et d'autant plus cruelle dans les circonstances présentes , que notre pauvre littérature est en ce moment livrée plus que jamais aux ours et aux singes. V. M. n'a pas d'idée de la détestable inquisition qu'on exerce sur tous les ouvrages , et des mutilations intolérables qu'on fait essuyer à tous ceux qu'on croit

capables de dire quelque vérité. Il me semble que cette
1773. rigueur est bien mal-adroite ; car ceux qui par complaisance et pour avoir la paix, se feraient châtrés à moitié, voyant qu'on veut les châtrer tout à fait, prendront le parti de ne se rien ôter, et de se livrer à Marc Michel Rey, ou à Gabriel Cramer, tels que Dieu les a faits, et avec toute leur virilité. Je ne fais pas si c'est l'usage chez V. M. comme en France, de livrer les chats aux chaudronniers pour la castration ; on traite ici les gens de lettres comme les chats ; on les livre, pour être mutilés, aux chaudronniers de la littérature. Malgré le peu de cas que V. M. fait de la géométrie, je me concentrerais dans cette étude, si ma pauvre tête me le permettait ; le calcul intégral et la précession des équinoxes n'ont rien à craindre des chaudronniers. Obligé de renoncer à cette étude paisible, mais fatigante, je m'amuse à écrire l'histoire de l'académie française, dont j'ai l'honneur d'être le secrétaire, et dans laquelle, pour mon malheur, j'ai à parler d'une foule d'académiciens médiocres, morts depuis le commencement du siècle. Je ne fais si cet ouvrage fera jamais fini, encore moins s'il paraîtra de mon vivant ; si tous ceux dont j'ai à parler ressembraient à V. M., l'écrivain ferait soutenu par sa matière ; mais quand je pense que j'ai d'un côté de mauvais auteurs à différer, et de l'autre de plats censeurs à satisfaire, la plume me tombe des mains presque à chaque instant. Continuez, Sire, à tenir la vôtre, comme vous tenez votre épée ; mais continuez - moi sur-tout les bontés dont V. M. m'honore, et dont je me flatte de n'être pas tout à fait indigne par la tendre et profonde vénération avec laquelle je suis etc.

L E T T R E C I I I.

D U R O I.

Le 27 avril.

JE partage ma lettre entre vous à qui j'écris, et les commis des bureaux des postes qui ouvrent les paquets. J'envoie à ces commis deux pièces en vers qui pourront peut-être les scandaliser, ce dont je me soucie fort peu, et amuser les encyclopédistes, ce qui me fera plaisir. Vous verrez par ces pièces, qui peut-être ne seraient pas assez exactes pour soutenir la révision des Vaugelas et des d'Olivet, que les chaudronniers tudesques ne châtrent pas en Teutonie les chats qui veulent penser; et comme Dieu-merci nous n'avons point de forbonne, ni de bigots assez autorisés pour oser se mêler de censurer les pensées, vous verrez par les pièces que je vous envoie, que moi et tous les prussiens nous pensons tout haut. Cependant je ne saurais vous dissimuler que le secrétaire perpétuel de notre académie s'est avisé de faire imprimer je ne fais quelle confession d'un incrédule, qui comme de raison se convertit *in articulo mortis* de ses débauches par peur du diable: c'est ce qui m'a donné lieu de vous adresser l'épître ci-jointe; il n'y manque qu'un meilleur poëte pour mettre les matériaux en œuvre.

Vous voyez, mon cher d'Alembert, que m'occupant de pareilles niaiseries, le poids de l'Europe que vous me supposez porter, ne m'accable guère. Comment pouvez-vous croire qu'un souverain des anciens Obotrites s'émancipe à jouer un rôle en Europe? Je

— ne suis en politique qu'un polifson, qui me contente
1773. de garder mon coin, et de le défendre contre la cupidité et l'envie des grandes puissances. Je me suis ingéré, il est vrai, à vouloir rétablir la paix en Europe; l'argent de vos Welches a prévalu à Constantinople chez les ulemas contre des raisons plus valables que des louis; et pour toutes les rodomontades de vos compatriotes et les prétendus mouvemens que les gazetiers prétendent qu'ils feront dans le nord, je vous assure qu'on s'en moque à Berlin, tout comme à Pétersbourg et à Copenhague. Nous demeurerons très-pacifiques; personne ne pense ici à aiguïser ses couteaux, et ceux qui par étourderie voudraient se frotter à nous, trouveraient à qui parler. Prenez pour vous la moitié de ce que je viens de vous écrire, et cédez le reste à ceux qui, sans doute admirateurs de mon beau style, sont curieux de me lire furtivement; ils peuvent faire courir cette lettre comme d'autres, qu'ils ont répandues où bon leur semblait; et s'ils en veulent une autre, j'ai assez de loisir pour en composer une, qu'ils ne montreront pas.

Sans plus vous parler de ces faquins qui m'ennuient, je vous assure que je m'intéresse beaucoup à la conservation de Voltaire. C'est le seul grand génie de ce siècle; il est vieux, à la vérité, mais il a encore de beaux restes; il nous rappelle le siècle de Louis XIV, duquel le nôtre n'approche pas; il a le bon ton et ces agrémens de l'esprit qui manquent à tous les prétendus beaux esprits de notre âge: enfin il habite sur les confins d'une république et il écrit librement, en observant cependant de certaines bienfécances que je crois que tout écrivain doit

observer, pour qu'une liberté permise ne dégénère pas en cynisme effronté.

1773.

Si vous travaillez à présent sur les traces de Fontenelle, pour transmettre à la postérité les hauts faits de vos académiciens, je vous trouve à plaindre; car Fontenelle avait à parler tour à tour de grands hommes et d'académiciens assez ridicules. Ce mélange piquait et excitait la curiosité du lecteur, au lieu que vous n'aurez ni grandes découvertes à relever, ni grands talens à louer, et que ne vous occupant que de la vie de gens très-médiocres, personne ne s'empressera à savoir ce que vous en direz: c'est le défaut de la matière et ce ne sera pas le vôtre: cependant cela fait une grande différence. Tout le monde lira avidement la vie d'un Newton, d'un Pierre le Grand, d'un Cassini; mais qui s'avisera de s'instruire des hauts faits et gestes d'un abbé Coyer, d'un Marmontel, d'un la Harpe et gens de leur acabit? Croyez que tout dépend du moment où l'on vient au monde. Un Alexandre le grand, né de nos jours en Macédoine, ne serait qu'un polisson, et si votre Louis XIV était le petit-fils de Louis XV, il débiterait en montant sur le trône par une banqueroute générale, qui ne lui donnerait pas beaucoup de célébrité. Les talens ne suffisent pas seuls, s'ils n'ont les moyens pour les mettre en œuvre. Si le grand Condé avait été capucin, il n'aurait jamais fait parler de lui en Europe, et si Voltaire était né vigneron en Bourgogne, il n'aurait jamais écrit la Henriade. Si César naissait à présent à Rome, il deviendrait peut-être un des Monsignori qui se morfondent dans l'anti-chambre du cordelier Ganganelli, etc... *Ceci est pour les commis des postes,*

— qui, s'ils le jugent à propos, peuvent l'imprimer pour
 1773. l'édification des fidèles. Vous voyez que je ne néglige aucun de mes correspondans, et que ces messieurs ont leur portion de ma lettre; puisqu'ils ont eu l'impertinence d'en ouvrir quelques-unes, il est juste qu'on s'adresse directement à eux et aux supérieurs non moins insolens à l'instigation desquels ils agissent.

Grimm vient faire un tour ici: il accompagné le prince héréditaire de Darmstadt. J'espère d'apprendre par lui de vos nouvelles; en attendant vous pouvez être dans la plus grande tranquillité pour ce qui me regarde, et en vous recommandant à la protection d'Uranie et de Minerve, je fais mille vœux pour votre prospérité. Sur ce, etc.

L E T T R E C I V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 14 mai.

S I R E,

IL paraît bien, par les deux pièces que V. M. m'a fait l'honneur de m'envoyer, qu'elle ne craint point les chaudronniers tudesques, comme on craint en France les chaudronniers welches; car assurément dans ces deux pièces charmantes le chat ne fait pas, comme on dit, *pate de velours*; et ce chat teutonique si redoutable, n'éviterait pas dans notre terrible Gaule le couteau sacré des druides. Mais aussi ce chat

teutonique est à la tête de cent cinquante mille dogues, à qui il commande, et qui ne lui laisseraient couper ni les griffes, ni quelque chose de plus précieux encore, dont ses écrits sont bien pourvus. Je n'en voudrais pour preuves, Sire, entre mille autres, que ces deux pièces, si pleines d'esprit, de raison, d'une philosophie aussi saine qu'éloquente, et des vers excellens. Je remercie très-humblement V. M. de l'honneur qu'elle m'a fait, en me jugeant digne qu'elle m'adressât des vérités si utiles, et si heureusement exprimées. J'ai sur-tout été enchanté, en digne géomètre que je suis, du petit calcul de trois cent trente écus comptés au lieu de mille, et je pense comme V. M., que ce petit calcul, si on en faisait éprouver à nos druides le résultat fâcheux, serait le meilleur moyen de les dégoûter des sottises qu'ils nous débitent. L'épître au Marquis d'Argens, ou plutôt à son ombre, est pleine de poésie, de facilité et d'imagination; et la philosophie, qui est obligée ailleurs de tenir la vérité captive, doit une belle chandelle à la providence d'avoir dans le héros de ce siècle, un soutien tel que vous, et de pouvoir s'exprimer si fortement, si librement et si noblement à l'ombre de votre trône et de vos armes. Elle n'a pas moins d'obligation à V. M. de l'assurance qu'elle veut bien lui donner, que le nord, et par conséquent l'Europe, resteront en paix. Elle craindrait moins la guerre, Sire, si elle ne devait se faire qu'entre des druides; la philosophie respirerait tandis qu'ils s'égorgeraient; mais les druides, entr'autres tours qu'ils ont joués au genre humain, ont trouvé le secret de se faire dispenser de se battre; et ils sont en effet si précieux à l'espèce

1773.

— humaine, qu'on ne saurait trop les conserver. Quoi
 1773. qu'il en soit, Sire, c'est du moins une consolation pour la philosophie de savoir que les pauvres peuples se contenteront d'être trompés, comme à l'ordinaire, par les druides, et qu'ils feront trêve pour s'égorger. Que Dieu et Frédéric les maintiennent en de si bonnes dispositions!

Je n'aurai donc, Sire, grâces à Dieu et à vous, aucune idée triste qui me trouble dans la *confession* de l'histoire de l'académie française; je me fers du mot *confession*, parce que je regarde cette histoire comme une espèce de pilule que le secrétaire est obligé de faire et d'avalier. Je tâcherai néanmoins, comme de raison, de la dorer le mieux qu'il me sera possible, et pour moi-même, et pour ceux qui voudront en goûter après moi; et je ferai comme Simonide, qui n'ayaet rien à dire de je ne fais quel athlète, se jeta sur les louanges de Castor et de Pollux.

V. M. a bien raison sur notre littérature; Voltaire en soutient encore l'honneur, quoique faiblement: mais il laisse bien loin derrière lui tous ceux qui veulent le suivre. Il est vrai, comme V. M. le remarque, que c'est principalement aux circonstances qu'il faut s'en prendre. Nous sommes rassasiés de chefs-d'œuvre; il devient plus difficile d'en produire de nouveaux; et d'ailleurs l'inquisition littéraire, qui est plus atroce que jamais, tient tous les esprits à la gêne. V. M. n'a pas d'idée du déchaînement général des hypocrites et des fanatiques contre la malheureuse philosophie. Comme ils voient que leur maison brûle de toutes parts, ils en jettent les poutres enflammées sur les passans. Toute la basse littérature est à leurs ordres,

et crie sans cesse, *religion*, dans les brochures, dans les dictionnaires, dans les sermons. La plupart sont des hommes décriés pour leurs mœurs, et quelques-uns des voleurs de grand chemin; mais n'importe, notre mère sainte Eglise emploie ce qu'elle peut pour sa défense; et en voyant en bataille cette armée de catholiques commandée par des prêtres, la philosophie peut bien dire à Dieu avec Joad :

1773.

Voilà donc quels vengeurs s'arment pour ta querelle.

Ce malheur, Sire, ne fera pas grand, tant qu'il plaira à l'Etre suprême, qui a jusqu'ici conservé la philosophie au milieu de tant de brigands, de conserver V. M., dont le nom, la gloire, les argumens, les vers, sont si nécessaires à la bonne cause. Je ne fais si les commis des bureaux ouvrent les lettres: j'ai peine à croire qu'on exerce nulle part cette tyrannie contre la foi publique; mais supposé qu'ils aient pris copie des deux épîtres de V. M., et qu'ils en fassent part au grand aumônier, je doute que ce discret *Flamen* les fasse courir à Versailles parmi les dévotes de la cour. Quant à moi, Sire, je n'en ferai part qu'à quelques élus, qui diront en les lisant: Vive notre chef, notre protecteur et notre modèle! Je porte d'avance aux pieds de V. M. tous les vœux qu'ils feront pour sa précieuse conservation, et j'y joindrai tous les miens avec la tendre vénération que vos bontés ont mise depuis si long-temps dans mon cœur. C'est avec ce sentiment que je ferai toute ma vie, etc.

L E T T R E C V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 17 Mai.

S I R E ,

— 1773. **M.** de Guibert, colonel commandant de la légion Corse, qui aura l'honneur de présenter cette lettre à V. M., est l'auteur de l'*Essai de Tactique* que j'ai pris la liberté, moi philosophe indigne, d'envoyer de sa part l'année dernière à l'illustre fondateur de la tactique moderne, et que ce grand maître m'a paru honorer de son suffrage. L'auteur, après avoir mis cette production militaire aux pieds du héros de notre siècle, a désiré, Sire, de venir mettre sa personne même aux pieds du plus grand prince de l'Europe, d'être le spectateur des qualités sublimes de *Frédéric le grand*, et de pouvoir dire, *je l'ai vu*. J'ose assurer V. M. que M. de Guibert est bien digne à tous égards de lui rendre hommage, par la profonde vénération dont il est pénétré pour elle, par l'étendue et la variété de ses connaissances, par le désir qu'il a de les éclairer des lumières supérieures de V. M., enfin, par les vertus que V. M. préfère au génie même, par la candeur, et l'honnêteté de son caractère, la simplicité de ses mœurs, et la noblesse de son ame. Quoiqu'il fasse, comme il le doit, de l'étude de son métier sa principale et sa plus chère occupation, il a su donner aux lettres et à la philosophie, et avec le
plus

plus grand succès, tous les momens que cette étude a pu lui laisser : il vient chercher dans votre personne le modèle et l'arbitre de tous les talens que la nature partage ordinairement entre plusieurs grands hommes, et il mérite, Sire, d'admirer également en vous le général et l'écrivain, le monarque et le philosophe. Après avoir pris V. M. pour juge de ses essais militaires, il oserait aussi, s'il ne craignait de lui dérober des instans précieux, lui soumettre ses essais dans un genre bien différent, mais où les leçons de V. M. ne lui seraient pas moins utiles. Il a fait une tragédie dont le sujet est le *Connétable de Bourbon*, et dont il serait très-flatté que l'auteur du *Poëme de la Guerre* voulût bien entendre la lecture. Il n'appartient pas, Sire, à un humble et timide géomètre de prévenir le jugement que V. M. portera de cette tragédie. Mais j'avoue que je me ferais bien mépris sur le plaisir qu'elle m'a fait, si les sentimens de grandeur et de vertu dont elle est remplie, ne méritaient pas à M. de Guibert votre estime et vos bontés. Une des marques les plus flatteuses, Sire, que V. M. pût lui en donner, ce serait de lui permettre d'être témoin de ces manœuvres savantes qui rendent les Prussiens si célèbres et si formidables. J'ai lu, je ne fais où, qu'un officier de l'armée de Darius, quelques années après la bataille d'Arbelles, se rendit à la cour d'Alexandre, qu'il demanda à ce grand prince à voir manœuvrer ces troupes Macédoniennes qui avaient fait repentir son maître d'avoir attaqué le leur ; que le vainqueur d'Arbelles fit à l'officier de Darius la réponse qu'Alexandre le grand devait lui faire, *venez et voyez* ; et que l'officier, après avoir admiré cette belle et grande

— machine, dit en prenant congé du prince: *j'ai vu les*
 1773. *roues et les ressorts; mais l'art de les faire mouvoir*
est un secret dont le génie seul a la clef; je ne trouverai
qu'ici celui à qui la nature a donné ce secret; et mal-
heureusement pour le Roi de Perse mon maître, il ne
saurait l'avoir pour général.

Je ne dois pas oublier, Sire, de prévenir V. M. que M. de Guibert, en venant auprès d'elle admirer et s'instruire, désire sur-tout d'effacer jusqu'aux plus légères traces du reproche qu'une phrase de son livre a mérité de votre part. Il rend justice, avec toute l'Europe, à la valeur si généralement reconnue des troupes Prussiennes, et ferait d'autant plus honteux de penser autrement, qu'il se verrait seul de son avis. Cependant il osera dire à V. M., dût-il courir le risque d'être contredit par elle, qu'il croit que les succès de ces braves troupes sont encore moins dûs à leur courage, qu'à la supériorité des talens qui l'ont dirigé; il osera même ajouter, peut-être encore au risque de vous déplaire, qu'il est persuadé que nos pauvres Welches, tout pauvres Welches qu'ils se sont montrés à Rosbac, auraient été vainqueurs, s'ils avaient seulement changé de général avec les Prussiens. La géométrie, Sire, qui ne se connaît pas en manœuvres de guerre, mais qui se connaît en calcul, prendrait la liberté de parier ici pour M. de Guibert; et après avoir gagné le pari, comme elle ose s'en flatter, elle répéterait aux Welches le mot de Louis XIV au Duc de Vendôme, vainqueur à Villa-Viciosa: *Il n'y avait pourtant qu'un homme de plus.* Je suis, etc.

LETTRE CVI.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 30 juillet.

SIRE,

M. de Guibert est pénétré de reconnaissance de la bonté avec laquelle V. M. a bien voulu le recevoir. 1773. Cette bonté, Sire, augmenterait encore, s'il est possible, les sentimens dont il est depuis si long-temps rempli pour votre personne, et couronne à ses yeux les vertus et les talens qu'il admire en vous. Je partage bien vivement la reconnaissance de M. de Guibert, quelque persuadé que je sois que depuis que V. M. l'a vu, il n'a plus besoin auprès d'elle d'autre recommandation que de lui-même. Cependant il s'en fait bien, Sire, et cela même ajoute encore à son mérite, qu'il soit aussi satisfait de lui que V. M. me paraît l'être. *Quoique ce héros, m'écrivit-il, m'ait témoigné une bonté bien propre à me rassurer, je n'ai pu me défendre en le voyant d'un trouble qui ne me permettait pas de répondre, comme je l'aurais désiré, aux questions qu'il voulait bien me faire; une espèce de nuage magique l'environnait à mes yeux; c'est, je crois, ce qu'on appelle l'auréole autour de Messieurs les saints, et la gloire autour d'un grand homme.* Je suis persuadé, Sire, que V. M. en revoyant M. de Guibert, se confirmera dans la bonne opinion qu'elle en a prise, et que j'étais bien sûr qu'elle en aurait. Je désire avec impatience de savoir le jugement que V. M.

T 2

— aura porté de sa tragédie, et j'avoue que je ferais
 1773. bien trompé si elle n'entend cet ouvrage avec plaisir, et avec estime pour l'auteur; mais ce que j'attends, Sire, avec plus d'impatience encore, ce sont les nouvelles qu'il me dira de la santé de V. M., qui me paraît s'affermir par l'augmentation de ses succès et de sa gloire. Je ne doute point qu'elle ne mette bientôt le comble à cette gloire immortelle, en donnant à la Russie, à la Pologne, aux Turcs même, tout Turcs qu'ils sont, la paix dont ils ont tous si grand besoin, et qu'il n'a pas tenu à elle de leur donner plutôt; et que V. M. ne joigne au titre de héros qu'elle a mérité depuis si long-temps, celui de pacificateur, qu'elle obtiendra encore malgré les efforts que l'envie pourra faire pour l'empêcher.

La gaieté de la dernière lettre que V. M. m'a fait l'honneur de m'écrire, est pour moi un garant précieux de la santé dont elle jouit, et qui m'est si chère ainsi qu'à tant d'autres. Quand je me sens tenté de boudier contre la nature de ce qu'elle m'a donné un si triste et si frêle individu, je lui pardonne en pensant qu'elle conserve V. M., et je me dis tout bas à moi-même; *tais-toi, et ne te plains pas; car le grand homme se porte bien.* Puissiez-vous, Sire, faire encore long-temps des vers tels que ceux que vous avez eu la bonté de m'envoyer, fussent les *curieux impertinens* qui ont mis V. M. de mauvaise humeur, les trouver assez bons pour vouloir en prendre des copies. Quoique ces *curieux impertinens* ressemblerent à M. van-Haaren, et qu'ils pussent se vanter comme lui de n'avoir point d'imagination, je ne les en crois pourtant pas assez dépourvus pour ne pas sentir celle-

qui a dicté vos vers. V. M. ne fera jamais dans le cas ———
de donner à ses vers le même éloge que ce poète très- 1773.
hollandais donnait aux siens, ni de dire d'aucun de
ses ouvrages ce qu'un certain Hardion, plat institu-
teur de princesses très-respectables, disait en parlant
de je ne fais quel mauvais livre qu'il venait de faire :
il n'y a point d'esprit là-dedans ; le pauvre homme
disait bien plus vrai qu'il ne pensait ; et on aurait été
tenté de lui répondre, *on le voit bien*, si on n'avait
craint qu'à force d'esprit, il ne prît encore cette
réponse pour un compliment.

Je ne fais où cette lettre trouvera V. M., je désire
cependant qu'elle lui parvienne avant le retour de
M. Guibert, afin que V. M. adoucisse, s'il lui est
possible, le nouveau trouble qu'il ne pourra s'empê-
cher d'éprouver en revoyant *l'aurole*. Je lui envie
bien, Sire, le bonheur qu'il aura de la revoir, dussé-
je en la revoyant moi-même éprouver le même trou-
ble que lui. Il est vrai que le trouble ferait bien tem-
péré en moi par un sentiment plus doux, et bien fait
pour commander à ce trouble par celui de la vive
reconnaissance, et de la tendre vénération dont je
suis pénétré pour V. M. C'est avec ces sentimens
que je ferai jusqu'à la fin de ma vie etc.

L E T T R E C V I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 27 septembre.

S I R E,

— **J**E ne crains point d'abuser des bontés dont V. M.
 4773. m'honore, en prenant la liberté de les lui demander quelquefois pour des personnes dignes de la voir et de l'entendre. De ce nombre est M. le Comte de Crillon, Colonel au service de France, qui aura l'honneur de présenter cette lettre à V. M. L'admiration et le respect dont il est pénétré pour les grands hommes, et le prix qu'il fait mettre au bonheur de les approcher, lui fait désirer de rendre à Frédéric le grand son respectueux hommage, non pour satisfaire une vaine curiosité, mais pour vous écouter et s'instruire, et pour puiser des lumières à cette même source où toute l'Europe vient s'éclairer. Le beau nom qu'il porte, Sire, nom si cher à toutes les ames nobles et honnêtes, serait déjà sans doute une recommandation suffisante auprès du héros dont il espère les bontés. Mais à ce titre estimable, M. le Comte de Crillon en joint d'autres qui lui sont personnels, et plus faits encore pour toucher un monarque philosophe, des connaissances peu communes à son âge, l'amour le plus vif pour les sciences, pour les lettres et pour l'étude, un mépris profond de toutes les frivolités qui occupent et dégradent si fort la plus grande

partie de la noblesse française, une honnêteté de caractère et une simplicité de mœurs dont ses pareils ne lui offrent guères l'exemple, enfin la candeur et la vertu mêmes, jointes à un esprit juste, sage et cultivé. Tel est, Sire, M. le Comte de Crillon; et je ne doute pas que s'il obtient de vous le bonheur qu'il en attend, celui de vous faire sa cour pendant son séjour dans vos Etats, il ne justifie tout ce que j'ai l'honneur de vous dire de lui. V. M. le trouvera digne de ses illustres ancêtres, et destiné à marcher sur leurs traces; si Henri IV donnait à l'un d'eux le nom de *brave Crillon*, qui est devenu comme son nom propre, j'espère que V. M., quand elle aura connu celui que j'ai l'honneur de lui présenter, l'appellera le *sage et vertueux Crillon*; ce nom, Sire, en vaudra bien un autre, sur-tout s'il lui est donné par vous. 1773.

M. le Comte de Crillon oserait peut-être offrir encore à V. M. d'autres titres, pris dans sa propre maison, où les actions de courage et de vertu sont héréditaires. C'était M. le Duc de Crillon son père qui commandait au pont de Weissenfels dix-sept compagnies de grenadiers français, dont la bravoure mérita les éloges de V. M. Mais M. le Duc de Crillon mérita lui-même personnellement dans cette circonstance, par une action digne de ses aïeux, la reconnaissance de tous ceux qui s'intéressent à la conservation des grands hommes. Il avait placé dans une petite île deux officiers qui observaient votre armée, lorsqu'on brûlait le pont. Un des deux vint dire à M. le Duc de Crillon, qui leur avait recommandé de se tenir cachés, que s'il le voulait, ils tueraient un général qu'ils jugeaient être le Roi de Prusse, par

le respect que les officiers lui témoignaient. M. le
 1773. Duc de Crillon le leur défendit; il ne savait pas, Sire, en ce moment qu'il préparait à son fils l'honneur qu'il espère, de voir le plus grand Roi de l'Europe, et peut-être le bonheur d'en recevoir un accueil favorable.

M. de Guibert, pénétré d'admiration de tout ce que vous lui avez permis de voir, et sur-tout de ce qu'il a vu dans V. M., m'écrit qu'il conservera toute sa vie la plus vive reconnaissance de la bonté avec laquelle vous avez daigné le recevoir, et des grâces signalées que vous avez bien voulu lui accorder. M. le Comte de Crillon ose se flatter, Sire, d'obtenir de V. M. les mêmes grâces; après avoir admiré le digne chef des troupes prussiennes, il désire ardemment de voir et d'admirer aussi ces troupes si célèbres, qui doivent à V. M. ce qu'elles font, et qui sous vos ordres ont acquis une gloire immortelle. J'ose demander pour lui cette grâce à V. M., comme j'ai pris la liberté de la lui demander pour M. de Guibert, et je lui réponds de la même reconnaissance. Mais, Sire, ce qui me touche encore davantage, c'est qu'à leur retour M. de Guibert et M. le Comte de Crillon m'apprennent des nouvelles de V. M., telles que je les attends et les espère. Ces nouvelles satisferont le tendre et profond intérêt que je prends à votre conservation, à votre bonheur et à votre gloire; elles consoleront et encourageront la philosophie, qui dans toutes ses traverses a plus besoin de V. M. que jamais, et dont vous êtes par vos écrits et par vos lumières le chef, le soutien, et le modèle.

Je suis avec le plus profond respect etc.

L E T T R E C V I I I.

DE M. D'ALEMBERT.

A Paris, ce 10 décembre.

S I R E,

J'AI eu l'honneur d'écrire à V. M. il y a plus de deux mois une lettre que j'espérais qu'elle recevrait beaucoup plutôt. M. le Comte de Crillon, jeune officier français plein de mérite, en est le porteur. Il se flattait d'avoir l'honneur de la présenter à V. M. dans le mois d'Octobre; mais des circonstances imprévues l'ont obligé, Sire, de retarder son arrivée à Berlin. Je compte qu'il ne tardera pas à y arriver, et je prends la liberté de demander d'avance à V. M. ses bontés pour ce jeune homme, qui en est digne par le nom qu'il porte, par ses talens et par ses vertus. 1773.

Le retard imprévu de l'arrivée de cette lettre a été cause, Sire, du silence que j'ai gardé depuis quelques mois à l'égard de V. M., ne voulant pas l'importuner trop souvent au milieu des grandes, et mêmes des *petites* affaires qui l'occupent. Je mets au nombre de ces dernières le *petit* tour que V. M. joue au cordelier Ganganelli, en recevant ses gardes prétoriennes jésuites qu'il a eu la mal-adresse de licencier. Je ne fais si ce petit tour n'excitera pas une querelle dans le paradis, et je crains que François d'Assise et Ignace de Loyola ne s'y battent à coups de poing comme les héros du Roman comique; ce que je souhaite plus sérieusement, Sire, c'est que

— 1773. V. M. ou ses successeurs, ne se repentent jamais de l'aïde que vous donnez à ces intrigans, qu'ils vous soient à l'avenir plus fidèles qu'ils ne l'ont été dans la dernière guerre de Silésie, comme V. M. m'a fait l'honneur de me le dire à moi-même, et qu'ils effacent par leur conduite sage et honnête le nom de *vermine maïefante* dont V. M. les gratifiait il y a quatre ou cinq ans dans une des lettres qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire. Je serais curieux de demander à présent aux jésuites ce qu'ils pensent de la philosophie et de la tolérance, contre laquelle ils se sont tant déchainés. Où en feraient-ils dans leur agonie, s'il n'y avait en Europe un Roi philosophe et tolérant ? J'ai beaucoup ri de l'excellente lettre de V. M. à l'abbé Colombini, entr'autres de la justice qu'elle rend aux bons pères, en assurant qu'elle *ne connaît point de meilleurs prêtres à tous égards*. Cela me fait souvenir d'un certain philosophe, très-incrédule de son métier, en présence duquel on tournait en ridicule je ne fais quelle preuve de ce que Voltaire appelle ***. *Vous êtes bien difficile*, répondit le philosophe ; *pour moi je ne connais pas de meilleure preuve que celle-là*. Je n'ai pas moins ri de ce que V. M. ajoute, que *comme elle est dans la classe des hérétiques, le St. père ne peut pas la dispenser de tenir sa parole* ; mais tout en riant, je ne dois pas dissimuler à V. M. que la philosophie a été un moment alarmée de la voir conserver cette graine. Heureusement elle s'est rassurée bientôt, en considérant que la vipère est actuellement sans tête, que l'apothicaire Ganganelli a pris lui-même la peine de la couper, et qu'au moyen de cette amputation, le reste du corps pourra fournir d'excellent bouillon médicinal que V. M. espère sans doute en tirer. Ainsi soit-il.

J'ai fait passer à M. le Marquis de Puyfégur, qui ———
en ce moment n'est point à Paris, ce que V. M. m'a 1773.
chargé de lui dire de sa part. Je ne fais ce qu'il peut
répondre à l'objection très-solide que V. M. lui fait
sur la prétendue différence des soldats anciens et
des nôtres. Pour moi, juge très-indigne de ces
matières, je pense que les soldats même du cordelier
deviendraient les soldats de Paul-Émile, s'ils avaient
un Frédéric à leur tête, et que la superstition pour
l'antiquité n'a pas plus de raison de la croire supérieure
aux modernes en force de corps, qu'en talens et en
génie.

M. de Guibert est revenu comblé de reconnaif-
sance de toutes les bontés dont V. M. l'a honoré.
Il ne parle qu'avec admiration de sa personne et
de ce qu'il a vu; il n'a qu'un regret, mais ce
regret est très-grand, c'est de n'avoir pu profiter
des conseils que V. M. aurait pu lui donner sur
sa tragédie; car il attendait bien plus des conseils
de V. M. que des éloges. Il a vu en revenant le
patriarche de Ferney, qui rit beaucoup ainsi que
moi aux dépens du Pape, du petit embarras que
V. M. lui cause. Car il doit, en honnête Pape
qu'il est, excommunier les jésuites s'ils vous
obéissent; et s'il les excommunie, la philosophie
espère voir beau jeu. V. M. se souvient peut-être
d'une certaine bataille donnée au Paraguay par le
Roi jésuite Nicolas, dans laquelle le père Feld-
Maréchal avait eu trois capucins tués sous lui.
Je mande au philosophe de Ferney que V. M.,
en établissant ce nouveau régiment dans ses Etats,
se peut guères se dispenser de faire une recrue de

— 1773. capucins pour remonter cette troupe. J'invite seulement V. M. à retrancher à ses nouveaux soldats les carabines dont on prétend que le Roi de Portugal s'est mal trouvé.

Quoi qu'il en soit, Sire, comme il n'est pas à craindre que V. M. prenne jamais un jésuite ni pour confesseur, ni pour général, ni pour premier ministre, ni pour maîtresse, je pense que la philosophie doit être bien tranquille sur l'usage que V. M. en veut faire, et qu'elle saura les rendre utiles, en les empêchant d'être dangereux. Tel est le résultat de mes réflexions, après m'être égayé un moment sur leur compte et sur celui du cordon de St. François qui les frappe et qui les disperse. Mais, Sire, ce qui est vraiment admirable, vraiment précieux à la philosophie, vraiment digne de V. M., c'est la belle inscription qu'elle vient de faire mettre à l'Eglise catholique de Berlin, et que je n'ai apprise que depuis quelques jours. *Frédéric, qui ne hait pas ceux qui servent Dieu autrement que lui.* Voilà, Sire, une des plus grandes et des plus utiles leçons que V. M. ait données à ses confrères les rois, tant ses contemporains que ses successeurs. Voilà une leçon dont sûrement ils profiteront un jour, soit par principe de justice, soit par principe au moins de vanité, et pour ressembler en quelque chose au héros de ce siècle. Voilà une inscription qui mérite bien d'être célébrée par une médaille, dont V. M. imaginera mieux que personne le corps et la devise.

Je prie V. M. de vouloir bien recevoir mes très-humbles complimens sur la naissance du Prince dont

vosre auguste maison vient d'être augmentée. Tout ce qui peut la perpétuer et l'étendre est pour moi l'objet du plus vif intérêt, et j'ose croire que V. M. en est bien persuadée. 1773:

Un des plus estimables membres de votre académie, M. Bitaubé, vient de m'envoyer le poëme de *Guillaume* dont il est l'auteur. Cet ouvrage m'a paru intéressant, et la lecture m'en a fait plaisir. L'auteur désirerait de le rendre plus parfait à une seconde édition, et m'a fait part du désir qu'il a témoigné à V. M. de faire un voyage en France pour être à portée d'améliorer son ouvrage par les conseils de nos principaux gens de lettres. Je crois en effet, Sire, que cet ouvrage y pourrait gagner beaucoup; mais ce qui peut être y gagnerait encore davantage, c'est la nouvelle édition que l'auteur a entreprise de sa traduction de l'*Illiade*. Il désire d'autant plus de donner à cet ouvrage toute la perfection dont il se sent capable, que l'ouvrage est dédié à V. M., et qu'il a eu le bonheur de lui plaire. C'est une entreprise si difficile, qu'il n'ose s'en fier à ses seules forces; en voulant donner une traduction plus fidelle, il craint de gâter un ouvrage qui a eu du succès; et pour éviter cet écueil, il croit avoir besoin de consulter les vrais juges de la langue. Tels sont, Sire, les motifs qui lui font désirer ce voyage, quoiqu'il n'aime rien moins qu'une vie errante, et il ose se flatter que V. M. voudra bien se rendre à ces raisons.

Puisse la destinée, qui veille sur les grands hommes, conserver V. M. dans l'année où nous allons entrer, et dans celles qui la suivront! Puisse-t-elle, en pacifiant le nord, mettre le comble à ses succès

1773. et à sa gloire ! Ce sont les vœux de celui qui fera toujours avec la plus vive reconnaissance et la plus tendre vénération etc.

L E T T R E C I X.

D U R O I

Le 16 décembre.

MONSIEUR de Crillon m'a rendu votre Crillonade qui m'a mis au fait de l'histoire de tous les Crillons du comtat d'Avignon. Il ne s'arrête point ici et poursuivra son voyage en Russie, de sorte que sur votre parole je le crois, et le prends pour le plus sage des Crillons, persuadé que vous avez toisé et calculé toutes ses courbes, ainsi que ses angles d'incidence. Il trouvera Diderot et Grimm en Russie tout occupés de l'accueil favorable que l'Impératrice leur a fait, et des choses dignes d'admiration qu'ils y ont vues. On dit que Grimm pourrait bien se fixer dans ce pays, qui deviendra l'asile des Chaumeix et des encyclopédistes.

Il paraît ici un dialogue des morts dont les interlocuteurs sont la Vierge et la Pompadour. On l'attribue à différens auteurs ; je vous l'enverrai, si vous ne l'avez pas. Cependant la crainte de scandaliser vos visiteurs de lettres ou vos illustres commis des postes, m'empêche de hasarder le paquet.

M. Guibert a passé par Ferney, où l'on assure que Voltaire l'a converti, c'est-à-dire l'a fait renoncer aux erreurs de l'ambition, lui faisant abjurer le métier

affreux de bourreau mercenaire , pour le rendre ou capucin ou philosophe ; de sorte qu'il aura déjà publié une déclaration comme Gresset , avertissant le public qu'ayant eu le malheur d'écrire un ouvrage de tactique , il s'en repentait du fond de son cœur , en y joignant l'assurance que de sa vie il ne donnerait des règles de meurtres , d'assassinats , de ruses , de stratagèmes et de pareilles abominations. Pour moi , dont la conversion n'est pas avancée , je vous prie de me donner les détails de celle de Guibert , pour amollir mon cœur et pénétrer mes entrailles.

Nous avons ici la Landgrave de Darmstadt qui revient de Pétersbourg , où elle a marié sa fille : et ne tarit point sur les louanges de l'Impératrice , ni sur toutes les belles fondations que cette princesse a faites dans ce pays. Voilà ce que c'est que de voyager. Pour nous qui vivons comme des rats de cave , les nouvelles ne nous viennent que de bouche en bouche , et le sens de l'ouïe ne vaut pas celui des yeux. Je fais en attendant des vœux pour le sage Anaxagoras , et je dis à Uranie : c'est à toi de soutenir ton premier apôtre , pour maintenir une lumière sans laquelle un grand royaume tomberait dans les ténèbres ; et je dis au grand Demiurgos : conserve toujours le bon d'Alembert dans ta sainte et digne garde.

L E T T R E C X.

D U R O I.

Le 7 Janvier.

1774. **V**ous pouvez être sans appréhension pour ma personne; je n'ai rien à craindre des jésuites, le cordelier Ganganelli leur a rogné les griffes, il vient de leur arracher les dents machelières, et les a mis dans un état où ils ne peuvent, ni égratigner, ni mordre, mais bien instruire la jeunesse, de quoi ils sont plus capables que toute la masse des cuculati. Ces gens, il est vrai, ont tergiversé pendant la dernière guerre; mais réfléchissez à la nature de la clémence. On ne peut exercer cette admirable vertu à moins que d'avoir été offensé; et vous philosophes, vous ne me reprocherez pas que je traite les hommes avec bonté et que j'exerce l'humanité indifféremment envers tous ceux de mon espèce, de quelque religion et de quelque société qu'ils soient. Croyez-moi, pratiquons la philosophie et métaphysiquons moins. Les bonnes actions sont plus avantageuses au public que les systèmes les plus subtils et les plus déliés de découvertes dans lesquelles pour l'ordinaire notre esprit s'égare sans saisir la vérité. Je ne suis pas cependant le seul qui ait conservé les jésuites; les Anglais et l'Impératrice de Russie en ont fait tout autant; et même dans ces trois États, Londres fait corps ensemble. Voilà pour les jésuites.

Pour M. Guibert, j'ai cru qu'il avait abjuré son art inhumain entre les mains de Voltaire. Je n'ai pas

eu le temps d'entendre la tragédie, il m'a dit qu'il méditait pour l'année prochaine un voyage au nord, qu'il passerait par ici, et qu'alors il me lirait la pièce. Je ne suis fait que pour admirer et non pour critiquer ceux qui en savent plus que moi : quelques vers composés pour mon amusement dans une langue étrangère ne me rendent pas assez présomptueux pour me croire maître de l'art ; la tragédie m'a paru sur-tout difficile à traiter ; je n'ai pas eu le courage de m'essayer en ce genre, parce qu'il ne souffre rien de médiocre et qu'il faut un esprit plus libre de soins que le mien pour se flatter d'y réussir.

À propos d'ouvrages nouveaux, j'ai lu celui d'Helvétius, et j'ai été fâché pour l'amour de lui qu'on l'ait imprimé. Il n'y a point de dialectique dans ce livre, il n'y a que des paralogismes et des cercles de raisonnemens vicieux, des paradoxes et des folies complètes, à la tête desquelles il faut placer la république française. Helvétius était honnête homme ; mais il ne devait pas se mêler de ce qu'il n'entendait pas ; Bayle l'aurait envoyé à l'école, pour étudier les rudimens de la logique, et cela s'appelle des philosophes ! Oui, dans le goût de ceux que Lucien a persifflés. Notre pauvre siècle est d'une stérilité affreuse, en grands hommes comme en bons ouvrages. Du siècle de Louis XIV, qui fait honneur à l'esprit humain, il ne nous est resté que la lie ; et dans peu il n'y aura plus rien du tout.

Diderot est à Pétersbourg, où l'Impératrice l'a comblé de bontés. On dit cependant qu'on le trouve raisonneur ennuyeux ; il rabâche sans cesse les mêmes choses. Ce que je fais, c'est que je ne saurais,

1774. soutenir la lecture de ses livres, tout intrépide lecteur que je suis; il y règne un ton suffisant et une arrogance qui révolte l'instinct de ma liberté. Ce n'était pas ainsi qu'écrivaient Aristote, Cicéron, Lucrèce, Locke, Gassendi, Bayle, Newton. La modestie va bien à tout le monde, elle est le premier mérite du sage; il faut raisonner avec force, mais ne pas décider impérieusement. Cela vient de ce qu'on veut être tranchant, l'on croit qu'il suffit de prendre un ton décilif pour persuader; ce ton peut aider à la déclamation, mais il ne se soutient pas à la lecture. Quand on a le livre à la main, on juge des raisons, et l'on se moque de l'emphase: l'auteur a beau se targuer, on l'apprécie et on réduit ses argumens à leur juste valeur. Je m'apperçois que ma lettre est bien longue, j'en ai honte, je vous en demande pardon. En finissant je n'ajouterai qu'un mot, ce sont mes vœux pour la conservation et la prospérité d'Anaxagoras, tant pour cette année que pour une longue suite d'autres.

Sur quoi je prie la Nature et l'Esprit qui président au grand tout de vous conserver dans leur sainte garde.

P. S. Pour votre Crillon, il est allé crillonner en Russie; il y a un mois qu'il n'en est plus question chez nous.

L E T T R E C X I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 14 Février.

S I R E,

J E ressemble au maître de philosophie du *Bourgeois gentilhomme* de Molière; j'ai lu, comme ce grand philosophe, *le docte traité que Sénèque a fait de la colere*, et je conviens avec V. M., au sujet des jésuites dont elle se fait le général, que s'il n'y avait point de coupables, il n'y aurait point de clémence. On assure d'ailleurs que les jésuites de Pologne ont réparé par leur fidélité pour V. M. le tort déjà un peu vieux des jésuites de Silésie; et V. M. ne saurait mieux faire que de ressembler à Dieu, qui ne veut pas, dit-on, la mort du pécheur, sur-tout quand il se sauve par la contrition parfaite. Je les crois en effet bien contrits, c'est-à-dire bien fâchés; et d'autant plus fâchés, que V. M. ayant l'honneur et le bonheur d'être hérétique, ils ne pourront, comme elle l'observe très-bien, qu'être utiles dans ses Etats, sans y être jamais dangereux, comme ils l'ont été plus d'une fois chez quelques princes qui allaient à la messe et à confesse.

Vous prétendez, Sire, que Diderot ne l'est pas autant; je ne le nierai pas à V. M.; mais s'il passe par Berlin, je désire que V. M. lui permette d'approcher d'elle; j'ose l'assurer qu'elle jugera plus favorablement de sa personne que de ses ouvrages, et qu'elle

— 1774. lui trouvera , avec beaucoup de fécondité , d'imagination et de connoissance , une chaleur douce et beaucoup d'aménité.

Je conviens avec V. M. qu'il y a dans l'ouvrage de M. Helvétius bien des opinions fausses et hasardées , bien des redites et des longueurs ; que ce sont plutôt des matériaux qu'un ouvrage , et que ces matériaux ne doivent pas être tous employés à beaucoup près. Mais il y a , ce me semble , quelques vérités utiles et bien rendues , et l'ouvrage aurait d'ailleurs quelque prix à mes yeux , ne fut-ce que par la justice qu'il rend à V. M.

Notre siècle , j'en conviens encore avec V. M. , ne vaut pas le siècle de Louis XIV pour le génie et pour le goût ; mais il me semble qu'il l'emporte pour les lumières , pour l'horreur de la superstition et du fanatisme , pour l'amour des connoissances utiles ; et ce mérite , ce me semble , en vaut bien un autre.

M. de Guibert , Sire , n'a point abjuré entre les mains de Voltaire le métier dont il a puisé les leçons dans les ouvrages et les États de V. M. ; il espère que V. M. lui permettra de venir encore l'entendre et l'admirer , quand les circonstances le lui permettront , et recevoir ses conseils sur une tragédie faite pour être jugée par des princes tels que vous.

Je suis persuadé de toutes les belles choses que Diderot et Grimm écrivent sur la Sémiramis du nord. Il me semble pourtant que ces Russes , qui , comme j'ai eu l'honneur de le mander il y a quelque temps à V. M. , se laissent manger à Spa par les chevaux , commencent à se laisser manger par les janissaires. Si V. M. ne vient à leur secours pour renvoyer les Turcs

et les Russes chez eux, je crains qu'à la fin il n'y ait plus ni Russes ni Turcs, et ce ferait grand dommage. 1774.
Je me souviens qu'après la bataille de Zorndorf, où V. M. avait assommé 30,000 Russes, un grand Danois me disait froidement : *il n'y a pas de mal ; il est si aisé à Dieu de refaire des Russes !*

J'ai grand désir de lire le dialogue dont V. M. me fait l'honneur de me parler, et dont la bienheureuse Vierge Marie est un des interlocuteurs. Ne pourrait-elle pas trouver quelque occasion de me l'envoyer, sans qu'il passât par les mains des Cerbères ?

M. le Comte de Crillon, Sire, est digne des bontés et de l'estime de V. M., par son ardeur pour s'instruire, par ses connaissances, par ses vertus, et par son respect pour les grands hommes. C'est le sentiment que vous inspirez, et avec lequel je ferai toute ma vie, ainsi qu'avec la plus vive reconnaissance etc.

L E T T R E C X I I.

D U R O I.

Le 11 Mars.

— V O U S pouvez être entièrement tranquille sur le
 1774. fujet des jésuites qui ne font plus jésuites que chez
 moi. Ils font plus nécessaires que vous ne le pensez
 en France , pour l'éducation de la jeunesse dans un
 pays où les maîtres font rares , et où parmi les laï-
 ques, on aurait bien de la peine à en trouver , sur-tout
 dans la Prusse occidentale. Je suis bien aise que vous
 foyez d'accord avec moi , qu'on ne peut exercer la
 clémence qu'après avoir été offensé. Je suis fort
 étonné des remèdes dont le Roi de Sardaigne se sert
 pour ses fluxions , et je croirais presque que c'est un
 conte fait à plaisir. Pour moi j'ai eu la goutte , dont
 je me suis guéri par le régime , sans invoquer saint
 Antoine de Padoue. Il est bien sûr qu'un homme qui
 se sert de remèdes qu'on dit que le Roi de *** a pris ,
 n'est pas fait pour être entouré par des d'Alembert et
 des la Grange. Notre académie a si peu à perdre ,
 que nous devons conserver les bons sujets que nous
 avons , sans nous en départir.

Les lettres de Pétersbourg nous annoncent que
 Diderot et Grimm font sur leur départ ; leur inten-
 tion est de passer par Varsovie , avant de se rendre
 ici ; je suppose qu'ils pourront arriver au commence-
 ment du mois d'Avril ; je les verrai certainement à leur
 passage , et je vous écrirai sur Diderot quand je lui
 aurai parlé , avec toute la sincérité que vous me

connaîssiez. J'aurais souhaité, pour la mémoire du bon M. Helvétius, qu'il eût pu consulter quelques-uns de ses amis sur son ouvrage, avant que de le publier. Il me semble qu'il s'était formé un certain système en faisant son livre sur l'esprit, qu'il a voulu soutenir par ce dernier ouvrage, ce qui a produit les fautes que tous les ouvrages systématiques font ordinairement commettre; c'est faire des efforts inutiles que de vouloir donner aux paradoxes les caractères de la vérité. Je verrai, quand Grimm passera ici, s'il voudra se charger de ce dialogue de la Vierge Marie jouant un si beau rôle. Je crains, quand vous l'aurez lu, que vous ne disiez, n'est-ce que cela? Ce dialogue n'est bon que pour amuser un moment.

Il paraît ici une nouvelle brochure de Voltaire sous le titre du *Taureau blanc*, écrite avec toute la gaieté et la fraîcheur qu'il a eue dans sa jeunesse; la fin en est édifiante: le taureau redevient homme et même roi. Toutes les fois qu'il a fait des sottises et qu'il les répare, le peuple s'assemble autour de son palais et s'écrie, vive notre grand roi qui n'est plus bœuf! Si vous n'avez pas cet ouvrage à Paris, il y aura moyen de vous le faire tenir par la même voie. J'attends ici le non-converti Guibert, qui fera bien reçu lui et sa tragédie, et je ne doute pas que cet ouvrage, dont quelques personnes m'ont parlé, ne mérite d'être approuvé. Pour M. de Crillon, il a eu le nez gelé à Pétersbourg: mais heureusement à l'aide de la neige on le lui a sauvé; il doit repasser ici ce printemps, dirigeant sa route par la Laponie, la Suède et le Danemarck: lui et le Prince de Salm pourront bien revenir glacés ici; nous aurons tout le soin

— possible de les dégeler, et de les remettre, s'il est
 1774. possible, dans leur état naturel. Pour moi, qui ne suis point à la glace et qui vous estime très-chaudement, je fais des vœux pour que le grand Demiurgos protège Anaxagoras, et sur ce etc.

L E T T R E C X I I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 25 Avril.

S I R E ,

Ce n'est point pour V. M. que je crains le rétablissement des *ci-devant soi-disant jésuites*, comme les appelait le feu parlement de Paris; quel mal en effet pourraient-ils faire à un prince que les Autrichiens, les Impériaux, les Français et les Suédois réunis, n'ont pu dépouiller d'un seul village? Mais je crains, Sire, que d'autres princes que vous, qui ne résisteraient pas de même à toute l'Europe, et qui ont arraché cette ciguë de leur jardin, n'aient un jour la fantaisie de vous en emprunter de la graine pour la ressemer chez eux. Je désirerais, Sire, que V. M. fit un édit, pour défendre à jamais dans ses Etats l'exportation de la graine jésuitique, qui ne peut venir à bien que chez vous.

J'ignore si on a défendu à M. de Guibert l'exportation de sa personne dans les Etats du nord; mais je fais qu'il n'aura pas l'honneur de faire sa cour cette

année à V. M., comme il le désirait et l'espérait. Il souhaitait ardemment de revoir les manœuvres admirables de vos troupes, il souhaitait sur-tout de revoir le Dieu qui fait mouvoir cette belle et grande machine, et de soumettre la tragédie du Connétable de Bourbon au jugement du monarque qui réunit le génie d'Apollon à celui de Mars.

1774.

M. le comte de Crillon sera plus heureux, Sire; il aura le bonheur de revoir V. M., il lui dira des nouvelles de ces Russes qui devraient bien faire la paix, et de ces Suédois qui feront bien de ne point faire la guerre; mais ce qui m'intéresse infiniment, il me dira des nouvelles de V. M., et lui renouvellera l'hommage des sentimens de respect, de reconnaissance et d'admiration que je lui dois. Je prends la liberté de recommander de nouveau M. le Comte de Crillon aux bontés de V. M.; j'ose lui répéter, que plus elle le connaîtra, plus elle l'en trouvera digne, et qu'elle le distinguera de cette horde de jeune noblesse française, qui lui a donné à juste titre si mauvaise opinion du reste.

On m'écrit que Diderot est à la Haye; la maladie du pays le pressait de revenir en France: j'aurais fort désiré que V. M. l'eût vu et jugé, et je suis persuadé qu'il lui aurait plu, par la douce chaleur de sa conversation et par l'aménité de son caractère.

Je suis chargé, Sire, de présenter à V. M. une requête de la part d'un jeune homme du plus grand mérite, nommé M. de Villoison, que son profond savoir a fait recevoir à l'académie des belles-lettres de Paris, avant l'âge de vingt ans; il est à cet âge ce que les Grotius, les Petau, les Scaliger, ont été à

1774.

cinquante, mais avec plus de goût et d'esprit que ces Messieurs. Il serait très-flatté d'obtenir une place d'associé étranger dans l'académie que la protection de V. M. rend si florissante. Il vient de donner un ouvrage sur Homère, que tous les savans regardent comme un prodigne de savoir et de travail, et qu'il prendrait la liberté de présenter à V. M., s'il ne craignait que le grec dont cet ouvrage est hérissé, ne la fit reculer deux pas en arrière. J'ose assurer à V. M. que le nom de ce rare jeune homme ne déparera point la liste de son académie; et je lui demande cet honneur pour M. de Villoison.

Je ne fais si j'ai eu l'honneur de parler à V. M. du poème de *Guillaume*, qui m'a paru intéressant et bien écrit; l'auteur désire de le perfectionner par les conseils des gens de lettres de France, qui pourront en effet lui être très-utiles: il souhaiterait en conséquence de faire le voyage de Paris; et je suis persuadé, Sire, que ce voyage serait très-avantageux pour M. Bitaubé, que son poème y gagnerait beaucoup, ainsi que d'autres ouvrages qu'il se propose de publier, et qu'il recueillerait à Paris de nouvelles richesses littéraires dont il pourrait faire un très-bon usage dans ses travaux pour l'académie.

J'attends, Sire, avec impatience ce dialogue édifiant de la Vierge Marie, à qui V. M. fait que j'ai toujours eu la plus grande dévotion. J'ai lu ce *Taurau blanc* dont V. M. me fait l'honneur de me parler, et qui m'a fait beaucoup rire; le grand Roi qui n'est plus bœuf, les prophètes changés en pies, et qui n'en parlent que mieux, et mille autres traits de gaieté, sont inconcevables dans un homme de 80 ans, et

dans l'auteur de la *Henriade* et d'*Alzire* Il faut dire avec Tércence: *Homo homini quid prestat!* Qu'il y a de la distance entre un homme et un autre! Ce proverbe, Sire, est plus fait pour V. M. que pour personne. Ceux qui, comme moi, sont dans la classe commune, ne peuvent même espérer de s'en tirer par les hommages qu'ils vous rendent. C'est un sentiment qu'ils partagent avec tout le reste de leur malheureuse et chétive espèce.

Leur consolation est d'avoir des pareils, même dans les espèces, comme l'on dit, les plus haut hupées. Ce que j'ai eu l'honneur de mander à V. M. de la dévotion d'un certain prince d'Italie à St. Antoine de Padoue est très-vrai, et n'est que trop vrai, malheureusement pour ce prince, et heureusement pour l'académie de Berlin, qui conservera M. de la Grange, et qui se passera de St. Antoine de Padoue.

V. M. a sans doute déjà appris que M. de la Grange vient de remporter, pour la cinquième ou sixième fois, car j'en ai perdu le compte, le prix de notre académie des sciences de Paris. Je ne puis trop me féliciter d'avoir procuré à l'académie de Berlin un homme d'un talent si éminent et si rare, et plus estimable encore par sa modestie et par la douceur de son caractère que par son savoir et son génie.

Je m'aperçois, toujours trop tard, que j'abuse du temps précieux de V. M., et je finis en lui renouvelant les très-humbles assurances de la vénération profonde et de l'attachement inviolable avec lequel je suis etc.

L E T T R E C X I V .

D U R O I .

Le 15 Mai.

— **T**ANT de fiel entre-t-il dans le cœur d'un vrai sage? 1774. diraient les pauvres jésuites, s'ils apprenaient comme dans votre lettre vous vous exprimez sur leur sujet. Je ne les ai point protégés tant qu'ils ont été puissans; dans leur malheur je ne vois en eux que des gens de lettres qu'on aurait bien de la peine à remplacer pour l'éducation de la jeunesse. C'est cet objet précieux qui me les rend nécessaires, parce que de tout le clergé catholique du pays, il n'y a qu'eux qui s'appliquent aux lettres: aussi n'aura pas de moi un jésuite qui voudra, étant très-intéressé à les conserver.

Depuis que je vous ai écrit, un grand phénomène encyclopédique en décrivant une ellipse, a frisé les bords de notre horizon; les rayons de sa lumière ne sont pas parvenus jusqu'à nous; les astronomes de Stettin l'ont observé et ont calculé sa marche, qui se dirigeait sur Hambourg; les observateurs de la Haye l'ont depuis vu sur leur horizon, d'où son influence bénigne s'est répandue sur les libraires hollandais. Pompée fut assez heureux pour voir et pour entendre Posidonius, quoique le philosophe eût la goutte; pour moi je n'ai vu ni entendu le grand Diderot,

à quoi qu'il fût plein de fé ; mais il n'est pas donné —
à tout le monde d'aller à Athènes , et la fatalité en- 1774.
cyclopédique qui décide du destin des hommes , ne
m'a pas favorisé , apparemment parce que je protège
les jésuites. Votre brave Crillon après avoir crillonné
en Russie , en Finlande , en Laponie , en Suède , en
Danemarck , vient d'arriver à Berlin. Je m'imagine
qu'il faudra l'échauffer pour refondre tout l'air con-
gelé qu'il a respiré en chemin ; il voyage en compa-
gnie d'un Prince Salm , qui est fort aimable et qui a
remporté l'approbation de toutes les cours où il s'est
produit. Votre ** peut avoir des qualités occultes
admirables , mais on le trouve un peu ennuyeux , et il
n'y a que les bâilleurs qui s'amuse avec lui. Ce
n'est pas moi qui parle ; pour avoir vu un homme
une fois , on ne décide pas de lui , mais c'est le pu-
blic qui juge ainsi , et je ne suis que son écho. J'atten-
drai intrépidement M. Guibert et sa tragédie , tant
que le Ciel me donnera vie , disposé à applaudir à
l'un et à l'autre autant que les élans d'admiration peu-
vent s'exhaler d'une ame tudesque. Vous le savez ,
le père Bouhours l'a dit , que nous avons la forme
furieusement enfoncée dans la matière ; il faut des
secousses fortes pour mettre nos fibres grossières en
vibration , et encore quand nous avons cette percep-
tion , elle n'est pas de la vingtième partie aussi forte
que les transports et les extases et les convulsions
qu'éprouve l'ame d'un petit-maître français ; son sang
est du vin de Champagne moussieux , ses nerfs sont
plus fins que des toiles d'araignées , son *sensorium*
est aussi facile à ébranler qu'une girouette au souffle
du zéphyre. C'est à de tels juges qu'il faut offrir du

— beau, de l'élégant, du parfait. et non à des masses
 1774. à demi animées.

Notre académie ne doit pas être rangée sous cette catégorie, elle est composée d'étrangers qui ont le droit de penser et qui peuvent avoir quelques prétentions modestes à l'esprit. Votre M. la Grange brille par des choses admirables, des *a* plus *b* auxquels je n'entends goutte, ni le Roi de *** non plus. Je ne fais si ce dernier se livre à présent à la dévotion transcendante et mystique; au moins étant encore Duc de Savoie il n'y pensait pas. Je le plains, c'est tout ce que je puis faire; car la grande dévotion ou des transports au cerveau sont à mon sens des synonymes, si la dévotion n'est pas pire; car elle reste, et les transports se perdent aussi tôt que la fièvre est calmée. Mais pour en revenir à notre académie, je ne doute pas qu'elle n'accepte avec plaisir le nouveau confrère que vous lui offrez; il leur sera proposé, et muni de votre recommandation, l'académie aurait aussi mauvaise grâce à le refuser, que si Charles XII eût rejeté un officier approuvé par le grand Condé. Voilà tout ce que vous aurez pour cette fois d'un valétudinaire, qui tant que durera son existence, s'intéressera au sort et à la prospérité de l'Anaxagoras moderne. Sur ce etc.

L E T T R E C. X V.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 1 Juillet.

S I R E,

LA dernière fois que V. M. me fit l'honneur de m'é-
crire, elle était près de partir pour toutes ses revues. 1774.
Je les crois finies actuellement, et V. M. de retour
dans sa retraite philosophique, où je viens un moment
la troubler pour lui renouveler mes profonds respects
et ma vive reconnaissance.

Il s'est passé chez nous un grand événement depuis
la dernière lettre que j'ai eu l'honneur d'écrire à V. M.
Nous en attendons les suites, politiques, civiles,
morales, littéraires, philosophiques, et sur-tout éco-
nomiques. On nous en promet beaucoup, et c'est de
quoi nous avons le plus de besoin. L'inoculation du
Roi et de la famille royale, à laquelle on était bien
éloigné de s'attendre il y a un mois, prouve que la
raison est écoutée, et donne tout à la fois bon espoir
et bon exemple. Qu'on nous préserve de la guerre,
des fanatiques et des fripons, et tout ira bien.

Je ne pense pas qu'on redemande jamais de France
des jésuites à V. M. Je plains bien l'Allemagne catho-
lique de n'avoir pas mieux que ces intrigans ignorans
pour l'instruction de la jeunesse. V. M. ne me rend
pas justice, si elle croit que j'ai du fiel contre eux.
Personne au contraire ne s'est élevé avec plus de force
contre la barbarie avec laquelle les individus de cette

— 1774. espèce ont été traités en France. Mais je voudrais qu'en rendant les particuliers aussi heureux qu'ils peuvent l'être sans se mêler de rien, on ne fournit jamais au corps les moyens de renaître, sur-tout dans les pays où il ne peut être que dangereux, et où il n'a jamais été autre chose. Si tous les princes étaient des Frédéric, je verrais l'Europe pavée de jésuites sans les craindre ou sans m'en soucier; mais les Frédéric passent, et les jésuites restent.

Je suis fâché que le *phénomène en ycopédique* dont V. M. me fait l'honneur de me parler, n'ait fait que raser l'horizon de Berlin. Je suis persuadé que V. M. en l'observant de plus près, l'aurait trouvé digne de quelque attention. Je l'avais fort exhorté et fort invité à se laisser voir du plus grand astronome de notre siècle; je l'avais assuré que les lunettes de cet astronome étaient très-bénévoles, quoique très-exactes. Il a eu peur de l'astronome, et j'en suis fâché. Car je suis bien sûr que l'astronome n'aurait pas été mécontent de son observation, et qu'il m'aurait fait l'honneur de m'écrire: j'ai trouvé vrai tout ce que vous m'avez dit du *phénomène encyclopédique*.

Le jeune Crillon n'est pas un aussi grand phénomène, mais j'ose assurer V. M. qu'il n'en a pas moins son prix, et je désirerais fort aussi que V. M. eût pu le juger par elle-même. Si les Russes l'ont trouvé ennuyeux, tant pis pour eux d'être Russes. Je voudrais pouvoir faire part à V. M. d'une lettre qu'il m'a écrite, et dans laquelle il me fait le détail de tout ce qu'il a admiré dans vos États. Je ne répondrais pourtant pas que les Russes fussent contents de cette lettre; car
assurément

assurément il ne pense et ne parle pas d'eux comme de V. M. 1779.

Quant à M. de Guibert, V. M. n'entendra pas cette année sa tragédie, il me paraît par le ton sur lequel elle ne fait l'honneur de m'en parler, qu'elle attend avec patience l'ouvrage et l'auteur. Elle ne m'a pas paru mécontente du dernier, du moins quant à la personne, et je crois, Sire, que V. M. penserait de même de la pièce. Je vois avec une sorte de douleur que V. M. est depuis quelque temps peu favorable à la nation française; je conviens qu'elle le mérite à beaucoup d'égards, et personne ne voit mieux que moi les atrocités et les absurdités de toute espèce qui déshonorent ma chère patrie. Mais Dieu avait dit qu'il pardonnerait à Sodome s'il s'y trouvait seulement dix justes; et il me semble que la pauvre France n'en est pas encore à ce point d'indigence et de disette. Si le P. Bouhours a dit une sottise, il faut la pardonner à ceux qui ne font pas plus de cas que V. M. des jugemens et des écrits du P. Bouhours.

M. de Villoison me charge de mettre aux pieds de V. M. son profond respect et sa vive reconnaissance. Il attend, ainsi que moi, avec impatience, la nouvelle de l'honneur que V. M. veut bien lui faire, en l'admettant dans son académie.

Je suis avec tous les sentimens de respect, de reconnaissance et d'admiration qui ne finiront qu'avec ma vie, etc.

LETTRE CXVI.

D U R O I.

Le 28 Juillet.

1774. **V**ous avez deviné juste. Il y a trois semaines que je suis de retour de mes courses et que je jouis ici de la satisfaction de posséder la Duchesse de Brunswic, à laquelle j'ai fait entendre le Duc de Foix et Mithridate déclamés par Aufrène. J'avais appris encore avant mon départ la mort de Louis XV, dont j'ai été sincèrement touché; c'était un bon prince, un honnête homme, qui n'eut d'autre défaut que de se trouver à la tête d'une monarchie dont le souverain doit avoir plus d'activité qu'il n'en avait reçu de la nature. Si tout n'a pas été également bien pendant son règne, il faut l'attribuer à ses ministres plutôt qu'à lui. A présent la malignité publique se déchaîne contre ce bon prince. Que l'inquiétude des Français n'aille pas les mettre dans le cas des grenouilles de la fable que Jupiter punit de leur inconstance; mais c'est ce qu'ils n'ont pas à craindre. On dit des merveilles de Louis XVI; tout l'empire des Welches chante ses louanges. Le secret pour être approuvé en France, c'est d'être nouveau. Votre nation, lassée de Louis XIV, pensa insulter son convoi funèbre. Louis XV également a duré trop long-temps. On a dit du bien du feu Duc de Bourgogne, parce qu'il mourut avant de monter sur le trône, et du dernier Dauphin par la même raison. Pour servir vos Français selon leur goût, il leur faut tous les deux ans un nouveau Roi;

la nouveauté est la déité de votre nation , et quelque bon souverain qu'ils aient , ils lui chercheront à la longue des défauts et des ridicules , comme si pour être roi on cessait d'être homme. 1774.

Quel homme est sans erreur , et quel roi sans faiblesse ? Si j'étais M. de Sartines , je ferais afficher cette sentence à toutes les places publiques et aux coins de tous les carrefours. Les souverains nos devanciers , nous et nos successeurs nous sommes tous dans la même catégorie , des êtres imparfaits , composés d'un mélange de bonnes et de mauvaises qualités ; il n'y a que votre vice-Dieu siégeant à la ville aux sept montagnes qui soit infailible et regardé comme tel par ceux qui ont une foi robuste. Moi qui ai la foi débile et de petits nerfs comme le Duc de Nivernois , quand je considère un Alexandre VI , tyran , barbare , hypocrite et incestueux , j'ai de la peine à reconnaître son infailibilité : je range vos Suisses du paradis au niveau des autres hommes et cent piques au-dessous des philosophes.

Toutes ces réflexions puisées dans la connaissance du cœur humain rendent indulgent , et ce support que les hommes se doivent mutuellement , achemine à la tolérance. Voilà pourquoi vos ennemis les jésuites sont tolérés chez moi ; ils n'ont point usé du coutelet dans ces provinces où je les protège ; ils se sont bornés dans leurs collèges aux humanités qu'ils ont enseignées. Serait-ce une raison pour les persécuter ? M'accusera-t-on pour n'avoir pas exterminé une société de gens de lettres , parce que quelques individus de cette compagnie ont commis des attentats à deux cents lieues de mon pays ? Les lois établissent

1774. la punition des coupables, mais elles condamnent en même temps cet acharnement atroce et aveugle qui confond dans ses vengeances les criminels et les innocens. Accusez moi de trop de tolérance, je me glorifierai de ce défaut; il ferait à souhaiter qu'on ne pût reprocher que de telles fautes aux souverains.

Voilà pour les jésuites. A l'égard de M. Crillon, ne vous fâchez pas de ce que je vous ai écrit sur son sujet: je le crois très-virtueux et tel que vous le dépeignez; je ne suis pas assez téméraire pour juger du mérite d'un étranger sans le connaître; j'ai fait le rapporteur de la voix publique et de ce qu'on écrit de lui de Pétersbourg, du Danemark et d'autres lieux qu'il a traversés pendant son voyage. Je me garde bien aussi de prendre M. de Guibert pour un homme indifférent; ce héros quoiqu'en herbe, sauvera peut-être un jour la France et remplira l'univers du bruit de ses exploits. Cela se trouve dans le cas des possibilités, et par conséquent cela peut arriver; pour la tragédie, je n'en ai pas entendu le mot, je la crois bonne et excellente sur la foi du charbonnier. D'Alembert a du goût, il a approuvé ce drame, donc je dois l'en croire sur sa parole. Pour l'invisible Diderot, je ne fais que vous en dire; il est comme ces agens célestes dont on parle toujours et qu'on ne voit jamais. Un de ses ouvrages me tomba naguère entre les mains; j'y trouvais ces paroles: *jeune homme, prends et lis*. Sur cela je fermai le livre, comprenant bien qu'il n'avait pas été fait pour moi, qui ai passé soixante ans. Des lettres de Pétersbourg marquent que l'Impératrice lui a fait faire un habit et une perruque, parce qu'il était fagoté de

façon à ne pouvoir pas se produire à sa cour sans —
cette nouvelle décoration. Si après cette apologie, 1774.
vous ne me croyez pas encore assez bon Français,
j'ajouterai pour ma justification que j'admire beau-
coup vos Welches, quand ils ont du bon sens et
de l'esprit; que je fais grand cas des Turenne, des
Condé, des Luxembourg, des Gassendi, des Bayle,
des Boileau, des Racine, des Bossuet, des Deshou-
lières même, et dans ce siècle des Voltaire et des
d'Alembert; mais que ma faculté admirative ou
admiratrice étant restreinte à de certaines bornes,
il m'est impossible d'englober dans ces actes de
vénération, des avortons du Parnasse, des philosophes
à paradoxes et à sophismes, de faux beaux esprits,
des généraux toujours battus et jamais battans, des
peintres sans coloris, des ministres sans probité, des
etc. etc. etc. Après cette confession, condamnez-moi,
si vous le pouvez; et en ce cas je me ferai absoudre
par l'Aretin, qui loin d'admirer rien, passa sa vie à
tout critiquer.

Je ne fais si Paris peut se comparer à Sodome,
ou Sodome à Paris; toutefois il est certain que je
n'aurais envie de brûler ni l'une ni l'autre de ces
villes, et que je dirais avec l'ange Ituriel: si tout
n'est pas bien, tout est passable.

Vivez heureux et content sous le règne du seizième
des Louis! Que votre philosophie vous serve à vous
égayer! C'est le plus grand bien qu'on en puisse
attendre, et c'est celui que je vous souhaite sincère-
ment. Sur ce, etc.

L E T T R E C X V I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris, ce 12 septembre.

S I R E,

1774. **J**E crois en ce moment V. M. plus occupée que jamais, et je crains bien de l'importuner par cette lettre. La paix qui vient de se conclure entre la Russie victorieuse, et la très-sublime et très-méprisable Porte doit donner à V. M. plus d'une affaire importante. Quelque pacifique que soit la philosophie, je ne fais encore si elle doit se réjouir de cette paix, jusqu'à ce qu'elle soit bien assurée que la tranquillité de l'Europe n'en souffrira pas; car s'il fallait absolument avoir la guerre, elle aimerait encore mieux la voir entre les Turcs et les Russes qu'entre des nations plus dignes de jouir et de profiter des avantages de la paix.

On assure que notre jeune monarque, en cela semblable à son ayeul, n'aime pas plus la guerre que lui; et toute la France bénit dans son Roi cette disposition, si nécessaire aux peuples; disposition dont V. M. donne l'exemple, quoi qu'en disent ceux qui ne la connaissent pas, et qui ne veulent pas sentir que plus l'on hait la guerre, plus on se tient prêt à la faire avec supériorité. C'est ce qui manquait au Roi que nous avons perdu, et sur lequel V. M. pense avec tant de vérité et de justice. La fermeté lui manqua; ce défaut a causé les malheurs de son

règne ; avec cette vertu il eût été un excellent prince. Son successeur, qui ne règne que depuis quatre mois, montre une volonté bien décidée de faire le bien , et de ne vouloir que d'honnêtes gens pour ministres. Il y paraît par tous les choix qu'il a faits jusqu'à présent. Il vient sur-tout de prendre pour Contrôleur général un des hommes les plus éclairés et les plus vertueux de ce royaume ; et si le bien ne se fait pas , il faut en conclure que le bien est impossible. Les ministres qu'il a renvoyés étaient l'horreur de la nation , et leur expulsion a causé une joie universelle. D'autres grands fripons , quoique subalternes , mais dans des places importantes, ont aussi été chassés ; et comme il en reste encore quelques-uns , le public espère que le Roi fera enfin maison nette. Je ne suis ni enthousiaste ni flatteur ; mais je fais avec toute la France des vœux pour ce prince, qui s'annonce d'une manière si désirable.

Je ne parle plus des jésuites ; j'espère que la conduite de V. M. à leur égard leur apprendra la tolérance qu'ils ont si peu pratiquée. Mais tout éloigné que je suis de leur vouloir aucun mal , au moins comme citoyens et comme hommes , je serais très-affligé de les voir comme jésuites dans des Etats où ils pourraient faire à leur aise tout le mal qu'ils ne pourront ou n'oseront faire dans les Etats de V. M.

Quoi qu'on ait pu écrire de Russie , de Danemark même , et de Laponie ou d'Islande sur M. de Crillon, je prends la liberté , Sire , de persister dans ce que je pense de lui , et je suis seulement fâché que le grand Frédéric ne l'ait pas assez vu pour lui rendre la justice que des juges assez peu redoutables lui ont refusée.

1774. Quant à M. de Guibert, comme V. M. le connaît, et que les Russes et les Islandais n'en ont point écrit de mal, je suis encore plus tranquille sur le jugement que j'en ai porté, après celui que V. M. en a porté elle-même. Il désirait beaucoup d'aller encore s'instruire et s'éclairer auprès de V. M. ; mais M. le duc d'Aiguillon, par les meilleures ou les plus mauvaises raisons du monde, n'a pas jugé à propos de le lui permettre.

Pour les Welches, je n'en dirai rien, et je conviens que tout ce que V. M. en dit n'est que trop vrai. Cependant je crois que nos sottises et notre frivolité tiennent encore plus à notre gouvernement qu'à notre caractère ; et ce qui étonnera peut-être V. M., c'est que pendant plus de six semaines que les spectacles ont cessé à Paris, depuis le commencement de mai jusqu'au 15 de juin, personne ne les a regrettés, n'y a pensé même, parce qu'on était occupé des grandes espérances que donnait le nouveau règne, et que le roi commence à réaliser. Tant il est vrai, ce me semble, qu'il ne faut peut-être aux Welches, pour les rendre moins frivoles et plus raisonnables, que de grands intérêts dont ils puissent s'occuper avec plus de sérieux qu'ils n'en sont ordinairement capables.

Je finis, Sire, en me reprochant les momens que je fais perdre à V. M., en lui souhaitant la santé, la paix, et le bonheur, car elle n'a plus de gloire à désirer ; elle en a de toutes les sortes, et de quoi faire la renommée de plusieurs monarques.

M. de Catt rendra compte à V. M. de ce que j'ai fait à l'égard du sculpteur qui désire d'entrer à son service. Je ne veux point ennuyer V. M. de ce détail.

Je suis avec le plus profond respect etc.

L E T T R E C X V I I I.

D U R O I,

A M. D'ALEMBERT.

Octobre.

MES occupations ne sont pas aussi considérables que vous les imaginez ; la paix conclue avec les Turcs en diminue une partie , et après tout , l'homme est né pour l'ouvrage ; l'oïveté le rend non-seulement malheureux , mais souvent criminel. Vous n'avez pas lieu d'appréhender qu'il s'élève de nouveaux troubles dans le nord et vers l'orient de l'Europe. Nos envieux prennent leurs rêves pour des réalités et débitent des sottises ; mais il faut être autant sur ses gardes sur les sottises politiques que sur les théologiques. Votre monarque , s'il aime la paix comme vous le supposez , pourra en donner des preuves en tranquillisant ses voisins et pacifiant des dissensions qui sont près d'embraser le sud de l'Europe. Ce prince paraît mesuré et sage dans ses démarches ; c'est un phénomène rare à son âge de réunir et de posséder des qualités qui ne sont que le fruit d'une longue expérience.

Il paraît ici une pièce en vers sous le titre de *Louis XV aux champs élysées*. Peut-être l'avez-vous déjà vue à Paris. Louis y est équitablement jugé par Minos ; ce sont des polissonneries , et peut-être est-il contre l'étiquette de polissonner à l'occasion de la mort d'un grand monarque ; mais tout sert à ceux qui aiment à s'amuser.

— Je ne vous parle plus de M. de Crillon , que je
 1774. respecte et honore comme un preux chevalier. Accor-
 dez-moi cependant qu'on peut avoir de bonnes qua-
 lités et être un brin ennuyeux , et il accompagnait
 un prince de Salm qui était réellement aimable : celui-
 ci attirait tous les regards , on s'entretenait avec lui
 et on abandonnait l'autre à ses profondes méditations.
 Il faut creuser votre Crillon pour y trouver ces trésors
 cachés ; mais tout le monde n'aime pas à creuser ,
 principalement si c'est un oiseau de passage ; tout le
 mal qui m'en aviendra , c'est que je ne connaîtrai pas
 à fond M. de Crillon.

J'ai entendu faire l'éloge de M. Turgot. On dit que
 c'est un homme sage , honnête et appliqué. Tant mieux
 pour vos pauvres payfans , qu'il soulagera du fardeau
 des subsides , s'il a des entrailles. Le bon choix des
 personnes en place est sans doute l'application la plus
 importante d'un souverain. Pour juger du règne d'un
 prince , il ne faut pas décider sur un début de trois
 mois. Je recueille les actions du XVI^{ème} de vos Louis,
 et si je vis encore deux ou trois ans , ce fera alors que
 je pourrai dire ce que j'augure de son règne. Je me
 rappelle les prophéties de Voltaire au sujet du Roi
 de Danemarck ; elles n'ont pas été heureuses : le plus
 sûr est de prophétiser après l'événement.

Voici une attestation de la conduite d'un jeune
 officier ; Voltaire la demande , et je vous l'envoie
 pour en faire je ne sais quel usage ; elle est du com-
 mandant de Wesel : comme elle est en allemand ,
 je vous en envoie la copie vidimée sur l'original. Catt
 a des coliques , des courbatures , des fluxions , des
 esquinancies , des hémorrhoides , des crampes de

veffie et je ne fais quoi encore ; il ne m'a pas dit le mot du fculpteur , ainfi j'ignore entièrement de quoi il eft queftion. Je fais des vœux pour votre fanté , profpérité et confervation. 1774.

Sur ce etc.

LET TRE CXIX.

D E M. D' A L E M B E R T ,

A Paris , ce 31 octobre.

S I R E ,

MONSIEUR Grimm , qui n'eft de retour ici que depuis très-peu de jours , m'a remis de la part de V. M. un paquet contenant certain dialogue entre deux Dames , qui chacune de leur côté et à leur manière ont fait une fortune bien grande et bien inefpérée , toutes deux d'ailleurs auffi pucelles l'une que l'autre , et même que la pucelle d'Orléans. Ce dialogue m'a beaucoup diverti , et me ferait défirer beaucoup de voir un autre dialogue en vers dont V. M. me fait l'honneur de me parler dans la lettre que je viens de recevoir de fa part. Je ne doute pas que le grand Seigneur qu'on y fait parler , et la grande Reine (car elle avoit l'honneur de l'être) qui a l'honneur encore plus grand de fe trouver dans certaine brillante généalogie , quoiqu'un peu fufpecte , je ne doute point , dis je , que ces deux illuftres interlocuteurs ne confervent parfaitement leur personnage.

J'aimerais bien mieux lire ce dialogue , que d'être occupé comme je le fuis en ce moment , des *diffen-
tions prêtes à embraser le fud de l'Europe* , dont V. M.

1774. me fait l'honneur de me parler. J'ignore dans ma retraite les querelles des rois; je voudrais qu'ils fussent tous aussi pacifiques que V. M., et en même temps aussi prêts à faire la guerre; c'est le plus sûr moyen de l'éviter. Dieu nous préserve de ce fléau! Puisse-t-il au moins donner le temps à M. Turgot, notre nouveau Contrôleur général, de réparer le mal que nous souffrons depuis si long-temps! On a eu raison d'en faire l'éloge à V. M.; c'est assurément un des hommes les plus instruits, les plus laborieux, et les plus justes du royaume, d'une vertu à toute épreuve, et d'une probité incorruptible, dont il a déjà donné plus d'une marque depuis deux mois qu'il administre nos finances. Comme le Roi paraît aimer la justice, la vérité, les honnêtes gens, et qu'il déteste les flatteurs, les fripons et les hypocrites, j'espère qu'il prendra de jour en jour plus de confiance en cet homme éclairé et vertueux, et toute la France le souhaite pour le bonheur des peuples et pour la gloire du Roi.

On dit que ce prince va nous rendre l'ancien parlement que son prédécesseur avait cassé. Celui qu'on y avait substitué, était trop mal composé pour pouvoir subsister avec la confiance et la considération publiques, nécessaires à des magistrats. Mais l'ancien avait aussi des reproches très-graves à se faire. Il faut espérer que la disgrâce où il a été pendant quatre ans, le rendra raisonnable et sage. Les fanatiques gémissent beaucoup de son rétablissement. C'est une raison pour qu'il ne soit plus à l'avenir superstitieux et fanatique, comme il ne l'a que trop été.

Je viens de mander à M. de Voltaire que V. M. a eu la bonté de m'envoyer le certificat favorable à M. d'Étallonde, qu'il me paraissait attendre avec impatience. Il est digne de V. M. de rendre justice à la conduite de ce jeune homme, si cruellement persécuté, et je ne désespère pas qu'un tel certificat ne lui procure enfin des jours plus heureux. 1774.

Toutes les lettres de Rome et d'Italie assurent que la mort du Pape est un chef-d'œuvre de l'apothicairerie jésuitique. V. M. ne pourrait-elle pas fonder pour ces honnêtes gens dans leur collège de Breslau une chaire de pharmacie, dans laquelle ils paraissent être si versés? L'élection du successeur de Clément XIV. fera un grand événement pour eux; mais je ne doute pas que les princes catholiques, qui connaissent si bien le savoir-faire de la société, ne se réunissent pour engager le pape futur à laisser ce trésor aux princes qui ne vont point à la messe, et qui n'auront point à craindre en communiant le sort du pauvre Empereur, si bien régalé par le frère Sébastien de Monte-pulciano.

Je suis très-affligé de l'état du pauvre Catt; c'est un fidèle serviteur de V. M., et bien digne de l'intérêt qu'elle prend à son malheur. Je lui écris en détail au sujet du sculpteur, ne voulant pas importuner V. M. de ce détail. Ce sculpteur, Sire, a pris le parti d'aller lui-même incessamment à Berlin, à ses propres frais et risques, pour avoir l'honneur de se présenter à V. M., pour s'assurer si ses services lui conviennent, et pour avoir l'honneur de lui proposer lui-même ce qu'il désire d'obtenir d'elle en s'attachant à son service. Il fera parti dans le temps où

—— V. M. recevra cette lettre, et il ne tardera pas à la
1774. suivre.

Je suis avec le plus profond respect etc.

LETTRE CXX.

D U R O I.

Le 15 novembre.

J'AI été d'autant plus fâché de la maladie de Catt, qu'elle est d'un genre singulier. Des hémorroïdes qui ne voulaient pas fluer, l'avaient mis dans l'état de Tiréfiás, sans qu'aucune Déesse s'en fut mêlée. Les chirurgiens, qui se moquent des maux comme des Déesse, prétendent le guérir par l'usage des mouches cantharides qu'on lui applique; il commence à revoir, mais la guérison n'est pas encore complète. Peut-être la Vierge l'a-t-elle puni d'avoir fait copier je ne fais quel dialogue, et qu'ainsi je suis en partie cause de ce qui lui est arrivé. Ces sottises que je vous envoie ne sont bonnes qu'autant qu'elles amusent celui qui les compose et qu'elles font rire ceux qui les lisent; ce sont les hochets de ma vieillesse qui me procurent quelques momens de gaieté.

Je ne fais ce que je puis vous avoir mandé des troubles qui menacent le sud, mais c'est à Tiréfiás à les prédire. Moi, pauvre reclus au fond du nord, je ne fais pas trop ce qui se fera demain, bien moins encore dans un terme plus éloigné. Pour votre jeune roi, il se conduit sagement; ce que j'approuve surtout en lui, c'est la volonté qu'il a de bien faire;

voilà tout ce qu'on peut prétendre de lui. Il a une grande tâche à remplir , et il ne pourra suffire à ses devoirs qu'en se mettant bien au fait des choses et en entrant dans un détail qui lui paraîtra étranger et nouveau, vu l'éducation qu'il a reçue. Que l'ancien parlement revienne , que le nouveau reste , c'est un spectacle qui trouvera en moi un esprit neutre et qui ne décidera qu'après qu'on aura vu la somme du bien ou du mal qui en résultera. Nous autres acataleptiques , ne sommes pas gens à précipiter nos jugemens. Nous sommes convaincus que nos raisonnemens nous trompent souvent , et qu'il n'est presque aucune matière qu'on puisse discuter jusqu'au bout ; c'est par une suite de ce scepticisme que je vous prie de ne pas ajouter foi légèrement aux calomnies qu'on répand contre nos bons pères ; rien de plus faux que le bruit qui a couru de l'empoisonnement du Pape ; il s'est fort chagriné de ce qu'en annonçant aux cardinaux la restitution d'Avignon , personne ne l'en a félicité , et de ce qu'une nouvelle aussi avantageuse au saint siège a été reçue avec autant de froideur. Une petite fille a prophétisé qu'on l'empoisonnerait tel jour : mais croyez-vous cette petite fille inspirée ? Le Pape n'est point mort en conséquence de cette prophétie , mais d'un desséchement total des suc : il a été ouvert , et l'on n'a pas trouvé le moindre indice de poison , mais il s'est souvent reproché la faiblesse qu'il a eue de sacrifier un ordre tel que celui des jésuites à la fantaisie de ses enfans rebelles. Il a été d'une humeur chagrine et brusque les derniers temps de sa vie , ce qui , avec les débauches qu'il a faites , a contribué à raccourcir ses jours. Voilà

— la société justifiée , et ce qui en reste n'aura besoin
 1774. ni d'arsenal pour le coutelet , ni de pharmacie pour
 les potions expéditives.

Après avoir fait l'apologie de l'innocence de ces prêtres , il me fera bien permis d'y ajouter celle d'un pauvre officier que je vous ai adressé ; je ne m'attends pas qu'on y fasse attention : ni plus ni moins nous aurons fait notre devoir. Cette abominable superstition est plus enracinée encore en France que dans la plupart des autres pays de l'Europe. Vos évêques et vos prêtres n'en démordront pas si facilement ; ce ne sera pas la raison qui les convertira ; la nécessité qui les forcera à ne point persécuter , est l'unique moyen qui reste pour les réduire à la tolérance. Je souhaiterais bien que ma lettre fut ouverte et qu'elle tombât entre les mains de votre archevêque ; il bénirait Dieu de ce que sa Providence ne m'a pas fait naître sur le trône des Welches , et il en aimerait d'autant plus Louis XVI.

Nous jouissons ici d'une tranquillité parfaite , et je me flatte que cette heureuse situation pourra continuer si l'on est sage. La paix est la mère des arts ; il faut que le temple de Janus soit fermé pour les cultiver. C'est le temps que votre sculpteur devait prendre pour venir ici : les morceaux que j'ai vus de sa façon sont élégans et de bon goût. Il trouvera d'abord de l'ouvrage en arrivant : pourvu que sa tête soit aussi sage que ses mains sont adroites , nous nous comporterons fort bien ensemble.

S'il vous faut des vers , en voici ; ce seront vos étrennes , cela est bon pour amuser un moment et voilà tout. Je n'apprends rien de votre santé , ce qui

me fait soupçonner qu'elle est bonne : conservez-la soigneusement , c'est l'unique vrai bien dont nous puissions jouir. Personne ne s'intéresse plus à la conservation de Protagoras que le philosophe de Sans-Souci. 1774.

Sur ce , etc.

L E T T R E C X X I.

D U R O I.

Le 14 décembre.

LE sculpteur est arrivé avec la lettre dont vous avez bien voulu le charger. Nous ferons notre accord et il ne manquera pas d'ouvrage. Je vous suis obligé du choix que vous en avez fait. Les morceaux que j'ai vus de lui sont beaux , et je crois sur votre témoignage sa cervelle mieux organisée que celle de son prédécesseur. J'aime mieux , s'il faut choisir , moins d'art et un esprit tranquille , que plus d'habileté et une inquiétude et une fougue perpétuelle, dont un artiste désole tous ceux qui ont à faire à lui. A mon âge la tranquillité est ce qu'il y a de plus désirable , et l'on sent de l'éloignement pour tout ce qui la trouble.

Grimm qui est jeune , pense autrement. Je le crois tout déterminé à se jeter dans les grandes aventures. Je ne m'attendais pas qu'il eût mon portrait en porcelaine , j'ignorais même qu'il existât tel. Il faut être Apollon , Mars ou Adonis pour se faire peindre , et comme je n'ai pas l'honneur d'être un de ces

1774. Messieurs , j'ai dérobé mon visage au pinceau autant qu'il a dépendu de moi. Si pourtant vous voulez avoir de cette porcelaine , j'en ferai une petite pacotille à Berlin et je vous la ferai tenir la mieux conditionnée qu'il sera possible. Tiréfiàs commence à recouvrer la vue , les organes n'ont pas été viciés , son mal n'a eu de cause qu'un sang ardent porté avec véhémence à la tête par la suppression des hémorroïdes. Voilà des accidens auxquels la malheureuse humanité est assujettie. Et qu'on nous dise après cela , qu'il ne faut pas de philosophie dans un des pires globes de cet univers ; il en faut beaucoup , mais plus pratique que spéculative ; la première est un besoin , la seconde un luxe. Passez-moi , mon cher Pythagoras , cette assertion en faveur de l'estime que j'ai pour vous.

Sur ce , etc.

L E T T R E C X X I I.

D E M. D' A L E M B E R T.

A Paris , ce 15 décembre , anniversaire de la bataille
de Kesseldorf.

S I R E ,

IL faut , et je n'ai pas de peine à le croire , que tous ———
les commis de toutes les postes d'Allemagne , sans 1774.
compter ceux des postes de France , aient été curieux
de lire les vers que V. M. me fait l'honneur de
m'envoyer ; car le paquet qui contenait ces vers , et
la lettre du 15 novembre qui y était jointe , ne me sont
parvenus qu'à plus de trois semaines de date. Ce
retard , joint à un rhumatisme qui m'a privé pendant
quelques jours de l'usage de mon bras droit , m'a
empêché de faire plutôt à V. M. mes très-humbles
et très-sincères remerciemens sur la charmante pièce
dont elle a bien voulu me procurer la lecture. C'est
en même temps un ouvrage plein de poésie et
d'imagination , et une satire très-piquante et très-
philosophique de tous les désordres dont nous autres
malheureux Welches avons été les témoins et les
victimes ; satire qui a d'ailleurs un mérite très-rare
dans des ouvrages de cette espèce , celui de n'exa-
gérer rien , et de ne point passer les bornes de la
justice et de la vérité. Je l'ai lue et relue , Sire ,
avec le plus grand plaisir : je la relirai encore ; c'est
à V. M. qu'il appartient de donner à ses pareils de

1774. si utiles leçons. Je suis ravi de la bonne opinion que V. M. paraît avoir de notre jeune Roi ; il la justifie tous les jours par de nouveaux actes de justice et de bienfaisance. Je ne l'approcherai vraisemblablement jamais , et sûrement je n'aurai jamais rien à lui demander ; mais je fais des vœux pour sa conservation et je ne puis m'empêcher de remarquer combien il est heureux pour l'humanité , que de toute la maison de Bourbon , les deux princes les plus dignes du trône soient précisément les deux qui l'occupent aujourd'hui , le Roi de France et le Roi d'Espagne. Comme notre Roi a le cœur droit et vertueux , on ne craint pour lui ni la séduction des flatteurs , ni celle des fripons ; on ne craint que celle des hypocrites qui pourraient prendre le masque de la vertu ; mais heureusement ces hypocrites ont si maladroitement montré ce qu'ils sont , par la conduite scandaleuse qu'ils ont eue dans la maladie du feu Roi , qu'on est persuadé que le jeune prince les a bien connus , et ne tombera pas dans leurs filets. Rien n'égale l'indignation de toute la France contre les instituteurs qui ont élevé ce monarque avec une négligence dont il se plaint lui-même. On espère au moins qu'il ne leur donnera pas sa confiance.

Nous attendons un pape , et nous espérons qu'il ne laissera de jésuites que dans les Etats de V. M. , puisqu'elle veut bien les y souffrir. Je ne suis point étonné que V. M. ne croie pas à l'empoisonnement du pauvre pontife ; elle ne pourrait garder un moment de si habiles apothicaires ; mais toutes les nouvelles d'Italie sont si positives et si bien circonstanciées à ce sujet , qu'il n'est pas possible d'en douter. V. M.

me fait l'honneur de me demander si je crois *cette petite fille inspirée*. Je me flatte qu'elle me connaît assez pour ne pas me soupçonner d'ajouter foi à de pareilles inspirations ; mais ce que je crois plus volontiers , c'est que les fripons qui lui ont fait prédire la mort du Pape , avaient d'avance pris leurs mesures , ou étaient bien résolus de les prendre , pour que la prédiction fût vraie. Ainsi , n'en déplaise à V. M. , je dirai toujours comme Caton , qu'il faut *détruire Carthage* ; mais j'ajouterai qu'à l'exception des empoisonneurs , s'ils sont convaincus , il serait barbare de rendre malheureux , et de réduire à la misère et au désespoir les individus qui habitaient Carthage , et qu'il faut tâcher de transformer en bons et honnêtes citoyens ceux qui auraient été des jésuites ambitieux et intrigans.

J'espère que le sculpteur fera arrivé , quand V. M. recevra la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire. J'ai tout lieu de croire que V. M. fera aussi contente de sa personne , qu'elle me paraît l'être de ses talens et de ses ouvrages ; c'est un bon Flamand , droit et honnête , qui n'aura rien de plus à cœur que de se montrer digne des bontés de V. M. Il a dû remettre à V. M. une lettre dans laquelle je lui demande instamment une grâce , que je la prie de ne pas me refuser. C'est de vouloir bien me donner son portrait, fait à sa belle manufacture de porcelaine, et pareil au portrait en petit , très-beau et très-ressemblant, que j'ai vu entre les mains de M. Grimm. Ce portrait , Sire , fera pour moi l'étenne la plus précieuse que j'aie reçue de ma vie , et le présent le plus cher dont V. M. puisse me gratifier et m'honorer.

— Je travaillerai , Sire , avec tout le zèle possible ,
 1774. à faire rendre justice à l'officier auquel V. M.
 s'intéresse. J'ai déjà fait à ce sujet , conjointement
 avec quelques amis honnêtes et aussi zélés que moi ,
 mais plus considérables et plus accrédités , des
 démarches qui , à ce que j'espère , ne feront pas
 infructueuses ; mais il faut du temps et de la prudence
 pour mener à bien cette affaire. Quand il en fera
 temps , je saurai faire valoir , si je le crois nécessaire ,
 l'intérêt que V. M. veut bien y prendre , et j'espère
 que son nom mettra *quelque poids* dans la balance.

Recevez , Sire , avec votre bonté ordinaire , les
 vœux que je fais pour vous au commencement de
 l'année , qui va être , si je ne me trompe , la 36^e de
 votre glorieux règne , et qui ne fera qu'accroître les
 sentimens d'admiration , de reconnaissance et de
 profond respect avec lesquels je suis etc.

Fin du Tome premier.



DD Friedrich II
405 Oeuvres complètes
1790
t.13

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

